ARCHIMÈDE N°4

ARCHÉOLOGIE ET HISTOIRE ANCIENNE

2017

DOSSIER THÉMATIQUE 1 : NOMMER LES « ORIENTAUX » DANS L'ANTIQUITÉ

1 **Dominique LENFANT, Agnès MOLINIER ARBO et Pascale GIOVANNELLI-JOUANNA**
Nommer les « Orientaux » dans l'Antiquité : présentation du dossier

6 **Luca MACALE et Francesco MARI**
Le lexique grec de l'Oriental dans la poésie lyrique archaïque et chez Eschyle

19 **Dominique LENFANT**
Les « Asiatiques » du traité hippocratique *Airs, Eaux, Lieux* ont-ils été les premiers « Orientaux » ?

26 **Yannick MULLER**
Le monde « oriental » et ses habitants chez Thucydide

35 **Emanuele PULVIRENTI**
Des désignations des « Orientaux » chez Xénophon ? Le cas des *Helléniques* et de l'*Anabase*

45 **Pascale GIOVANNELLI-JOUANNA**
Isocrate et l'ennemi commun des Grecs : désignation et représentation des peuples d'Asie dans le corpus isocratique

54 **Charlotte LEROUGE-COHEN**
Aristote, la *Politique* et les « habitants de l'Asie »

60 **Dominique LENFANT**
À la recherche des Orientaux dans l'œuvre d'Athénée

68 **Jean-Luc VIX**
L'Orient chez Ælius Aristide

73 **Agnès MOLINIER ARBO**
Ammien Marcellin. L'Orient et les Orientaux dans l'Empire au IVe siècle

80 **Agnès MOLINIER ARBO**
Le vocabulaire de l'Orient et de l'Oriental dans l'*Histoire Auguste*. Regards d'un Romain sur l'Est de l'Empire à la fin du IVe siècle

87 DOSSIER THÉMATIQUE 2 : PRYTANÉE ET *REGIA*

155 ACTUALITÉ DE LA RECHERCHE : DYNAMIQUES HUMAINES ANCIENNES

216 VARIA

236 LA CHRONIQUE D'ARCHIMÈDE

creative commons CC BY NC SA

Retrouvez tous les articles de la revue ARCHIMÈDE sur
http://archimede.unistra.fr/revue-archimede/

REVUE ARCHIMÈDE
ARCHÉOLOGIE ET HISTOIRE ANCIENNE

DOSSIER THÉMATIQUE 1
NOMMER LES « ORIENTAUX » DANS L'ANTIQUITÉ

PRÉSENTATION DU DOSSIER

Dominique LENFANT
Professeure d'histoire grecque
Université de Strasbourg
UMR 7044 Archimède
dlenfant@unistra.fr

Agnès MOLINIER ARBO
Maîtresse de conférences en langue et littérature latines
Université de Strasbourg
EA 3094 CARRA
aarbo@unistra.fr

Pascale GIOVANNELLI-JOUANNA
Maître de conférences en langue et littérature grecques
Université Jean Moulin-Lyon 3
UMR 5189 HiSoMA
pascale.jouanna@univ-lyon3.fr

Ce dossier d'une douzaine de contributions s'inscrit dans un programme de recherche plus large, qui s'interroge sur la pertinence de la notion d'orientalisme s'agissant de l'Antiquité gréco-romaine [1]. « Orientalisme » est entendu ici au sens que lui donnait Edward Said, comme une idéologie impérialiste ayant modelé la notion d'Orient, cette dernière n'étant rien d'autre qu'une construction mentale faite de caricatures malveillantes et contribuant à assurer la domination de l'Occident. Tout en s'intéressant au premier chef aux XVIII^e^ et XIX^e^ siècles, Said faisait remonter le phénomène à Eschyle, voire à Homère, et, depuis un quart de siècle, des interprètes de la littérature classique l'ont suivi dans cette voie [2]. On peut néanmoins se demander si les analogies entre Antiquité et Temps modernes ne sont pas seulement partielles, voire superficielles, et si une telle grille n'expose pas l'historien à des anachronismes trompeurs.

Le présent dossier se propose d'aborder un aspect précis du discours antique : il s'agit de se livrer à une approche lexicale de la notion d'Oriental. L'époque moderne, terrain d'investigation privilégié par Said, a largement usé de cette appellation générique. Si Voltaire parlait des Orientaux à propos de ses contemporains, Jean-Baptiste Bossuet n'hésitait pas, dans son *Discours sur l'histoire universelle*, à désigner comme « les Orientaux » ou « les Asiatiques » les Assyriens et Perses de l'Antiquité. Partant de ce constat, on s'est mis à rechercher dans les textes antiques des désignations générales

[1] « L'orientalisme : une invention des Grecs ? », programme de recherche mené dans le cadre de l'UMR 7044 et qui a fait l'objet d'une présentation dans la « Chronique d'Archimède » du n°1 de la revue (2014), p. 170-171.

[2] On songe tout particulièrement à HALL 1989, p. 99-100.

Combat entre Grecs et Perses, v. 470 av. J.-C. (coupe Basseggio, Rome, dessin tiré de Eduard Gerhard, *Auserlesene griechische Vasenbilder*, III, Berlin, 1847, p. 50, pl. 166).

équivalentes, renvoyant non sans connotations négatives aux « Orientaux » et aux « Asiatiques » comme à un ensemble cohérent sur les plans géographique, culturel et moral. S'il ne dit pas tout, le vocabulaire peut néanmoins s'avérer significatif et c'est pourquoi l'on a entrepris d'examiner ici dans cette perspective une douzaine d'œuvres littéraires, des poètes lyriques de l'époque grecque archaïque à l'*Histoire Auguste*, parcourant ainsi plus d'un millénaire.

La première contribution commence par explorer les premières traces potentielles d'une appellation globale des « Orientaux » ou « Asiatiques » dans la poésie lyrique archaïque et dans *Les Perses* d'Eschyle **[3]**. Elle a le mérite de remonter à une époque antérieure aux guerres médiques et à l'émergence de l'empire perse. Elle établit que le terme d'Asie a d'abord désigné une partie de l'Anatolie nord-occidentale, correspondant alors au territoire du puissant royaume de Lydie, avant d'élargir son champ au gré de l'extension des puissances locales. L'*Asia* se confond tour à tour avec le continent asiatique et avec le territoire de l'empire perse, qui entre temps s'est imposé et étendu. Pourtant, même au lendemain des guerres médiques, qui ont fait de cet empire l'ennemi des Athéniens, une pièce telle que *Les Perses* d'Eschyle ne permet toujours pas de voir poindre la moindre appellation générale et connotée, ni même le stéréotype marqué que laisseraient attendre les propos d'Edward Said. Le terme de βάρβαρος, désignant le « non-Grec », y est certes employé, mais c'est une désignation qui, par son acception et ses connotations (au demeurant variables), ne recoupe pas celle de l'Oriental moderne **[4]**.

Ce même vocable domine tout aussi bien l'œuvre d'Hérodote, déjà largement étudiée de ce point de vue **[5]**, ce qui fait que nous n'avons pas jugé utile d'y revenir dans ce dossier : l'historien des guerres médiques, auteur d'une *Enquête* qui s'étend aux diverses contrées que les Perses ont soumises ou tenté de soumettre, n'a pas de terme pour désigner spécifiquement les « Orientaux » ni même les Asiatiques **[6]**, et ses « barbares » — terme qui

[3] Luca Macale & Francesco Mari, « Le lexique grec de l'Oriental dans la poésie lyrique archaïque et chez Eschyle ».

[4] Sur βάρβαρος, voir notamment Lévy 1984 et Dubuisson 2001 (avec une riche bibliographie).

[5] On trouvera des références essentielles dans Lenfant 2011, p. 220 et 226.

[6] Il arrive bien qu'Hérodote (I, 4) parle des « gens d'Asie » (οἱ ἐκ τῆς Ἀσίης) par opposition aux Grecs (Ἕλληνες), mais c'est à propos des enlèvements de femmes et de la guerre de Troie, les Troyens et les Perses étant subsumés par cette appellation. L'expression n'a ici aucune connotation, d'autant qu'elle est placée dans la bouche des Perses en train de critiquer les réactions des Grecs. De même, en III, 67, « tous les habitants de l'Asie » (πάντες οἱ ἐν τῇ Ἀσίῃ) censés regretter Cambyse sont en fait les sujets de l'empire perse : l'expression est neutre et ne vise aucunement à caractériser un ensemble humain de l'extérieur selon une vision bipolaire.

désigne très fréquemment les Perses et les peuples de leur empire — incluent aussi des Scythes ou des Thraces qui ne relèvent pas, pour un Grec, de l'espace oriental ou asiatique. Sensible à la diversité tant ethnique qu'individuelle, l'auteur n'a que faire d'une catégorie aussi monolithique et connotée que celle de l'Oriental.

Composé à la même époque, le traité hippocratique *Airs, Eaux, Lieux*, qui propose la première théorie connue de l'influence de l'environnement sur les caractères ethniques, paraît à première vue plus prometteur, puisqu'il atteste pour la première fois le terme d'« Asiatiques » (Ἀσιηνοί), lequel sert à désigner un ensemble humain qui est globalement opposé, au physique comme au moral, à celui des Européens. Mais, à y regarder de plus près, ces deux groupes ne sont pas si étanches et homogènes qu'on l'attendrait, le terme d'Asiatiques n'est pas clairement connoté et les Asiatiques sont d'autant moins opposés aux Grecs que l'auteur était manifestement l'un et l'autre. Bref, les « Asiatiques » hippocratiques ne sont pas les premiers « Orientaux » de la littérature **[7]**.

Écrivant quelques années plus tard, l'Athénien Thucydide, dont rien ne porte à croire qu'il ait jamais séjourné en Asie, propose un récit de la guerre du Péloponnèse ayant avant tout opposé des cités grecques entre elles. Les non-Grecs d'Asie n'y jouent qu'un rôle épisodique, ce qui peut faire de cette histoire le témoin de désignations usuelles, mais la quête d'une désignation globale s'avère très peu fructueuse. La dichotomie Grecs/barbares domine, les seconds n'étant pas exclusivement à l'est du monde grec ni conçus comme un ensemble homogène et culturellement connoté. Alors que l'apparition de οἱ Ἀσιανοί paraît à première vue prolonger l'usage observé dans *Airs, Eaux, Lieux*, il est frappant de voir que le syntagme apparaît une seule fois et qu'il sert juste à distinguer, parmi les barbares, « ceux d'Asie », à propos d'un usage précis, sur lequel l'auteur ne porte aucun jugement de valeur **[8]**.

Auteur d'une suite à Thucydide avec ses *Helléniques*, Xénophon constitue le prolongement naturel de notre enquête lexicale. Son expérience personnelle de l'Asie en fait aussi un témoin privilégié puisque, de 401 à 394, il a participé à l'expédition des Dix-Mille, puis aux campagnes militaires lacédémoniennes contre les satrapes d'Asie Mineure. De fait, l'évocation des populations d'Asie, largement fondée sur l'expérience personnelle, occupe une place importante dans l'*Anabase* et les *Helléniques*. L'étude lexicale s'appuie donc largement sur l'échantillon d'occurrences fourni par ces deux œuvres, tout en prenant en compte la pluralité des perspectives qu'elles offrent, entre narration subjective, instrument rhétorique et contexte historique. L'analyse des périphrases comprenant le nom d'Asie (du type τὰ ἐν τῇ Ἀσίᾳ ἔθνη et οἱ ἐν τῇ Ἀσίᾳ) et de la dénomination de « barbares » montre que, si dualisme il y a dans l'évocation des peuples de l'Est méditerranéen par rapport aux Grecs et autres peuples d'Europe, celui-ci ne renvoie qu'à une distinction spatiale et ethnographique, sans opposition ni présupposé culturels dans la représentation des « Orientaux ». Un autre fait lexical corrobore cette observation : l'abondance des ethnonymes comme type de désignation des populations d'Asie, reflet de l'expérience personnelle de Xénophon, dénote sans jugement de supériorité la diversité humaine et les disparités de ce continent **[9]**.

Avec Isocrate, l'enquête lexicale s'inscrit dans le genre rhétorique. Elle trouve sa légitimité dans la pensée politique de l'Athénien, toute tournée vers l'Asie, la guerre contre le Roi, ennemi commun des Grecs, et la volonté de mainmise sur le continent. La dénomination des populations asiatiques, qui repose très majoritairement sur l'emploi du terme « barbares » (avec sa variante « barbares d'Asie »), apparaît comme schématique et stéréotypée. Elle dénote une vision dichotomique du monde, opposant les deux blocs politiques que sont l'Europe (les Grecs et Athènes) et, en face, l'Asie du Roi avec les peuples qui lui sont soumis. Il ne faut cependant pas interpréter cette représentation comme simpliste, mais la voir comme l'instrument rhétorique à effet grossissant utilisé par le rhéteur pour persuader les Athéniens d'adhérer à son programme politique **[10]**.

Notre investigation lexicale sur le IVe siècle se clôt avec Aristote en s'attachant plus spécifiquement à la façon dont le philosophe désigne les populations de l'Est de la mer Égée dans la *Politique*. Le corpus d'occurrences, malgré son caractère

[7] Dominique Lenfant, « Les "Asiatiques" du traité hippocratique *Airs, Eaux, Lieux* ont-ils été les premiers "Orientaux" ? ».

[8] Yannick Muller, « Le monde "oriental" et ses habitants chez Thucydide ».

[9] Emanuele Pulvirenti, « Des désignations des "Orientaux" chez Xénophon ? Le cas des *Helléniques* et de l'*Anabase* ».

[10] Pascale Giovannelli-Jouanna, « Isocrate et l'ennemi commun des Grecs : désignation et représentation des peuples d'Asie dans le corpus isocratique ».

restreint et peu original, n'est pas sans évoquer le traité hippocratique *Airs, Eaux, Lieux*. Au terme de cette période pionnière pour notre réflexion, il permet de confronter la vision aristotélicienne des peuples d'Asie avec celle de l'auteur de la première « théorie des climats ». De fait, dans le développement de la *Politique* portant sur les royautés (livre III) et dans celui qui est consacré aux trois grands ensembles de populations connues (livre VII), clairement marqué par l'empreinte de la théorie hippocratique sur l'influence du climat, les quelques périphrases géographiques (du type οἱ περὶ τὴν Ἀσίαν), de référent variable selon le contexte, ne présentent pas les habitants de l'Asie comme pensés collectivement, qu'ils soient grecs ou non grecs. Ainsi, à l'inverse du traité hippocratique, c'est la différence entre Grecs et barbares qui est centrale chez Aristote **[11]**.

Sondée par nos soins, la littérature des époques suivantes s'est avérée peu fructueuse pour notre enquête. Nous avons donc choisi d'avancer dans le temps, jusqu'à l'Empire romain, pour nous arrêter sur deux auteurs du IIe siècle de notre ère, Aelius Aristide et Athénée. Le premier, un des plus importants écrivains de la Seconde Sophistique, présentait *a priori* un intérêt certain pour notre recherche **[12]**, car il vécut en Asie Mineure l'époque des guerres parthiques. Là encore, nos attentes ont été déçues, sans doute à cause de la nature essentiellement rhétorique du corpus : l'Orient et les Orientaux y restent des notions au mieux instables, tournées vers le passé, emplies de clichés et sans aucun lien avec une réalité contemporaine dont on n'arrive nulle part à trouver trace.

L'ouvrage d'Athénée, rédigé à la fin du même siècle, méritait lui aussi notre attention **[13]** : truffé de citations de la littérature grecque antérieure, il s'inscrit aussi dans un cadre romain, à une époque où affleure, de temps à autre, la question du luxe et de son origine orientale. Bien que ses *Deipnosophistes* se plaisent à véhiculer des images stéréotypées de rois d'Asie, au premier rang desquels le fameux Sardanapale, on n'y trouve point de désignation générique des Orientaux en tant qu'ensemble humain homogène et moralement opposé au monde des locuteurs. Mieux : dans cette œuvre qui souvent parcourt sur un thème l'essentiel du monde connu, on ne trouve aucune trace d'une dichotomie générale de l'humanité, que ce soit entre Occidentaux et Orientaux ou même entre les Grecs et les barbares.

En fait, ce n'est que dans le courant du IIIe siècle et surtout au IVe que le lexique connaît une évolution sensible. Celle-ci est la conséquence des bouleversements géopolitiques que connaît l'Empire tardif : dans un contexte marqué par une pression barbare de plus en plus forte et par une réorganisation territoriale et administrative du monde romain amorcée à partir du règne de Dioclétien, le vocabulaire de l'Orient et des Orientaux s'enrichit de significations nouvelles, en même temps qu'il commence à désigner un espace et un groupe humain relativement déterminés, ainsi qu'en témoignent Ammien Marcellin **[14]** et le biographe anonyme de l'*Histoire Auguste* **[15]**. Le premier atteste que la terminologie traditionnelle à propos de l'Orient et des Orientaux est désormais surtout utilisée à propos de la partie orientale de l'Empire et de ses habitants, à l'exclusion des régions et des ethnies situées à l'est du *limes,* et notamment du redoutable Empire perse sassanide. Elle peut désigner soit des aires géographiques issues de réformes récentes, tel le diocèse d'Orient, soit, plus globalement, l'Est de l'Empire et ses peuples : le lexique utilisé par Ammien met en évidence la relative unité acquise au IVe siècle par l'Orient et les Orientaux au sein d'un monde romain très fortement polarisé entre Est et Ouest.

Les choix lexicaux de l'auteur de l'*Histoire Auguste* sont peut-être plus révélateurs encore. À la différence du Gréco-Oriental Ammien, l'écrivain était sans doute un Romain lié de près ou de loin à l'aristocratie sénatoriale la plus traditionaliste. On sait qu'il raconte les règnes d'empereurs des IIe et IIIe siècles pour critiquer à mots couverts l'histoire de son temps. Comme chez Ammien, le lexique classique désigne presque exclusivement les territoires et les peuples de l'Est de l'Empire, mais les expressions par lesquelles l'auteur nomme ces derniers, tout comme les anachronismes qui parfois les sous-tendent, laissent transparaître le mécontentement que lui inspirent l'unité et la prééminence nouvellement acquises par un Orient et des Orientaux qu'il considère quelquefois comme plus proches des Perses que des Romains. Surtout, elles expriment son refus de la division contemporaine de l'Empire entre Ouest et Est.

[11] Charlotte Lerouge-Cohen, « Aristote, la *Politique* et les "habitants de l'Asie" ».

[12] Jean-Luc Vix, « L'Orient chez Aelius Aristide ».

[13] Dominique Lenfant, « À la recherche des Orientaux dans l'œuvre d'Athénée ».

[14] Agnès Molinier Arbo, « L'Orient et les Orientaux dans l'Empire au IVe siècle ».

[15] Agnès Molinier Arbo, « Le vocabulaire de l'Orient et de l'Oriental dans l'*Histoire Auguste.* Regards d'un Romain sur l'Est de l'Empire à la fin du IVe siècle ».

Au terme de ce parcours, qui a permis d'observer sans surprise les fortes variations liées aux intentions respectives des auteurs, en même temps qu'au contexte géopolitique et aux changements de perspective qu'il pouvait générer, on ne peut que constater, sur la longue durée antique, l'absence d'une appellation globale équivalant aux « Orientaux » des Modernes : malgré le goût des Anciens pour les dichotomies, aucun terme ne désigne de la sorte un ensemble humain homogène qui entrerait dans une opposition binaire et connotée avec le locuteur et son audience. Plus précisément, la notion d'Oriental ne fait qu'une apparition tardive et limitée, dans un contexte historique bien précis : à partir du IVe siècle, elle concerne surtout l'ensemble ou une partie des habitants de l'Est du monde romain, qui possédait désormais une incontestable unité. Néanmoins, son émergence est avant tout le signe de l'éclatement progressif de l'Empire romain. On est loin de l'« Oriental » des Temps Modernes. Si le lexique ne dit pas tout, ce constat n'en est pas moins une pierre dans le jardin de ceux qui se figurent comme immuable l'imaginaire de l'Orient. ■

BIBLIOGRAPHIE

Dubuisson, Michel, 2001, « Barbares et barbarie dans le monde gréco-romain : du concept au slogan », *L'Antiquité classique* 70, p. 1-16.

Hall, Edith, 1989, *Inventing the Barbarian. Greek Self-Definition through Tragedy*, Oxford.

Lenfant, Dominique, 2011, « Hérodote d'Halicarnasse » dans Dominique Lenfant (éd.), *Les Perses vus par les Grecs. Lire les sources classiques sur l'empire achéménide*, Paris, p. 214-227.

Lévy, Edmond, 1984, « Naissance du concept de barbare », *Ktèma* 9, p. 5-14.

Said, Edward, 1978, *Orientalism*, New York (trad. fr. 1980, *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Paris).

REVUE ARCHIMÈDE

ARCHÉOLOGIE ET HISTOIRE ANCIENNE

LE LEXIQUE GREC DE L'ORIENTAL DANS LA POÉSIE LYRIQUE ARCHAÏQUE ET CHEZ ESCHYLE

Luca MACALE
Doctorant en histoire grecque
Sapienza Università di Roma
luca.macale@uniroma1.it

Francesco MARI
Docteur en histoire grecque
Université de Strasbourg
UMR 7044 Archimède
Università degli Studi di Genova
fmari@unistra.fr

RÉSUMÉ

Cet article étudie l'évolution sémantique des concepts d'« Asie » et d'« Asiatique » dans la poésie lyrique grecque d'époque archaïque et chez Eschyle. L'attention se focalise notamment sur le processus par lequel le choronyme grec Ἀσία, qui désignait initialement une partie de l'Anatolie nord-occidentale, élargit son spectre sémantique en suivant les développements géopolitiques qui caractérisèrent l'Asie Mineure, le Proche et le Moyen-Orient aux VII^e^ et VI^e^ siècles av. J.-C., jusqu'à recouvrir le continent asiatique tout entier. Au V^e^ siècle, enfin, l'Asie paraît coïncider tantôt avec le continent, tantôt avec l'empire perse, mais ses frontières demeurent susceptibles d'être ajustées selon les buts littéraires et politiques divers des auteurs envisagés. Quant à l'enquête sur les mots désignant les Asiatiques, l'étude des textes met en lumière l'absence d'éléments qui permettent d'attribuer avec sûreté des connotations quelconques — et notamment négatives — aux « Orientaux » pris dans leur ensemble.

MOTS-CLÉS
Asie, Empire perse, poésie lyrique grecque, Eschyle, orientalisme.

The aim of this paper is to study the semantic evolution of the concepts of "Asia" and "Asiatic" in both the archaic Greek lyric poetry and Aeschylus's works. Particular attention is devoted to the process through which the term Ἀσία – initially used to designate the Anatolian norther-western region – ended up indicating what the Greeks considered to be the Asiatic continent: it seems plausible that such a semantic development is to be linked to the political events which took place in Asia Minor and in the Near East during the 7^th^ and the 6^th^ centuries BC. Finally, during the 5^th^ century, the idea of Asia seems to coincide with both the Persian Empire and the continent, while its borders seem to remain quite fluid and susceptible to be adjusted to the literary or political aims of the different authors. As for the inquiry on the terms which indicate Asiatic people (or which are linked to them), textual analysis seems to show that oriental populations are not always negatively connoted, since we can also find them in junction with positive judgements.

KEYWORDS
Asia, Persian Empire, Greek lyric poetry, Aeschylus, Orientalism.

Article accepté après évaluation par deux experts selon le principe du double anonymat

Dans le cadre de ce dossier intitulé *Nommer les « Orientaux »*, qui se focalise sur les questions lexicales pour tester la pertinence du concept d'« orientalisme » d'Edward Said pour l'étude des sociétés grecque et romaine, la présente contribution se concentrera sur les termes en rapport avec l'Orient dans la poésie lyrique **[1]** de la Grèce archaïque et dans les tragédies d'Eschyle. Elle couvrira une période qui s'étend du VII^e^ siècle à la première moitié du V^e^ siècle av. J.-C. En ce qui concerne la poésie lyrique, il convient d'abord de mentionner les difficultés que l'on rencontre lorsqu'on cherche à envisager des productions diverses, dont chacune répond aux contraintes du genre auquel elle appartient et de l'occasion pour laquelle elle fut composée. En outre, il vaut mieux ne pas sous-estimer ni l'état fragmentaire dans lequel pareilles productions sont arrivées jusqu'à nous ni l'ampleur de leur distribution chronologique et géographique. Quoique liées, dans leur ensemble, aux contacts humains qui avaient lieu à l'époque, les raisons qui poussèrent les poètes lyriques à s'intéresser à l'Orient et à le mentionner sont donc de nature différente : politique, ethnographique ou mythographique. Ce dernier cas concerne aussi les tragédies d'Eschyle, dont l'inspiration est notamment mythologique. Bien entendu, dans la mesure où le répertoire mythique auquel puisait Eschyle comprend des épisodes qui se déroulent en terre d'Asie, l'intérêt de ce dramaturge pour l'Orient peut assumer lui aussi un caractère ethnographique ou plus précisément historico-politique : c'est le cas des *Perses* (472 av. J.-C.), une tragédie au contenu historique tournant autour de la bataille de Salamine, à laquelle Eschyle avait lui-même participé.

Dès les premières pages d'*Orientalisme* **[2]**, c'est justement dans les *Perses* d'Eschyle qu'Edward Said reconnaît la première construction du stéréotype occidental sur l'Asie et sur les Asiatiques. Par conséquent, non seulement l'étude du lexique de l'Orient dans les sources lyriques archaïques et chez Eschyle permet de cerner le développement des idées d'Asie et d'Asiatiques dans la pensée grecque, mais elle joue aussi un rôle important dans l'évaluation de ces propos de Said.

Afin de garantir à notre étude sa cohérence avec les objectifs généraux du dossier, nous avons choisi de n'inclure dans l'analyse lexicale que les termes se référant à l'Asie de manière claire et distincte. Par conséquent, nous avons laissé de côté les mots auxquels il n'est pas toujours possible d'attribuer avec sûreté le sens d'« Oriental », et notamment βάρβαρος, qui a d'ailleurs déjà fait l'objet de maintes études savantes **[3]**.

LA POÉSIE LYRIQUE ARCHAÏQUE [4]

Les témoignages de la poésie lyrique archaïque qui permettent de cerner des références lexicales spécifiques à l'Orient revêtent une importance particulière. D'abord, parce que ces références comptent parmi les plus anciennes que nous avons, mais aussi parce qu'elles ont permis de saisir le développement particulier que les termes « Asie »

[1] L'emploi du terme « lyrique » est parfois considéré comme ambigu et inadapté à la définition d'une poésie à la fois complexe et variée (voir, par exemple, Calame 1998). Toutefois, en l'absence d'une expression capable d'indiquer synthétiquement et efficacement tous les genres poétiques qui vont être envisagés (aussi bien que d'exclure ceux qui ne vont pas l'être), on a préféré utiliser cette expression. Cf. Rossi & Nicolai 2002, p. 207.

[2] Said 1978, p. 21.

[3] Cf. par exemple : Schwabl *et al.* 1962 ; Lévy 1984 ; Hall 1989 ; Tuplin 1999 ; Harrison 2002 ; Isaac 2004 ; Gazzano 2009 ; Gruen 2011). Jusqu'aux décennies centrales du V^e^ s. le mot βάρβαρος ne semble guère s'éloigner de la signification de « non-Grec ». C'est aussi le cas dans les *Perses* d'Eschyle (voir Broadhead 1960, p. 79 ; 166 ; Garvie 2009, p. 118). Chez Eschyle, d'ailleurs, l'idée de barbare n'est explicitement connotée qu'en un seul passage (*Agamemnon*, 918-920), où il n'y a aucun doute que les barbares soient les Orientaux et que leur représentation soit totalement négative (voir Fraenkel 1950, I, p. 145 ; II, p. 416-417 ; Denniston & Page 1957, p. 149 *ad v.* 920). Il ne s'agit, pourtant, que d'un passage isolé, qui témoigne sans doute plus de l'évolution sémantique que le mot βάρβαρος connut durant le V^e^ siècle que de l'usage de ce mot propre à Eschyle (cf. aussi *Suppliantes*, 234-236, où βάρβαρος signifie probablement « Oriental », quoique la nuance négative soit absente).

[4] Ce paragraphe a été écrit par Luca Macale.

et « Asiatiques » ont eu en grec. Dans ce cadre, il convient de relever qu'un tel développement semble devoir être relié aux changements géopolitiques qui ont touché l'Asie Mineure et le Proche-Orient aux VII^e^ et VI^e^ siècle av. J.-C.

Dans un premier temps, il est possible de distinguer deux types principaux de témoignages lexicaux : les ethnonymes de populations qui peuvent être associées à l'Orient, et, de manière plus parlante, les occurrences du terme « Asie » ou de la désignation collective « Asiatiques ».

Dans la poésie jusqu'à Eschyle, on trouve un bon nombre d'occurrences d'ethnonymes de populations non grecques **[5]**. Cependant, les contextes sont souvent très fragmentaires, c'est pourquoi il n'est pas toujours aisé de comprendre la connotation de ces dénominations (une difficulté similaire à celles que l'on rencontre pour le terme βάρβαρος **[6]**). On peut tout de même signaler que, alors que dans certains cas ces populations non grecques semblent être caractérisées négativement, dans d'autres elles sont considérées, par certains aspects, de manière positive **[7]**.

Il est désormais admis que le mot « Asie » (et par conséquent « Asiatiques ») a eu en grec une évolution particulière et qu'il a progressivement désigné d'abord une portion de l'Asie Mineure occidentale, puis l'empire perse, en raison des changements politiques intervenus dans ces régions **[8]**. Certains témoignages issus de la poésie lyrique d'époque archaïque (auxquels s'ajoutent les *Perses* d'Eschyle) permettent de mieux saisir les phases de cette évolution. Il convient par ailleurs de noter que, en raison du petit nombre de témoignages, il est ardu d'appréhender le rôle qu'ont dû jouer, d'une part, la provenance micrasiatique de la plupart des auteurs envisagés et, d'autre part, le genre de leurs compositions **[9]**.

Les premières attestations d'« Asie » et d'« Asiatique » dans la lyrique datent du VII^e^ siècle av. J.-C. : chez Callinos et Archiloque, dans les fragments ci-dessous, ces mots semblent se référer à une zone précise de l'Asie Mineure, à savoir la Lydie.

Callinos fr. 5b W.
φησὶ δὲ Καλλισθένης (*FGrHist* 124 F 29) ἁλῶναι τὰς Σάρδεις ὑπὸ Κιμμερίων πρῶτον, εἶθ' ὑπὸ Τρηρῶν καὶ Λυκίων, ὅπερ καὶ Καλλῖνον δηλοῦν τὸν τῆς ἐλεγείας ποιητήν, ὕστατα δὲ τὴν ἐπὶ Κύρου καὶ Κροίσου γενέσθαι ἅλωσιν. λέγοντος δὲ τοῦ Καλλίνου τὴν ἔφοδον τῶν Κιμμερίων ἐπὶ τοὺς "Ἠσιονῆας" γεγονέναι, καθ' ἣν αἱ Σάρδεις ἑάλωσαν, εἰκάζουσιν οἱ περὶ τὸν Σκήψιον (fr. 41 Gaede) ἰαστὶ λέγεσθαι Ἠσιονεῖς τοὺς Ἀσιονεῖς· τάχα γὰρ ἡ Μῃονία, φησίν **[10]**, Ἀσία ἐλέγετο.

Callisthène assure que Sardes fut prise une première fois par les Cimmériens ; qu'elle le fut ensuite par les Trères et les Lyciens, que le témoignage de Callinos (le poète élégiaque) est formel sur ce point, qu'enfin, au temps de Cyrus et de Crésus, elle fut prise une dernière fois. Mais comme, en parlant de l'invasion des Cimmériens pendant laquelle Sardes fut prise, Callinos ajoutait qu'elle avait été dirigée contre les Ésionéens, le Scepsien **[11]** conjecture que Ésionéens est une forme ionienne mise là pour Asionéens : la Méonie, dit-il, s'appelait peut-être Asie **[12]**.

Archiloque fr. 227 W.
ὁ δ' Ἀσίης καρτερὸς μηλοτρόφου.
Le maître de l'Asie nourrice de brebis **[13]**.

Le fragment de Callinos fait référence à l'invasion des Cimmériens pendant laquelle fut prise la ville de Sardes. Callinos aurait affirmé que cette invasion était dirigée à l'encontre des Ἠσιονεῖς. Or, selon le

[5] Deux fragments de Simonide (7, 5-7 W. : παισὶν μη[/ Φρυξί τ[ε/ Φοινίκω[ν ; 13, 8-10 W. : ὄφρ' ἀπὸ μὲν Μήδ[ων/ καὶ Περσῶν, Δώρου δ[ὲ/ παισὶ καὶ Ἡρακλέος [ ) apparaissent tout à fait intéressants à ce propos : le premier mentionne en même temps plusieurs peuples non grecs faisant partie de la flotte de Xerxès ; il se peut que ceux-ci soient présentés sous forme de catalogue : voir Lulli 2011, p. 63-64 (avec bibliographie). Le deuxième fragment, qui mentionne à la fois les Mèdes et les Perses (cf. Simonide XI *FGE*), est significatif pour le cas particulier de l'ethnonyme des Perses : voir Tuplin 1994 ; Lulli 2011, p. 83-84 (en général sur le fragment, avec bibliographie).

[6] Cf. *supra*, n. 3.

[7] Voir, par exemple, Hall 1989 ; Hutzfeldt 1999, p. 9-23 ; Tuplin 1999.

[8] Voir, par exemple, Dyer 1965 (cf. *LfgrE s. vv.* Ἀσίη ; Ἄσιος, ἄσιος) ; Talamo 1979, p. 106-107 ; Càssola 1998, p. 43-44 (cf. Càssola 2007, p. X-XII) ; Cassio 2000, p. 107 ; Mazzarino 2007, p. 43-101 ; Fowler 2013, p. 14 ; *DGE s. v.* Ἀσία, II, 1.

[9] On pense en particulier à l'élégie (narrative), notamment à la lumière des hypothèses modernes quant à la position que celle-ci occupe dans l'évolution de la pensée et de la réflexion historique et historiographique grecques. Voir, par exemple, Mazzarino 2011, p. 37-46 ; Bowie 2001 ; Lulli 2011 ; Bowie 2010.

[10] Gentili & Prato 1988 ; Radt 2004 ; φασὶν chez West 1989-1992.

[11] Selon l'interprétation de Radt 2008, p. 555. D'autres pourtant préfèrent lire « les disciples du Scepsien » : voir, par exemple, Lulli 2011, p. 25.

[12] Callinos fr. 5b W. (Strabon, XIII, 4, 8), trad. Tardieu 1867-1890 modifiée.

[13] Archiloque fr. 227 W., trad. Lasserre & Bonnard 1958. On trouve la même définition d'Asie chez les *Perses* d'Eschyle (v. 763 : Ἀσίδος μηλοτρόφου). Voir Garvie 2009, p. 302.

commentaire de Démétrios de Scepsis (ou de ses disciples), ce terme serait la forme ionienne du mot « Asiatiques » : le témoignage du poète fait donc émerger une correspondance entre l'Asie et la Lydie (Méonie), que le commentaire confirme explicitement **[14]**. D'autres témoignages anciens semblent d'ailleurs confirmer cette assimilation de la Lydie à l'Asie (à savoir une partie de la région nord-occidentale de l'Asie Mineure) **[15]**. Chez Homère, on trouve une autre attestation d'« Asie » qui pourrait avoir la même signification : au chant II de l'*Iliade* (v. 461) on mentionne « la prairie asiate, sur les deux rives du Caÿstre » **[16]**, le fleuve qui coulait à travers Éphèse **[17]**. Pareil usage homérique trouve un écho chez Hérodote (IV, 45, 3), selon lequel l'Asie est appelée ainsi « d'après Asiès fils de Cotys, fils de Manès, de qui tirerait également son nom la tribu de Sardes Asiade » **[18]**.

Quant au fragment 227 W. d'Archiloque, il évoque le « maître de l'Asie nourrice de brebis », que la comparaison avec le fragment 19 W. permet d'identifier très probablement à Gygès **[19]** : ce serait par conséquent un autre témoignage où « Asie » correspondrait à « Lydie ». D'après les témoignages évoqués, il semblerait qu'autour de la première moitié du VII^e^ siècle av. J.-C., le mot « Asie » indiquait très probablement la Lydie. Ces deux mots ne sont pourtant pas synonymes, comme l'indique Mazzarino : « Ἀσία non è Λυδία; questa è la terra dei Λυδοί, il nome della regione derivato dal nome del popolo; viceversa Ἀσία è concetto territoriale che si può estendere con l'estendersi del territorio lidio. Così, mentre Λυδία resterà sempre la terra dei Λυδοί veri e propri, viceversa Ἀσία è concetto che tende ad estendersi a tutta la zona anatolica ad est dell'Halys. [...] Per questo Λυδία resterà sempre la "Lidia", e Ἀσία diviene l'Asia Minore, il complesso delle regioni che costituiscono lo stato lidio » **[20]**.

Les auteurs lyriques postérieurs clarifient encore la situation. Chez Mimnerme (fr. 9 W.), et aussi, peut-être, chez Sappho (fr. 44 V.), on peut constater une évolution ultérieure de la signification du mot « Asie » : entre la deuxième moitié du VII^e^ et le début du VI^e^ siècle av. J.-C., il semble en effet qu'« Asie » ait commencé à recouvrir toute la péninsule anatolienne.

Mimnerme, fr. 9 W.

Αἰπὺ < > τε Πύλον Νηλήϊον ἄστυ λιπόντες
ἱμερτὴν Ἀσίην νηυσὶν ἀφικόμεθα,
ἐς δ' ἐρατὴν Κολοφῶνα βίην ὑπέροπλον ἔχοντες
ἑζόμεθ', ἀργαλέης ὕβριος ἡγεμόνες·
κεῖθεν †διαστήεντος ἀπορνύμενοι ποταμοῖο
θεῶν βουλῆι Σμύρνην εἴλομεν Αἰολίδα.

Ayant quitté Pylos, la cité de Nélée, nous atteignîmes avec nos vaisseaux l'Asie désirée, et munis d'une force écrasante, nous nous établîmes à Colophon l'aimable **[21]**, chefs d'une arrogance terrible ; de là, partant du fleuve ..., par le vouloir des dieux, nous conquîmes Smyrne l'éolienne **[22]**.

[14] Sur la dénomination des Méoniens et sur le rapport avec les Lydiens, voir Talamo 1979, p. 65-98.

[15] Cf. par exemple Homère, *Iliade,* II, 461 ; Hérodote, IV, 45, 3 ; schol. Apollonios de Rhodes, II, 277 ; Étienne de Byzance, α 474 (éd. Billerbeck) ; Étienne de Byzance, η 25 (éd. Billerbeck). Des témoignages hittites (pour la forme mycénienne *a-si-wi-ja* voir Maddoli 1967) qui datent probablement du XV^e^ siècle av. J.-C. env. (voir Càssola 1998, p. 43 ; Càssola 2007, p. XI avec bibliographie) sembleraient démontrer qu'« *Aššuwa* » indique l'Anatolie du nord-ouest, voire la région qui va de la Troade jusqu'à la Méonie (cette dernière est la région qui s'étend entre le cours du fleuve Caïque et celui du fleuve Hermos). Voir Forrer 1932 ; Càssola 1998, p. 43 ; Talamo 1979, p. 99-107 (qui, à la lumière des témoignages hittites ainsi interprétés, précise que l'élargissement sémantique du mot « Asie » s'est opéré en relation avec les transformations politiques de la Lydie dès avant la période envisagée par Mazzarino 2007, p. 43-101). D'autres témoignages grecs semblent confirmer l'hypothèse qu'il y ait eu une période pendant laquelle « Asie » n'a pas correspondu à « Lydie ». Cf. Homère, *Iliade,* II, 835-839 ; Hésiode, fr. 165, 11 M.-W. ; peut-être Sappho, fr. 44 V. (cf. *infra*).

[16] Trad. par Mazon 1955.

[17] Kirk 1985, p. 164. Par rapport aux témoignages hittites, Càssola (1998, p. 43) pense que chez Homère le mot « Asie » est associé à des régions qui sont situées plus à l'est (avec le Phrygien Asios, Homère, *Iliade,* XVI, 715-719) et au sud (Homère, *Iliade,* II, 461).

[18] Trad. par Legrand 1945. Sur ce passage, voir Asheri, Lloyd & Corcella 2007, p. 614.

[19] Voir par exemple West 1989-1992, I p. 85.

[20] Mazzarino 2007, p. 54-55 (« Ἀσία ne recoupe pas Λυδία ; cette dernière est la terre des Λυδοί, le nom de la région dérivant du nom du peuple ; Ἀσία, au contraire, est un concept territorial, qui peut s'étendre au fur et à mesure que s'étend le territoire lydien. Ainsi, si, d'un côté, Λυδία reste toujours le territoire des Λυδοί à proprement parler, Ἀσία est, de l'autre côté, un concept qui tend à s'étendre à toute la région à l'est du fleuve Halys. C'est pourquoi Λυδία demeura toujours la "Lydie", tandis qu'Ἀσία devint l'Asie Mineure, voire l'ensemble des régions qui composaient le royaume lydien »).

[21] Sur les deux adjectifs (ἱμερτήν et ἐρατήν) qui qualifient « Asie » et « Colophon », voir Allen 1993, p. 81-82, en particulier p. 81 : « Vivante 1982, 120 f., examines Homer's use of adjectives meaning "desiderable" or "lovable" or "lovely" with the names of cities and other places. It is because localities are inhabitated, loved and admired, he suggests, that they merit such epithets as ἐραννός, ἐπήρατος, and ἐρατεινός. So, too, for Mimnermus, Asia is "desiderable" and Colophon in the next line is "lovely" ».

[22] Trad. Bergougnan 1940 modifiée.

Sappho fr. 44, 1-4 V.

Κυπρο̣.[- 22 -]ας·
κᾶρυ̣ξ ἦλθε θε̣[- 10 -]ελε̣[. . .].θεις
Ἴδαος ταδεκα . . . φ[. .].ις τάχυς ἄγγελος
< « >
τάς τ᾽ ἄλλας Ἀσίας .[.]δε.αν κλέος ἄφθιτον·

Chypre... héraut est venu..., Idaos... le prompt messager... et du reste de l'Asie... gloire impérissable **[23]**.

Le fragment de Sappho qui décrit le mariage d'Hector et d'Andromaque emploie l'expression « du reste de l'Asie », que Mazzarino interprète comme « du reste de l'Asie Mineure » (puisque, selon Mazzarino, « Saffo guarda a tutta l'Asia Minore, da cui l'epos faceva venire gli alleati dei Troiani » **[24]** ; le savant pense donc que cette expression ne peut se référer ni exclusivement à la Lydie ni aux régions qui font partie du Proche-Orient). Il faut cependant signaler que Dyer use d'une plus grande prudence **[25]** : ce chercheur envisage aussi que, dans ce cas précis, « Asie » ne se réfère pas à l'Asie Mineure, mais à la région nord-occidentale de l'Anatolie, ou peut-être à la seule Troade : ce passage contiendrait ainsi une trace de la valeur la plus antique du terme **[26]**.

Dans l'élégie de Mimnerme, qui, selon Strabon (XIV, 1, 4), vient de la *Nannô*, le mot « Asie » a été interprété au sens d' « Asie Mineure » **[27]**, mais on peut encore noter un lien avec la signification homérique d'Asie : en parlant de la fondation de Colophon, qui est proche de la région indiquée par Homère, le poète évoque encore une arrivée en « Asie » **[28]**. On peut donc émettre l'hypothèse que le mot « Asie », à partir d'une période comprise entre la deuxième moitié du VII^e^ et le début du VI^e^ siècle av. J.-C., indique l'Asie Mineure.

Cette nouvelle signification est liée à la situation politique de la région : après la chute du royaume de Phrygie, au cours du VII^e^ et du VI^e^ siècle av. J.-C., il y eut une expansion progressive de la domination lydienne en Asie Mineure ; les Lydiens obtinrent finalement une position hégémonique dans la péninsule **[29]**. À l'expansion des Lydiens correspond l'élargissement, dans la langue grecque, du sens du mot « Asie », qui en arrive à désigner à peu près l'Asie Mineure tout entière **[30]**.

Il faut attendre les *Perses* d'Eschyle (à moins que ce ne fût déjà le cas chez Simonide, mais la question est plus douteuse) pour qu'apparaissent les premières attestations du mot « Asie » au sens d'empire perse **[31]** (et de continent asiatique **[32]**) ; c'est également chez ces auteurs que l'on trouve les premiers témoignages de l'opposition entre l'Asie ainsi conçue et la Grèce **[33]**.

[23] Trad. Reinach & Puech 1937 modifiée.

[24] Mazzarino 2007, p. 59. Cf. *DGE*, *s. v.* Ἀσία, II, 1, qui cite le fragment de Sappho parmi les témoignages qui montrent que Ἀσία a été « una de las partes en que los antiguos dividieron el mundo, inicialmente Anatolia o Asia Menor ».

[25] Dyer 1965, p. 126-127. Cf. Maddoli 1967, p. 14 ; Talamo 1979, p. 106.

[26] Cf. Page 1955, p. 71 et n. 5. Cf. *supra*, n. 15. En général sur le fragment voir, par exemple, Dale 2011 (avec bibliographie).

[27] Dyer 1965, p. 127 ; Mazzarino 2007, p. 60-66. Plus prudent sur l'extension d'« Asie » chez Mimnerme : West 1966, p. 267. Sur le mot « Asie » chez Mimnerme, voir aussi Allen 1993, p. 80-81.

[28] Mazzarino 2007, p. 61-62.

[29] Kuhrt 1995, p. 567-572 ; Liverani 2011, p. 749-756.

[30] Mazzarino 2007, p. 55.

[31] Mazzarino 2007, p. 68-70 considérait que le concept d'« Asie » au sens d'empire perse pouvait déjà exister chez Hécatée : une question irrémédiablement liée aux idées géographiques de l'historien grec. Sur cette question, voir, par exemple, Zimmermann 1997 ; Asheri, Lloyd & Corcella 2007, p. 608-615 ; Fowler 2013, p. 14. Un autre témoignage pris en compte par Mazzarino est la *Lettre de Darius à Gadatas* (ML 12) qui contient l'expression τοὺς πέραν Εὐ[φ]ράτου καρποὺς ἐπ[ὶ] τὰ κάτω τῆς Ἀσίας μέ[ρ]η καταφυτεύων (lignes 10-13) ; cette tournure présuppose une idée d'Asie déjà étendue. Cependant, la critique n'est pas parvenue à résoudre tous les doutes quant à l'authenticité du texte portant cette inscription et sa datation (qui, au cas où nous aurions affaire à un faux, pourrait ne pas remonter à l'époque de Darius et être postérieur aux *Perses*). Voir Briant 2003 ; Tuplin 2009 ; Lenfant 2015, p. 102-104.

[32] On peut signaler le développement intéressant de ἤπειρος, que l'on emploie parfois avec le sens d'« Asie » (cf. par exemple *LSJ s. v.* ἤπειρος III ; Prontera 2011a, p. 118 qui cite Eschyle, *Perses*, 718 ; 737 ; Hérodote, IV, 91, 2), et de ἠπειρώτης comme « Asiatique » (cf., par exemple, Euripide, *Andromaque*, 159 ; 652 ; Isocrate, *Panégyrique*, 157 ; Harpocration, η 13 [éd. Keaney]. Voir *LSJ s. v.* ἠπειρώτης III ; Renehan, 1982 p. 77).

[33] Hésiode, *Théogonie*, 357-359 ne doit pas être considéré comme un témoignage de l'opposition entre l'Europe et l'Asie : voir West 1966, p. 266-267. Vis-à-vis des *Perses*, les témoignages de Simonide dans lesquels on trouve à la fois l'opposition entre la Grèce/Europe et l'Asie et l'idée d'Asie comme empire perse (XXIV ; XLV *FGE*) ont des problèmes d'attribution et de datation (en particulier le deuxième, qui, de toute façon, est postérieur aux *Perses*). Sur XXIV *FGE*, voir Page 1981, p. 236-238 ; Molyneux 1992, p. 156-157 avec bibliographie. Sur XLV *FGE*, voir Bravi 2006, p. 81-83 ; Petrovic 2007, p. 56 n. 13 avec bibliographie. Dans la mesure où il est possible de comprendre les textes, dont l'état est très fragmentaire, il se peut d'ailleurs que ces deux idées d'Asie aient été présentes également dans les élégies de Simonide sur les guerres médiques : à la lumière de cela, l'hypothèse de la présence de sections en forme de catalogues, dans lesquelles pouvaient être présentés les différents peuples faisant partie de l'armée perse et de l'empire devient particulièrement intéressante. Cf., par exemple, Simonide, fr. 7 W. Voir Lulli 2011, p. 63-64 ; 83-84, avec bibliographie. Voir aussi Pindare, fr. 189 Sn.-M. (auquel on ajoutera *Olympique*, VII, 18, où l'on trouve une mention d'Asie). Sur Eschyle, cf. *infra*.

Cette dernière évolution de la signification du mot Asie est liée aux changements politiques qui se déroulèrent en Asie Mineure autour de la moitié du VI^e siècle av. J.-C., à savoir la venue des Perses. Pareil événement entraîna une nouvelle signification du mot « Asie » qui, comme on va le voir, tendit à se superposer à l'idée d'empire perse : pour la première fois, il existait un empire oriental en contact étroit avec les Grecs, qui avait réuni à la fois les formations étatiques du Proche-Orient et de l'Asie Mineure.

ESCHYLE [34]

Le discours sur l'idée d'Asie dans les tragédies d'Eschyle n'est pas aussi linéaire qu'il pourrait paraître, et les conclusions auxquelles on peut parvenir sont loin d'être univoques. En effet, chez Eschyle aussi, l'enquête lexicale met en lumière un certain intérêt pour différents peuples et régions non grecs, sans pourtant offrir de certitudes concernant les idées d'« Asie » et d'« Asiatique ». Même si de tels concepts sont présents et, en comparaison avec ce que l'on a pu constater pour la poésie lyrique, se rapprochent davantage des significations qu'on leur a attribuées par la suite, il est clair que leur spectre sémantique est encore en évolution. Ainsi, pour fonder toute considération ultérieure à ce sujet, il faut sans doute partir de la destination des œuvres d'Eschyle.

Les détails géographiques que l'on rencontre à plusieurs reprises dans les tragédies d'Eschyle ne sont jamais invraisemblables. Néanmoins, il est possible de constater un certain nombre de contradictions d'une tragédie à l'autre : sans doute le poète a-t-il eu recours, au cas par cas, à différentes visions courantes de la géographie **[35]**. Ainsi, les tragédies eschyléennes ne témoignent pas tant d'un souci de documentation et de précision propre à l'auteur lui-même que de la volonté de produire une impression chez le public qui assistait aux représentations théâtrales. Par exemple, les mots grâce auxquels Clytemnestre décrit au chœur le système de signaux de feu qui ont permis aux habitants d'Argos d'être informés de la prise de Troie **[36]**. Ces quelque quarante vers ne sauraient constituer une simple démonstration de connaissance géographique : plutôt, lorsqu'il énumère les nombreux sommets sur lesquels, pour transmettre le message de victoire de la Troade à l'Argolide, un feu a été allumé au cœur de la nuit, Eschyle vise à créer chez les spectateurs un effet de distance, de profondeur à la fois physique et temporelle. Il en va de même pour d'autres passages de l'œuvre de cet auteur qui concernent plus spécifiquement l'Asie envisagée en tant que terre à traverser. Or, l'extension et les limites — parfois imaginaires — de cette terre ne sont pas toujours faciles à déterminer.

Les pérégrinations qui, selon le mythe, conduisirent Iô à travers l'Asie jusqu'à l'Égypte, par exemple, sont décrites au moins deux fois par Eschyle **[37]**. Comme on le sait, Iô est une prêtresse du sanctuaire d'Héra à Argos lorsque Zeus la remarque et se prend de passion pour elle. Après maintes rencontres, pourtant, Zeus, craignant la vengeance de sa femme Héra, change Iô en génisse. Dans un premier temps, Héra fait surveiller Iô par le géant Argos, mais, après la mort de ce dernier, elle recourt à un taon qui, par ses piqures continuelles, met en fuite la jeune vache **[38]**. Son voyage est décrit par Eschyle dans le *Prométhée enchaîné*, lorsque Iô, poursuivie par le taon, arrive au Caucase et se met à dialoguer avec le titan attaché aux rochers. La description du passage d'Iô de l'Europe à l'Asie est contenue dans une prophétie de Prométhée. Après être arrivée aux bords du lac Méotide (l'actuelle mer d'Azov), Iô devra traverser le détroit qui sépare ce dernier du Pont-Euxin et qui tirera son nom de Bosphore Cimmérien de cet événement **[39]**.

Il n'est cependant pas aisé de conclure avec certitude, sur la base de ce seul passage du *Prométhée enchaîné* que, pour Eschyle, la frontière du continent (ἤπειρος) asiatique **[40]** se trouvait au nord,

[34] Ce paragraphe a été écrit par Francesco Mari.

[35] Il devait y en avoir plusieurs et, pour longtemps encore après Eschyle, elles ont dû faire l'objet de débats, si « Erodoto (IV, 45, 2) protesta contro l'artificiosità di queste divisioni » (Prontera 2011a, p. 115).

[36] Eschyle, *Agamemnon*, 281-316.

[37] À la fois dans le *Prométhée enchaîné* (v. 700-735) et dans les *Suppliantes* (v. 540-564). Au sujet de l'itinéraire d'Iô chez Eschyle, voir l'étude, aussi pénétrante qu'approfondie, de Bonnafé 1991, qui consacre aussi beaucoup d'espace à la pensée des chercheurs qui l'ont précédée, parmi lesquels on citera notamment Duchemin 1979. Plus récemment, voir aussi Calame 2000, p. 127-135.

[38] Pour les différentes traditions mythiques sur Iô, voir Gantz 2004, p. 353-359.

[39] Eschyle, *Prométhée enchaîné*, 734-735 : « Laissant le sol de l'Europe, tu prendras pied sur le continent d'Asie. » (...Λιποῦσα δ' Εὐρώπης πέδον / ἤπειρον ἥξεις Ἀσιάδ'. Les textes grecs d'Eschyle sont tirés de l'édition West [1991a, 1991b et 1992], les traductions françaises sont empruntées à Mazon 1920-1925.)

au niveau du Bosphore Cimmérien. En effet, nous savons que — dans un fragment du *Prométhée libéré* (191 *TrGF*) qui contient une description géographique comparable à celle que l'on vient de mentionner — cette frontière est placée ailleurs, sur le fleuve Phase (l'actuel Rioni, en Géorgie). Or, il est remarquable que le passage en question appartienne à la même trilogie que le *Prométhée enchaîné* **[41]**. Pour résoudre cette incohérence, Alan Sommerstein a récemment suggéré qu'Eschyle avait confondu le Bosphore avec le Phase **[42]**. Mais peut-être l'incohérence n'en est-elle une qu'aux yeux des modernes : il se peut, en effet, qu'Eschyle n'ait pas visé l'exactitude géographique, mais qu'il ait plutôt adopté tour à tour la version de la géographie asiatique qui s'adaptait davantage à sa narration (Iô figure seulement dans le *Prométhée enchaîné*, et c'est justement en raison de sa présence que l'on insiste sur l'importance du détroit du Bosphore) **[43]**. Dans les *Suppliantes* (v. 544-546), d'ailleurs, le Bosphore que le chœur mentionne au sujet du passage d'Iô de l'Europe à l'Asie est le détroit qui sépare le Pont-Euxin de la Propontide **[44]**.

Le tracé de la frontière septentrionale entre l'Europe et l'Asie chez Eschyle apparaît donc flou et partiellement conditionné par le contexte narratif à l'intérieur duquel apparaît sa description. Mais que comprend — ou semble comprendre — ce continent asiatique ? Quelles sont les régions qui en font partie ? Il convient peut-être d'en rester, dans un premier temps, à la fuite d'Iô décrite dans le *Prométhée* et dans les *Suppliantes*. Après avoir traversé le Bosphore — poursuit le chœur des Danaïdes dans les *Suppliantes* — Iô « se lance à travers l'Asie (ἰάπτει δ' Ἀσίδος δι' αἴας), coupe par la Phrygie moutonnière, arrive à la cité de Teuthras en Mysie, puis, par les vallons de Lydie, par-delà les monts de Cilicie et Pamphylie aux fleuves jamais taris, aux pays d'opulence au terroir glorieux d'Aphrodite riche en froment » **[45]**. Dans cette antistrophe, le verbe ἰάπτει introduit une liste de terres (αἶαι) d'Asie : la Phrygie, la Mysie, la Lydie, la Cilicie et la Pamphylie, qui se trouvent toutes en Anatolie, puis la Phénicie et la Palestine, appelées ici « terroir d'Aphrodite ». Cette liste s'achève, dans la strophe suivante, avec la mention de la « plaine de Zeus où s'écoule le Nil » (v. 558-560) : l'Égypte. Est-ce que ce pays représente, chez Eschyle, une partie de l'Asie ? La lecture des *Suppliantes* ne donne pas cette impression. En effet, la liste de régions est construite de manière à ce que l'Égypte ait une place indépendante par rapport aux αἶαι Ἀσίδος. Iô ne la traverse pas, elle y arrive (ἱκνεῖται, v. 556). Du reste, dans les *Suppliantes*, l'éponyme de l'Égypte est un descendant de Libye (v. 317-324), et la Libye comprend tout le territoire qui par la suite prendra le nom d'Afrique.

S'ouvre à ce point la question du statut géographique de la Libye à l'époque d'Eschyle et, plus précisément, dans son œuvre : est-ce que, au début de l'époque classique, ce territoire était tenu pour une des parties majeures de la terre, à l'instar de l'Europe et de l'Asie ? Et dans la négative, ne faut-il pas le considérer comme une sous-région, une sorte de dépendance de l'Asie **[46]** ? Dans la mesure où ce problème tourne autour des sources qu'Eschyle lui-même avait à sa disposition, il n'est guère aisé de fournir une réponse définitive. Certains chercheurs

[40] Bien que le choix lexical soit influencé par les exigences poétiques et métriques de l'auteur, il n'est pas anodin que le terme ἤπειρος soit appliqué ici à la seule Asie, alors que l'Europe est évoquée par le mot πέδον.

[41] Qu'Eschyle ait bel et bien écrit une trilogie consacrée à Prométhée semble être un fait acquis. Il faut néanmoins rappeler que la critique a exprimé des doutes quant à l'authenticité du *Prométhée enchaîné*, que certains tiennent pour une œuvre postérieure au dramaturge (cf. par ex. Griffith 1977 et West 1979 ; *contra* Hubbard 1991). Si ces doutes devaient avoir quelque fondement, l'incohérence que l'on vient de relever pourrait avoir trouvé son explication. Faute d'éléments probants, pourtant (cf. Hernández Muñoz 2003), nous préférons nous tenir aux attributions traditionnelles, sur lesquelles nous basons également la possibilité de comparer le *Prométhée enchaîné* avec les *Suppliantes* (voir Bonnafé 1991, p. 156). En général, sur la question, voir Saïd 1985, p. 25-63.

[42] Sur la base du fait qu'Hérodote aussi (IV, 45) place la limite entre Europe et Asie dans la Colchide. Cf. Sommerstein 2009, I, p. 520-521 n. 85.

[43] Cf. Bonnafé 1991, p. 179 : « La carte mentale du monde qui sous-tend les récits d'itinéraire du *Prométhée* est beaucoup plus proche de celle d'Hésiode que de la nôtre ou de ce que nous pouvons savoir des premières cartes ioniennes. Elle situe dans un même espace ce qui est purement humain et ce qui est divin […]. [E]lle fait usage d'un concept de la réalité qui nous est étranger et elle ne s'inscrit pas uniquement dans le plan ». Sur la géographie d'Eschyle, voir aussi Bacon 1961, p. 49-56.

[44] Il en va de même dans les *Perses* (v. 65-72, 125-132-736-737, 798-799).

[45] Ἰάπτει δ' Ἀσίδος δι' αἴας / μηλοβότου Φρυγίας διαμπάξ· / περᾷ δὲ Τεύθραντος ἄστυ Μυσῶν / Λύδιά τε γύαλα, / καὶ δι' ὀρῶν Κιλίκων, / Παμφύλων τε {γένη} διορνυμένα / γᾶν, ποταμούς τ' αἰενάους / καὶ βαθύπλουτον χθόνα, καὶ τὰν Ἀφροδί- / τας πολύπυρον αἶαν (Eschyle, *Suppliantes*, 547-555. La traduction de Mazon ne tient pas compte de l'intégration proposée par West au vers 552).

[46] Cf. Prontera 2011c, p. 45 : « Al di là dell'odierno istmo di Suez la "Libia" è […] concepita come un'appendice occidentale dell'Asia ».

supposent que, pour les vers 16-58 des *Perses* — où il dresse un catalogue de chefs de l'armée perse — Eschyle a tiré son inspiration de l'œuvre d'Hécatée de Milet **[47]**. Mais puisque nous ne connaissons aucun fragment d'Hécatée contenant ne serait-ce qu'une partie d'une liste semblable, l'hypothèse est invérifiable. Par conséquent, toute évaluation du statut de la Libye par rapport à l'Asie chez Eschyle doit être tirée de l'ensemble de l'œuvre d'Eschyle lui-même. Sans surprise, la clé du problème a été cherchée dans les *Perses*. Il n'en reste pas moins que d'autres tragédies fournissent du moins un élément de réflexion intéressant relatif à la place géographique de l'Éthiopie. Sans entrer dans le détail, on se contentera de remarquer que, chez Eschyle, les deux Éthiopies, « africaine » et « orientale », parfois mentionnées dans les sources **[48]** et homogènes quant à la couleur noire de la peau de leurs habitants, semblent se toucher ; on dirait presque qu'elles sont fondues en un seul pays qui, tout en couvrant la marge méridionale du monde, s'allonge vers l'est : ainsi, si dans les *Suppliantes* le roi Pélasge mentionne des femmes indiennes qui habitent à côté des Éthiopiens (v. 284-286), dans un fragment du *Prométhée libéré* l'Éthiopie africaine semble être rapprochée de l'océan indien **[49]**, et dans le *Prométhée enchaîné* le titan explique à Iô comment remonter le fleuve Aithiops depuis les sources du soleil jusqu'au Nil **[50]**. Chez Eschyle, l'Éthiopie semble donc se trouver à la fois en Asie et en Libye. Plus précisément, ce pays au portrait quasi mythique semble occuper une zone méridionale aux frontières vagues où l'Asie et la Libye entrent l'une dans l'autre, sans solution de continuité **[51]**. Or, si cela ne constitue pas une preuve que, dans les tragédies d'Eschyle, la Libye soit tenue pour une sous-région de l'Asie, le statut ambigu, incertain et, pour ainsi dire, mineur de la Libye par rapport au continent asiatique en est renforcé.

Cette dernière considération nous fournit la base de départ pour enfin envisager la tragédie qui, plus que toutes les autres, permet d'étudier l'idée d'Asie chez Eschyle : les *Perses.* Reprenons d'abord nos considérations sur l'Asie géographique et les régions qu'elle contient. Nous avons déjà mentionné le catalogue de peuples et de généraux composant l'armée de Xerxès que — s'inspirant sans doute du modèle homérique du νεῶν κατάλογος (*Iliade*, II 494-759) — Eschyle fait chanter par le chœur de vieux Perses au début de la tragédie. La liste est ouverte par la phrase πᾶσα γὰρ ἰσχὺς Ἀσιατογενὴς / ᾤχωκε (v. 12-13 : « la force née de l'Asie s'en est allée tout entière ») **[52]**, à laquelle font suite la mention des villes de Suse et d'Ecbatane (v. 16), de Cissie (v. 17), de l'Égypte (v. 34 et s.), du peuple des Lydiens (« qui dominent tous les peuples de leur continent [ἠπειρογενές] » **[53]**, v. 41-43) et de la ville de Sardes (v. 45), des Mysiens (v. 51),

[47] Hall 1996, p. 15 fonde ses considérations à ce propos sur Hérodote, *Histoires*, V 36, où l'historien d'Halicarnasse affirme qu'une fois, à Milet, Hécatée avait dressé une liste de tous les peuples soumis à Darius pour en montrer la puissance. Voir aussi *supra*, n. 31.

[48] Cf. Homère, *Iliade*, I, 423-425 ; XXIII, 206-207 ; *Odyssée*, I, 22-26 ; V, 282-283 et 286-287 ; Hésiode, *Théogonie*, 984-985 ; Hérodote, *Histoires*, III, 94 et VII, 70. À ce sujet, voir Snowden 1970, Lonis 1981, p. 74-81 et Bonnafé 1991, p. 182 : « Sitôt que l'on accorde, dans les poèmes consacrés à la défense d'Ilion, un rôle privilégié à Memnon l'Éthiopien, le peuple dont ce fils de l'Aurore est le roi tend inévitablement à se trouver lui-même localisé au Levant du monde. […] L'Éthiopie des Grecs […] est d'abord un pays des confins. Sa caractéristique essentielle est d'être au bout du monde. […] Dès l'*Odyssée*, les Éthiopiens sont représentés comme "partagés en deux" […] et, de l'époque homérique à celle d'Auguste, la situation dans l'espace des deux groupes d'Éthiopiens dont on affirme l'existence ne cesse de varier en fonction des époques comme des géographes ».

[49] Eschyle, fr. 192 *TrGF* : φοινικόπεδόν τ' ἐρυθρᾶς ἱερὸν / χεῦμα θαλάσσης / χαλκοκέραυνόν τε παρ' Ὠκεανῷ / λίμναν παντότροφον Αἰθιόπων. (« Le flot sacré de la mer Érythrée, / Roulant sur le sol pourpre l'onde / Aux reflets d'airain, au bord de l'Océan, / Nourricière des Éthiopiens. » Trad. Aujac 1969.) Voir Sommerstein 2009, III, p. 201 : « The close connection made between the Ethiopian Bay and the "Red Sea" [for the classical Greeks this name denoted the whole Indian Ocean and its gulfs] implies that we are to place it in the distant East ».

[50] Eschyle, *Prométhée enchaîné*, 807-812 : […] Τήλουρον δὲ γῆν / ἥξεις, καλαῖνον φῦλον, οἳ πρὸς ἡλίου / ναίουσι πηγαῖς, ἔνθα ποταμὸς Αἰθίοψ. / Τούτου παρ' ὄχθας ἔρφ', ἕως ἂν ἐξίκῃ / καταβασμόν, ἔνθα Βυβλίνων ὀρῶν ἄπο / ἵησι σεπτὸν Νεῖλος εὔποτον ῥέος. (« Et tu arriveras alors en un pays éloigné, celui d'un peuple noir, établi près des eaux du Soleil, au pays du fleuve Aithiops. Suis-en la berge jusqu'à l'heure où tu atteindras la "Descente", le point où, du haut des monts de Biblos [*sic*], le Nil déverse ses eaux saintes et salutaires. ») Cf. Bonnafé 1991, p. 180 : « Nous ne connaissons pas plus de fleuve Éthiops (Visage-Brûlé) dont le cours mène à celui du Nil que de Monts des Papyrus (Byblos) où situer la "Descente", c'est-à-dire la Cataracte qui marque l'entrée du Nil en Égypte. Mais il s'agit une fois encore de "noms parlants" ».

[51] La même impression que l'on tire, d'ailleurs, en lisant Hérodote : voir Bonnafé 1991, p. 184-188.

[52] Pour les solutions possibles aux *cruces* textuelles qui suivent les mots que l'on vient de citer et les complètent, voir Garvie 2009, p. 53 *ad v.* 12-13.

[53] Ici ἤπειρος est utilisé en relation à une idée plus restreinte de l'Asie, correspondant à l'Asie Mineure : la signification plus ancienne et plus spécifique – qui oppose la terre ferme aux îles de l'Égée – coexiste avec une signification plus récente et inclusive (Prontera 2011a, p. 118).

et de la ville de Babylone (v. 50). Le catalogue s'achève par un propos qui reprend l'idée initiale : τὸ μαχαιροφόρον τ᾽ ἔθνος ἐκ πάσης / Ἀσίας ἕπεται / δειναῖς βασιλέως ὑπὸ πομπαῖς (v. 56-58 « [Derrière eux,] accourant de l'Asie entière, vient le peuple à l'épée courte, docile aux mandements terribles du Roi » **[54]**). Nous avons dit qu'il est possible d'affirmer que, pour Eschyle, l'Égypte est une partie de l'Asie : voilà la justification textuelle sur laquelle s'appuie pareil constat **[55]**. Le passage le plus intéressant quant à cette question, cependant, est contenu dans les vers qui font immédiatement suite à ceux que l'on vient de citer :

> Τοιόνδ᾽ ἄνθος Περσίδος αἴας οἴχεται ἀνδρῶν,
> οὓς πέρι πᾶσα χθὼν Ἀσιῆτις
> θρέψασα πόθῳ στένεται μαλερῷ,
> τοκέες τ᾽ ἄλοχοί τ᾽ ἠμερολεγδὸν
> τείνοντα χρόνον τρομέονται.
>
> Ainsi s'en est allée la fleur des guerriers du pays de Perse, et sur eux la terre d'Asie, qui fut leur nourrice, gémit toute d'un regret ardent, cependant que parents, épouses, en comptant les jours, frémissent du temps qui s'allonge. **[56]**

Ces quelques vers constituent la vraie conclusion, et le complément, du catalogue eschyléen. Ils reprennent pour la deuxième fois l'idée des vers d'ouverture (12-13), mais présentent une *variatio* importante : ce ne sont plus les forces de l'Asie qui sont parties (verbe οἴχομαι), mais la fleur des hommes de la Perse. L'Asie, quant à elle, est représentée comme la nourricière de ces hommes, selon une métaphore qui avait été introduite par l' Ἀσιατογενής du vers 12 **[57]**. L'équation d'Eschyle paraît donc claire : en ce catalogue, l'Asie et l'empire perse coïncident parfaitement **[58]**. Voilà donc, pourrait-on conclure, le point d'achèvement du processus par lequel — comme on l'avait anticipé ci-dessus en analysant la poésie lyrique — l'idée d'Asie chez les Grecs s'élargit progressivement suivant les évolutions géopolitiques proche et moyen-orientales jusqu'à assumer une dimension continentale. Aussi va-t-il de soi que, en ce contexte, l'Égypte soit traitée en pays asiatique, puisqu'elle est en effet un pays sujet des Perses et, comme on l'a vu, le statut et le rapport géographique de la Libye vis-à-vis de l'Asie elle-même ne sont pas assez définis pour qu'une telle attribution apparaisse impropre. Nous nous garderions, pourtant, d'affirmer que cette représentation de l'Asie reflète strictement la conception de l'Asie chez Eschyle ou ses contemporains **[59]**. Il convient, plutôt, de faire valoir les mêmes considérations que nous avons formulées ci-dessus à propos de l'usage des informations géographiques en d'autres tragédies d'Eschyle : la superposition de l'idée géographique d'Asie avec l'idée géopolitique d'empire perse dans les *Perses* a un sens dans la mesure où elle s'intègre bien à l'économie de la tragédie. Le catalogue géographique sert également à transmettre au public une image de la Perse cohérente avec l'idéologie athénienne, qui présente la victoire des Grecs dans les guerres médiques comme la victoire des vertus morales et politiques d'un petit nombre de cités-États contre un empire aussi grand qu'un continent **[60]**. Le catalogue découle de cette idéologie et, en même temps, il la construit. La représentation géographique participe du souci de décrire les guerres médiques comme un choc de civilisations : sous la

[54] Voir Garvie 2009, p. 69, *ad v.* : « It is doubtful whether any such distinction is intended here. As the catalogue passes from the individual contingents to the Persian forces as a whole, A[eschylus] recognizes that, although the bow is his symbol for Persian fighting, many of Xerxes' troops fought with the sword, which has not yet been mentioned ».

[55] Mais Eschyle semble opérer quelques distinctions entre ces peuples, que l'on doit sans doute aux formes différentes de domination que les Perses exerçaient sur eux : cf. Tourraix 1992-1993, p. 104.

[56] Eschyle, *Perses*, 60-64.

[57] En fait, l'Asie est représentée comme une femme, voire une mère qui pleure pour la perte de ses enfants (v. 61-62, 548-549). À maintes reprises, ce portrait a été interprété comme une preuve de la vision « orientaliste » d'Eschyle : voir Said 1978, p. 21 mais aussi Hall 1996, p. 13 : « The effeminisation of Persia is achieved by various means : […] Repeatedly marriage beds, cities, and the whole continent of Asia are described as "manless" or "unmanned" (117-119, 289, 579-80, 730) whereas "men remain" to Athens (349) ». Pareille interprétation pourrait dépendre moins de la source grecque que de la grille d'interprétation contemporaine et post-colonialiste de l'interprète.

[58] Dans les *Perses*, Ἀσία est utilisé neuf fois pour se référer à l'empire perse : 12, 57, 73, 249, 270, 549, 584, 763, 929. Pour les autres périphrases et tournures dont use Eschyle pour indiquer l'empire, voir Tourraix 1992-1993, p. 101 n. 12.

[59] Ainsi par exemple Prontera 2011a, p. 116-118. Herrenschmidt 1976, p. 45 et Briant 1996, p. 192 pensent quant à eux que pareille superposition pourrait s'expliquer par une *interpretatio Graeca* comme domination sur une partie tout entière du monde de la prétention typique des empires orientaux à dominer la totalité des terres et des peuples.

[60] Cette idée est surtout exprimée par Hall 1989 : du moins quant aux *Perses*, cependant, il convient de nuancer les conclusions de cette chercheuse, car il n'y a guère de jugements de valeur sur les Perses qui transparaissent des vers de cette tragédie : voir Tourraix 1984 et 1992-1993, p. 101 (plus nuancé) ; Hutzfeldt 1999, p. 24-96. Cf. aussi Harrison 2000 ; Lenfant 2011, p. 196 ; Lenfant 2013.

conduite du Grand Roi de l'empire perse [61], c'est le continent asiatique entier et tous ses peuples qui s'attaquent à la Grèce (cf. v. 74-80, 268-271, 474-475). À travers le jeu de miroirs qu'il construit en adoptant le point de vue de l'ennemi, Eschyle arrive ainsi à célébrer la grandeur de la Grèce en mettant en scène le désespoir des Perses. Par conséquent, nous sommes autorisés à croire que l'équation entre l'empire perse et l'Asie n'est pas, simplement, une idée propre à Eschyle lui-même ou à ses contemporains. Plutôt, il s'agit de l'idée du pouvoir des Perses que les Athéniens attribuaient aux Perses eux-mêmes en raison de leur *hubris*. Et en effet, lorsque cette *hubris* s'effrite à la nouvelle de la défaite de l'armée de Xerxès contre les Grecs, il en est de même pour l'équation Asie-empire perse :

> Τοὶ δ' ἀνὰ γᾶν Ἀσίαν δήν
> οὐκέτι περσονομοῦνται,
> οὐδ' ἔτι δασμοφοροῦσιν
> δεσποσύνοισιν ἀνάγκαις,
> οὐδ' εἰς γᾶν προπίτνοντες
> ἄρξονται· βασιλεία
> γὰρ διόλωλεν ἰσχύς.
>
> Et de longtemps, sur la terre d'Asie, on n'obéira plus à la loi des Perses ; on ne paiera plus le tribut sous la contrainte impériale ; on ne tombera plus à genoux pour recevoir des commandements : la force du Grand Roi n'est plus ! [62]

Les propos du chœur sont clairs : sans le pouvoir du Grand Roi, l'empire n'existe plus, mais l'Asie demeure à sa place. Ce n'était que par outrecuidance — en aura conclu le public d'Eschyle — que les Perses avaient cru identifier leur gouvernement à l'ensemble du continent asiatique. En réalité, s'ils en étaient arrivés à un tel pouvoir, c'était d'abord par la volonté de Zeus qui, comme l'affirme le fantôme de Darius aux vers 762-764, avait décrété qu'un seul homme gouvernerait l'Asie (ἕν' ἄνδρ' ἁπάσης Ἀσίδος μηλοτρόφου / ταγεῖν ἔχοντα σκῆπτρον εὐθυντήριον). Et de la même manière qu'il l'avait autrefois concédé, l'Olympien avait retiré ce privilège face aux excès aveugles du jeune Xerxès, qui avait voulu dépasser les limites imposées par la nature pour marcher contre la Grèce (v. 739-752) [63].

Le cas des *Perses* n'est pas différent de celui des deux autres tragédies d'Eschyle : la description de l'Asie y est soumise aux exigences de la narration et aux messages que le poète souhaitait transmettre à son public.

Ainsi, dans le cadre de l'expansion sémantique progressive du concept d'Asie chez les Grecs des époques archaïque et classique, l'œuvre d'Eschyle témoigne non seulement de la maturité d'une phase où le terme Ἀσία a désormais atteint l'extension qu'elle conservera durant de longs siècles ; elle témoigne également de la relative plasticité d'un concept géographique encore en pleine évolution, aussi bien que des facteurs culturels qui, par la suite, contribuèrent à sa stabilisation. Ces facteurs sont les mêmes que ceux qui déterminèrent la popularisation du stéréotype de l'Oriental en tant que barbare pourvu de toutes les caractéristiques contraires aux vertus grecques.

CONCLUSION

De l'analyse lexicale ici menée, il est possible de tirer quelques conclusions intéressantes. En premier lieu, jusqu'à Eschyle, les attestations concernant l'Asie ou les Asiatiques sont très peu nombreuses dans les sources. Cela pourrait, certes, être dû à la transmission des textes, mais sans doute aussi à l'histoire même du terme grec Ἀσία et de sa famille. En effet, dans la poésie lyrique archaïque aussi bien que dans l'œuvre eschyléenne, le concept d'Asie semble avoir un caractère évolutif ; en particulier, il paraît lié à l'histoire politique de l'Asie Mineure jusqu'au milieu du VI^e^ siècle av. J.-C. Avant la conquête de la région par les Perses, on relève en effet l'absence, dans les témoignages que l'Antiquité grecque nous a légués, d'un mot susceptible d'indiquer les peuples de ce territoire pris dans leur ensemble. Pareil mot ne pouvait pas encore être Ἀσία, car il était employé pour dénoter non tant le continent tout entier qu'un territoire qui, en suivant les étapes de l'histoire politique du royaume de Lydie, avait fini par s'étendre à toute la péninsule anatolienne. Ce n'est qu'après l'annexion du royaume de Lydie à l'empire perse que Ἀσία devient un synonyme du continent asiatique : dans la pensée grecque de cette phase, finalement, le toponyme et la réalité étatique semblent se superposer jusqu'à se confondre. Et néanmoins la naissance d'un tel macro-concept n'empêche guère que des réalités ethnico-territoriales mineures continuent d'être mises en valeur. En effet, parmi leurs multiples

[61] Πολυάνδρου δ' Ἀσίας θούριος ἄρχων [...] χρυ- / σογόνου γενεᾶς ἰσόθεος φώς (v. 74 et 79-80 : « L'impétueux monarque de l'Asie populeuse, [...] le fils de la pluie d'or, mortel égal aux dieux ». La référence est à l'éponyme que les Grecs avaient attribué aux Perses, Persée, dont la mère Danaé avait été fécondée par Zeus en forme de pluie d'or).

[62] Eschyle, *Perses*, 584-590.

[63] Cf. Jouanna 1981, p. 4-7 ; Tourraix 1992-1993, p. 100-101 ; Garvie 1999, p. 23 et Cipolla 2011.

facettes, les catalogues de peuples dressés par Eschyle témoignent aussi d'une conscience grecque de la vitalité —à l'intérieur de l'empire— d'identités locales diverses : l'Asie a beau être une, elle ne demeure pas moins une idée composite. Selon l'objet de leur intérêt, les Grecs n'hésitaient pas à employer le mot Ἀσία soit pour indiquer l'empire perse dans son ensemble (y compris l'Égypte) soit, en revanche, pour souligner la présence contemporaine, à l'intérieur de l'empire lui-même, d'une multiplicité de populations et de territoires divers **[64]**.

D'un point de vue géographique, à l'époque d'Eschyle et pour longtemps encore, le processus de définition des frontières et de l'extension de l'Asie de la part des Grecs ne semble pas être achevé, mais paraît encore faire l'objet de débats. Chaque position particulière dépend de facteurs qui incluent non seulement l'adhésion à une des théories géographiques diverses qui existaient à l'époque, mais aussi — comme l'analyse des tragédies eschyléennes l'a démontré — des éléments contingents (le contexte narratif) ou politico-idéologiques (l'influence du conflit gréco-perse).

Pour conclure, il convient de s'éloigner brièvement de la réflexion sur le lexique et de revenir sur l'opinion d'Edward Said, selon qui, rappelons-le, la première construction du stéréotype occidental sur l'Asie et sur les Asiatiques se trouve dans les *Perses* d'Eschyle. Sans doute vaut-il mieux affirmer que les traits qui caractérisent les Perses et les Orientaux en général chez Eschyle sont déjà présents dans les sources précédentes ; les *Perses* sont le document le plus ancien dont nous disposons qui rassemble beaucoup de ces aspects, mais il n'est pas possible d'exclure qu'il y ait eu d'autres témoignages, encore plus anciens. Ainsi, le jugement de Said quant à l'image des Orientaux dans les *Perses* apparaît, somme toute, trop tranché. La position d'Eschyle ne diffère guère de celle que l'on peut tirer des témoignages lyriques et ne semble pas être aussi nettement définie au sens négatif qu'il avait paru à ce chercheur : dans les sources grecques un petit nombre d'éléments susceptibles de faire partie du stéréotype orientaliste mis en lumière par Said pour l'époque moderne coexistent en effet avec d'autres jugements, même positifs, qui nous imposent de nuancer toute conclusion. ■

[64] Il convient de remarquer d'ailleurs que la multiethnicité est un aspect fondamental de l'idéologie impériale perse : voir Briant 1996, p. 184-216.

ABRÉVIATIONS

FGE = Page 1981.
M.-W. = Merkelbach, Reinhold & West, Martin Litchfield, 1967, *Fragmenta Hesiodea*, Oxford.
ML = Meiggs, Russell & Lewis, David, 1988, *A Selection of Greek Historical Inscription to the End of the Fifth Century B.C.*, Oxford, 2e éd. (1re éd. 1969).
Sn.-M. = Snell, Bruno & Maehler, Herwig, 1987, *Pindari carmina cum fragmentis*, *pars I, epinicia,* Leipzig, 8e éd. (1re éd. 1953) ; Maehler, Herwig, 1989, *Pindari carmina cum fragmentis, pars II, fragmenta, indices*, Leipzig (Teubner).
TrGF = Radt, Stefan, 1985, *Tragicorum Graecorum Fragmenta*, vol. 3 : *Aeschylus*, Göttingen.
V. = Voigt, Eva-Maria, 1971, *Sappho et Alcaeus. Fragmenta*, Amsterdam.
W. = West 1989-1992.

BIBLIOGRAPHIE

Allen, Archibald, 1993, *The Fragments of Mimnermus. Text and Commentary*, Stuttgart.
Asheri, David, Lloyd, Alan & Corcella, Aldo (éd.), 2007, *A Commentary on Herodotus Books I-IV*, Oxford.
Aujac, Germaine, 1969, *Strabon. Géographie*, t. I – 2e partie (Livre II), Paris (CUF).

Bacon, Helen, 1961, *Barbarians in Greek Tragedy*, New Haven (CT.).
Bergougnan, Élie, 1940, *Hésiode et les poètes élégiaques et moralistes de la Grèce*, Traduction nouvelle avec des notices, des notes et un index, Paris.
Bonnafé, Annie, 1991, « Texte, carte et territoire : autour de l'itinéraire d'Io dans le Prométhée (1ère partie) », *Journal des savants*, p. 133-193.
Bowie, Ewen, 2001, « Ancestors of Historiography in Early Greek Elegiac and Iambic Poetry ? », dans Nino Luraghi (éd.), *The Historian's Craft in the Age of Herodotus*, Oxford, p. 45-66.
Bowie, Ewen, 2010, « Historical Narrative in Archaic and Early Classical Greek Elegy », dans David Konstan & Kurt Raaflaub (éd.), *Epic and History*, Chichester – Malden (MA.), p. 145-166.
Bravi, Luigi, 2006, *Gli epigrammi di Simonide e le vie della tradizione*, Roma.
Briant, Pierre, 1996, *Histoire de l'Empire perse. De Cyrus à Alexandre*, Paris.
Briant, Pierre, 2003, « Histoire et archéologie d'un texte. La *Lettre de Darius à Gadatas* entre Perses, Grecs et Romains », dans Mauro Giorgieri, Mirjo Salvini, Marie-Claude Trémouille & Pietro Vannicelli (éd.), *Licia e Lidia prima dell'ellenizzazione*, Atti del Convegno internazionale (Roma, 11-12 ottobre 1999), Roma, p. 107-144.
Broadhead, Henry Dan, 1960, *The Persae of Aeschylus*, Cambridge.
Calame, Claude, 1998, « La poésie lyrique grecque, un genre inexistant ? », *Littérature* 111, p. 87-110.
Calame, Claude, 2000, *Poétique des mythes dans la Grèce antique*, Paris.
Cassio, Albio Cesare, 2000, « Esametri orifici, dialetto attico e musica dell'Asia Minore », dans Albio Cesare Cassio, Domenico Musti & Luigi Enrico Rossi (éd.), *Synaulía, Cultura musicale in Grecia e contatti mediterranei*, Napoli, p. 97-110.
Càssola, Filippo, 1998, « Il nome e il concetto di Europa », dans *Convegno per Santo Mazzarino* (Roma, 9-11 maggio 1991), Roma, p. 9-54.
Càssola, Filippo, 2007, « Introduzione », dans Mazzarino 2007, p. vii-xx.
Cipolla, Paolo, 2011, « La *hybris* di Serse nei *Persiani* di Eschilo fra destino e responsabilità », dans Arianna Rotondo (éd.), Studia humanitatis*. Saggi in onore di Roberto Osculati*, Roma, p. 29-39.
Dale, Alexander, 2011, « Sapphica », *Harvard Studies in Classical Philology* 106, p. 47-74.
Denniston, John Dewar & Page, Denys, 1957, *Aeschylus. Agamemnon*, Oxford.
Duchemin, Jacqueline, 1979, « La Justice de Zeus et le destin d'Io : regard sur les sources proche-orientales d'un mythe eschyléen », *Revue des études grecques* 92, p. 1-54.
Dyer, Robert, 1965, « Asia/*Aswia and Archilochus fr. 23 », *La parola del passato* 20, p. 115-132.
Forrer, Emil, 1932, *s. v.* Assuva, *Reallexikon der Assyriologie* I, p. 227.
Fowler, Robert, 2013, *Early Greek Mythography, II. Commentary*, Oxford.
Fraenkel, Eduard, 1950, *Aeschylus. Agamemnon*, vol. I-III, Oxford.
Gantz, Timothy, 2004, *Mythes de la Grèce archaïque*, Paris.
Garvie, Alexander, 1999, « Text and Dramatic Interpretation in *Persae* », *Lexis* 57, p. 21-40.
Garvie, Alexander, 2009, *Aeschylus*. *Persae*, Oxford.
Gazzano, Francesca, 2009, « Dalla lingua all'*ethos*: i Greci e l'idea di "barbaro" », dans Angelo Campodonico & Silvia Vaccarezza (éd.), *Gli altri in noi. Filosofia dell'interculturalità*, Genova, p. 3-26.
Gentili, Bruno & Prato, Carlo, 1988 [1979], *Poetarum elegiacorum testimonia et fragmenta, Pars I*, Leipzig, (Teubner), 2e éd.
Griffith, Mark, 1977, *The Authenticity of* Prometheus Bound, Cambridge.
Gruen, Erich, 2011, *Rethinking the Other in Antiquity*, Princeton (N.J.) – Oxford.
Hall, Edith, 1989, *Inventing the Barbarian. Greek Self-Definition through Tragedy*, Oxford.
Hall, Edith, 1996, *Aeschylus*. *Persians*, Warwick.
Harrison, Thomas, 2000, *The Emptiness of Asia: Aeschylus' Persians and the History of the Fifth Century*, London.
Harrison, Thomas (éd.), 2002, *Greeks and Barbarians*, Edinburgh.
Hernández Muñoz, Felipe Gonzalo, 2003, « La autenticidad de "Prometeo encadenado" a la luz de las frecuencias lingüísticas », dans Jesús-María Nieto Ibáñez (éd.), *Lógos hellenikós. Homenaje al profesor Gaspar Morocho Gayo*, vol. 1, Léon, p. 149-157.
Herrenschmidt, Clarisse, 1976, « Désignation de l'empire et concepts politiques de Darius Ier d'après ses inscriptions en vieux-perse », *Studia Iranica* 5, p. 33-65.
Hubbard, Thomas, 1991, « Recitative anapests and the authenticity of Prometheus Bound », *American Journal of Philology* 112, p. 439-460.
Hutzfeldt, Birger, 1999, *Das Bild der Perser in der griechischen Dichtung des 5. vorchristlichen Jahrhunderts*, Wiesbaden.
Isaac, Benjamin, 2004, *The Invention of Racism in Classical Antiquity*, Princeton (N.J.).
Jouanna, Jacques, 1981, « Les causes de la défaite des Barbares chez Eschyle, Hérodote et Hippocrate », *Ktèma* 6, p. 3-15.
Kirk, Geoffrey Stephen, 1985, *The Iliad: A Commentary, Volume 1: Books 1-4*, Cambridge 1985.
Kuhrt, Amélie, 1995, *The Ancient Near East, c. 3000-300 BC*, vol. I-II, London – New York.
Lasserre, François & Bonnard, André, 1958, *Archiloque, fragments*, texte établi par François Lassere, traduit et commenté par André Bonnard, Paris (CUF).
Legrand, Philippe-Ernest, 1945, *Hérodote, Histoires, livre IV : Melpomène*, Paris (CUF).
Lenfant, Dominique, 2011, « Eschyle d'Athènes », dans Dominique Lenfant (éd.), *Les Perses vus par les Grecs. Lire les sources classiques sur l'Empire achéménide*, Paris, p. 195-199.
Lenfant, Dominique, 2013, « Des eunuques dans la tragédie grecque. L'orientalisme antique à l'épreuve des textes », *Erga-Logoi* 2, p. 7-30.

Lenfant, Dominique, 2015, « Le satrape et l'Œil du Roi. Les hommes du pouvoir perse passés au filtre grec », dans Frédéric Colin, Olivier Huck & Sylvie Vanséveren (éd.), Interpretatio. *Traduire l'altérité culturelle dans les civilisations de l'Antiquité*, Paris, p. 95-122.
Lévy, Edmond, 1984, « Naissance du concept de barbare », *Ktèma* 9, p. 5-14.
Liverani, Mario, 2011, *Antico Oriente. Storia, società, economia*, Roma – Bari, 2e éd. (1re éd. 1988).
Lonis, Raoul, 1981, « Les trois approches de l'Éthiopien par l'opinion gréco-romaine », *Ktèma* 6, p. 69-87.
Lulli, Laura, 2011, *Narrare in distici. L'elegia greca arcaica e classica di argomento storico-mitico*, Roma.
Maddoli, Gianfranco, 1967, « *Potinija asiwja*, Asia e la relazioni micenee con l'Anatolia settentrionale », *Studi micenei ed egeo-anatolici* 4, p. 11-22.
Mazon, Paul, 1955, *Homère, Iliade, tome I (chants I-VI)*, Paul Collart et René Langumier, Paris (CUF).
Mazon, Paul, 1920-1925, *Eschyle*, t. I-II, Paris (CUF).
Mazzarino, Santo, 2007 [1947], *Fra Oriente e Occidente*, Torino, 3e éd.
Mazzarino, Santo, 2011 [1966], *Il pensiero storico classico. I*, Roma – Bari, 3e éd.
Molyneux, John, 1992, *Simonides. A Historical Study*, Wauconda (IL.).
Page, Denys Lionel, 1955, *Sappho and Alcaeus*. An Introduction to the Study of Ancient Lesbian Poetry, Oxford.
Page, Denys Lionel, 1981, *Further Greek Epigrams*, Revised and Prepared for Publication by Roger David Dawe & James Diggle, Cambridge.
Petrovic, Andrej, 2007, *Kommentar zu den simonideischen Versinschriften*, Leiden – Boston.
Prontera, Francesco, 2011a, « *Asìa, Hellàs, Sikelìa, Italìa*: note sulla geopolitica nel V sec. a.C. », dans Prontera 2011c, p. 113-128 (éd. or. 2009 : *Geographia antiqua* 18, p. 97-106).
Prontera, Francesco, 2011b, « Dall'Halys al Tauro. Descrizione e rappresentazione nell'Asia Minore di Strabone », dans Prontera 2011c, p. 45-61 (éd. or. 2000 : dans Anna Maria Biraschi & Giovanni Salmeri [éd.], *Strabone e l'Asia Minore*, Napoli, p. 93-112).
Prontera, Francesco (éd.), 2011c, *Geografia e storia nella Grecia antica*, Firenze.
Radt, Stefan, 2004, *Strabons Geographika, Band 3, Buch IX-XIII: Text und Übersetzung*, Göttingen.
Radt, Stefan, 2008 *Strabons Geographika, Band 7, Buch IX-XIII: Kommentar*, Göttingen.
Reinach, Théodore & Puech, Aimé, 1937, *Alcée, Sappho*, texte établi et traduit par Théodore Reinach avec la collaboration de Aimé Puech, Paris (CUF).
Renehan, Robert, 1982, *Greek Lexicographical Notes. A Critical Supplement to the Greek-English Lexicon of Liddell-Scott-Jones. II*, Göttingen.
Rossi, Enrico & Nicolai, Roberto, 2002, *Storia e testi della letteratura greca, 1. L'età arcaica*, Milano.
Said, Edward, 1978, *Orientalism*, New York City.
Saïd, Susanne, 1985, *Sophiste et tyran ou le problème du* Prométhée enchaîné, Paris.
Schwabl, Hans *et al.*, 1962, *Grecs et Barbares* (Vandœuvres-Genève, 4-9 septembre 1961), Genève.
Snowden, Frank Martin Jr., 1970, *Blacks in Antiquity. Ethiopians in the Greco-Roman Experience*, Cambridge (MA.).
Sommerstein, Alan, 2009, *Aeschylus*, vol. I-III, Cambridge (MA.)/London (Loeb Classical Library).
Talamo, Clara, 1979, *La Lidia arcaica*, Tradizioni genealogiche ed evoluzione istituzionale, Bologna.
Tardieu, Amédée, 1867-1890, *Géographie de Strabon*, traduction nouvelle par Amédée Tardieu, vol. I-IV, Paris.
Tourraix, Alexandre, 1984, « L'image de la monarchie achéménide dans les *Perses* », *Revue des études anciennes* 86, p. 123-124.
Tourraix, Alexandre, 1992-1993, « Les *Perses*, la géopolitique et l'histoire », dans Paulette Ghiron-Bistagne, Alain Moreau & Jean-Claude Turpin (éd.), *Les* Perses *d'Eschyle*, Montpellier, p. 99-117.
Tuplin, Christopher, 1994, « Persians as Medes », dans Heleen Sancisi-Weerdenburg, Amélie Kuhrt & Margaret Cool Root (éd.), 1994, *Achaemenid History VIII. Continuity and Change*. Proceedings of the Last Achaemenid History Workshop (April 6-8, 1990 – Ann Arbor, Michigan), Leiden, p. 235-256
Tuplin, Christopher, 1999, « Greek Racism? Observations on the Character and Limits of Greek Ethnic Prejudice », dans Gocha Tsetskhladze (éd.), *Ancient Greeks West and East*, Leiden – Boston – Köln, p. 47-74.
Tuplin, Christopher, 2009, « The Gadatas Letter », dans Lynette Mitchell & Lene Rubinstein (éd.), *Greek History and Epigraphy, Essays in Honour of Peter John Rhodes*, Swansea, p. 155-184.
Vivante, Paolo, 1982, *The Epithets in Homer. A Study in Poetic Values*, New Haven – London.
West, Martin Litchfield, 1966, *Hesiod. Theogony*, Oxford.
West, Martin Litchfield, 1989-1992 [1971-1972], *Iambi et elegi Graeci ante Alexandrum cantati*, Editio altera aucta atque emendata, vol. I-II, Oxford, 2e éd.
West, Martin Litchfield, 1979, « The Prometheus trilogy », *The Journal of Hellenic Studies* 99, p. 130-148.
West, Martin Litchfield, 1991a, *Aeschyli Agamemnon*, Stuttgart (Teubner).
West, Martin Litchfield, 1991b, *Aeschyli Persae*, Stuttgart (Teubner).
West, Martin Litchfield, 1992, *Aeschyli Supplices*, Stuttgart (Teubner).
Zimmermann, Klaus, 1997, « Hdt. IV 36, 2 et le développement de l'image du monde d'Hécatée à Hérodote », *Ktèma* 22, p. 285-298.

REVUE ARCHIMÈDE

ARCHÉOLOGIE ET HISTOIRE ANCIENNE

LES « ASIATIQUES » DU TRAITÉ HIPPOCRATIQUE *AIRS*, *EAUX*, *LIEUX* ONT-ILS ÉTÉ LES PREMIERS « ORIENTAUX » ?

Dominique LENFANT
Professeure d'histoire grecque
Université de Strasbourg
UMR 7044 Archimède
dlenfant@unistra.fr

RÉSUMÉ

Le traité hippocratique *Airs, Eaux, Lieux* est le premier texte conservé à employer le terme d'Asiatiques, qu'il place au cœur de sa théorie de l'influence environnementale sur les caractères ethniques. Malgré son sens humain et spatial, sa valeur oppositionnelle et les stéréotypes qu'il véhicule, le mot s'inscrit dans une théorie aux ramifications complexes et présente des équivoques qui contrarient l'hypothèse d'une pure construction idéologique et interdisent d'en faire l'équivalent des modernes « Orientaux ».

The Hippocratic treatise *Airs, Waters, Places* is the first preserved text to use the word "Asians", a term that is at the heart of its theory of environmental influence on ethnic features. Despite its human and spatial meaning, its oppositional value and the stereotypes which it conveys, the word shares in the ambiguities of a complex theory and displays subtle nuances that undermine seeing it as a purely ideological construction. Therefore, it cannot be considered as an equivalent to the modern "Orientals".

Mots-clés
Asie, Asiatiques, Hippocrate, Orient, orientalisme, Grecs, barbares, vocabulaire grec.

Keywords
Asia, Asians, Hippocrates, Orient, orientalism, Greeks, Barbarians, Greek vocabulary.

Article accepté après évaluation par deux experts selon le principe du double anonymat

Bien qu'il soit isolé dans le corpus hippocratique et qu'il n'ait sans doute eu, de son temps, qu'une audience limitée, le traité hippocratique *Airs, Eaux, Lieux* ne peut guère être négligé dans une étude des termes ayant désigné dans l'Antiquité les Orientaux ou les Asiatiques en tant que groupe. C'est en effet la première fois qu'apparaît sous une forme pleinement lexicalisée une désignation des Asiatiques dans leur ensemble, de même qu'une dichotomie entre Européens et Asiatiques **[1]**. Il convient donc de se demander ce que recouvrent ces appellations, dont l'arrière-plan géographique paraît aller de soi, si elles supposent l'existence de deux catégories étanches et homogènes ainsi que des connotations spécifiques porteuses d'une idéologie bien précise **[2]**.

Rappelons pour commencer que ce traité relève du corpus hippocratique **[3]** sans que l'on puisse affirmer qu'il soit dû à Hippocrate lui-même **[4]**. La paternité précise de cet écrit nous importe moins, du reste, que ne le fait sa date, et cette dernière ne peut guère soulever de doute : prenant pour critère l'histoire de la pensée telle qu'elle est attestée par les récits d'historiens, Jacques Jouanna la situe dans la seconde moitié du v^e^ siècle av. J.-C., et plus précisément vers 430. Marqué par les guerres médiques, mais apparemment pas par la guerre du Péloponnèse, l'auteur connaît l'opposition *nomos*/*phusis*, ancêtre approché de l'antithèse entre culture et nature, qui était encore inconnue d'Hérodote **[5]**. Jacques Jouanna le situe donc, sur le plan de la chronologie littéraire, entre Hérodote et Thucydide **[6]**.

L'objet de cet écrit est de traiter de l'influence de l'environnement (airs, eaux, lieux) sur l'homme, ce qu'il fait en envisageant successivement ses effets dans deux domaines : d'une part sur la santé, d'autre part sur les caractéristiques ethniques, tant physiques (et notamment sanitaires) que morales. Ces deux domaines sont abordés dans deux parties successives et nettement distinctes l'une de l'autre. La première partie est formulée en termes universels (elle aborde, par exemple, les conséquences d'un milieu humide sur la santé), tandis que la seconde fait correspondre les lieux ayant telle caractéristique (l'humidité, par exemple) à des régions et peuples précis du monde, mais en envisageant

[1] Rappelons qu'Hérodote n'emploie jamais le terme Ἀσιηνοί « Asiatiques » et que, dans son unique emploi, Εὐρωπήιοι n'est pas un substantif désignant, comme chez Hippocrate, l'ensemble des habitants de l'Europe, mais un adjectif signifiant le lieu de résidence antérieur des Phrygiens (VII, 73). S'il emploie οἱ ἐκ τῆς Ἀσίης (« ceux d'Asie », « les gens d'Asie »), c'est le plus souvent un déterminant qui vise à établir une distinction entre deux sous-groupes ethniques en fonction de leur situation géographique (par exemple, en VII, 70, οἱ ἐκ τῆς Ἀσίης Αἰθίοπες, « les Éthiopiens d'Asie »). Il ne lui arrive que rarement d'utiliser la périphrase οἱ ἐκ τῆς Ἀσίης, « les gens d'Asie » (I, 4), ou οἱ ἐν τῇ Ἀσίῃ, « les habitants de l'Asie » (III, 67), et c'est soit pour les opposer géographiquement aux « Grecs » qu'il situe en Europe dans un contexte précis (I, 4), soit pour désigner les sujets de l'empire perse (III, 67).

[2] L'objectif étant ici de contribuer à un dossier dont la problématique est lexicale, la présente note n'entend ni ne prétend entrer dans tous les détails et subtilités de l'interprétation du traité.

[3] L'instrument de travail fondamental est l'édition du traité par Jacques Jouanna dans la CUF (Jouanna 1996), qui comprend notice, texte, traduction, notes de commentaire et *index verborum* et à laquelle nous empruntons texte et parfois traduction. La traduction de la CUF est commodément reprise, avec une présentation et des notes très synthétiques, dans Jouanna & Magdelaine 1999. On pourra aussi se reporter aux solides études classiques de Pohlenz 1938, Heinimann 1945 (sur l'antithèse *nomos*/*phusis* dans le traité) et de Grensemann 1979 (sur la cohérence interne de l'ouvrage), ainsi qu'aux analyses plus ponctuelles, mais pénétrantes de Tuplin 1999, p. 63-69 (pour qui la théorie du traité ne peut être considérée comme raciste) et surtout de Thomas 2000, p. 86-98 (sur la division Europe-Asie dans ce même traité, en vue d'une comparaison avec Hérodote). Ces dernières pages mettent pleinement en lumière la complexité de l'ouvrage, qui se laisse piéger par la pluralité des démonstrations qu'il entreprend : influence de l'environnement naturel, déterminisme continental, influence des νόμοι – théories qui en viennent parfois à se contrarier.

[4] Jouanna 1996, p. 81.

[5] Sur cette antithèse, voir Heinimann 1945 avec les commentaires de Pohlenz 1953.

[6] Jouanna 1996, p. 82.

les conséquences de ces caractéristiques au-delà du champ sanitaire : les facteurs environnementaux y entrent, en effet, dans une étiologie des différences ethniques. Pour être plus précis, cette seconde moitié du traité traite des différences entre peuples d'Asie et peuples d'Europe (12-24).

C'est donc logiquement dans cette seconde partie que s'insèrent les allusions aux Asiatiques. L'auteur y aborde successivement les deux grandes catégories qu'il a définies, la première section étant consacrée aux Asiatiques (chapitres 12-16), la seconde aux Européens (chapitres 17-24). Pour mieux comprendre le sens et la fonction de ces désignations générales, il convient de préciser dans quel contexte elles interviennent, ce qui suppose d'indiquer au préalable la manière dont s'articule cette seconde partie **[7]**.

La section consacrée aux Asiatiques (12-16) traite d'abord de leur physique (12-15), puis de leur moral (16). Concernant le physique, l'auteur opère des distinctions internes à l'Asie, qui, pour lui, inclut une partie de ce que nous appelons l'Afrique : il évoque successivement, suivant un principe géographique, l'Asie médiane (12), l'Égypte et la Libye **[8]**, « ceux qui sont à droite des levers d'été du soleil jusqu'au Palus-Méotide » – soit les peuples du Nord de l'Asie – (13) ; puis il cite deux exemples exceptionnels : celui des Macrocéphales (14) et celui des habitants du Phase – l'actuel Rioni, qui court du Caucase à la mer Noire, dans l'antique Colchide et l'actuelle Géorgie (15). Le chapitre 16 conclut, quant à lui, le développement sur l'Asie en insistant sur ce qui unit les Asiatiques et les distingue des Européens. La section dévolue aux peuples d'Europe (17-23) aborde de la même façon les caractères physiques, puis moraux de ces derniers, mais d'une manière encore plus disproportionnée que pour les Asiatiques, puisqu'elle consacre d'abord un long développement à l'exemple d'un peuple scythe, les Sauromates (17-22), avant de traiter, très rapidement et sous un angle général, des autres habitants de l'Europe (23, 1-2). Pour finir, l'auteur compare les caractéristiques morales des Européens à celles des Asiatiques (23, 3-4), avant d'indiquer les différences physiques et morales entre les peuples d'Europe eux-mêmes, ainsi que leurs causes – climat, nature du sol et des eaux, mais aussi lois (νόμοι), par quoi il faut entendre le régime politique **[9]** (24).

À l'intérieur de cet ensemble, les désignations générales n'apparaissent qu'aux articulations marquant le début ou la fin de ces sections (12, 16, 23). On y trouve plusieurs mots ou périphrases pour désigner les peuples d'Asie et d'Europe comme des ensembles : il est d'abord question, en manière d'introduction (12, 1), des « peuples » (ἔθνεα) d'Asie et d'Europe qui se distinguent les uns des autres par leur aspect physique **[10]**, mais c'est ensuite dans les deux transitions-bilans que les gens d'Asie en général sont désignés par un terme spécifique, οἱ Ἀσιηνοί, « les Asiatiques » (16, 1 ; 23, 4), qui a un pendant complémentaire, οἱ Εὐρωπαῖοι, « les Européens » (16, 1 ; 23, 2). La définition des Asiatiques est simple, puisque l'auteur emploie aussi une périphrase équivalente, οἱ τὴν Ἀσίην οἰκεῦντες, « les habitants de l'Asie », tout comme il mentionne οἱ τὴν Εὐρώπην οἰκεῦντες, « les habitants de l'Europe » (23, 3-4). Sans doute est-ce une lapalissade, mais cela permet de mettre l'accent sur l'assise géographique de cette définition, par opposition à celle des « barbares », dont la définition est principalement culturelle **[11]**. Les contours mêmes de l'Asie ont notoirement varié dans l'esprit des Grecs **[12]**, mais il est clair que l'étendue envisagée est ici très large, qu'elle ne se limite plus à l'Asie Mineure occidentale, mais ne paraît pas non plus se confondre clairement avec le territoire de l'empire perse (la partie orientale de ce dernier est invisible et la Libye envisagée excède les limites réelles de l'empire). Cette primauté du critère géographique sur le critère culturel ou politique **[13]** n'empêche pas l'emploi d'une troisième expression générale, qui, elle, se réfère à la lignée biologique, τὸ γένος τὸ Ἀσιηνόν, « la race asiatique » (16, 3).

[7] Sur la structure générale de cette seconde partie, cf. Jouanna 1996, p. 14-15.

[8] De cette partie aujourd'hui perdue ne reste que la conclusion : 12, 7. Cf. Jouanna 1996, p. 299 n. 2.

[9] Cf. 16, 3 ; 16, 4 ; 23, 3 et Jouanna 1996, p. 246 n. 1.

[10] Βούλομαι δὲ περὶ τῆς Ἀσίης καὶ τῆς Εὐρώπης λέξαι ὁκόσον διαφέρουσιν ἀλλήλων ἐς τὰ πάντα, καὶ περὶ τῶν ἐθνέων τῆς μορφῆς, τί διαλλάσσει καὶ μηδὲν ἔοικεν ἀλλήλοισιν « Je veux exposer, au sujet de l'Asie et de l'Europe, à quel point leurs habitants diffèrent en tous points les uns des autres et, au sujet de l'aspect physique des peuples, en quoi il se distingue et ne présente aucune ressemblance quand on compare les uns aux autres »(12, 1).

[11] Voir, par exemple, Dubuisson 2001 et Lerouge-Cohen 2016.

[12] Voir, dans le présent dossier, la contribution de Luca Macale et Francesco Mari (sur les lyriques et Eschyle) et celle d'Emanuele Pulvirenti (sur Xénophon).

[13] Nous parlons ici de primauté terminologique, puisque, comme on le verra, le facteur politique peut contrarier le déterminisme géographique.

La catégorie des Asiatiques, tout comme celle des Européens, n'est pas une catégorie en tous points homogène. L'Asie elle-même n'est pas uniforme et, par exemple, la partie médiane est à distinguer des autres pour son climat, où le froid et le chaud s'équilibrent (12, 4) **[14]**. Elle comprend des peuples divers, dont certains sont nommés, tels les Égyptiens, les Libyens, les Macrocéphales ou les habitants du Phase. Toutefois, par-delà ces distinctions, les Asiatiques, tout comme les Européens, se voient reconnaître des caractères généraux, si bien que les uns et les autres forment deux catégories à première vue exclusives et étanches. Ces caractères conduisent à l'établissement d'une hiérarchie implicite, car, pour le dire brièvement, en raison de leur climat sans contraste, les Asiatiques sont doux de caractère et, d'une manière générale, peu portés à l'effort, donc paresseux au travail, dociles en politique et lâches à la guerre, peu doués enfin dans le domaine des « arts » (τέχναι) **[15]**, à l'inverse des Européens, que les changements climatiques mettent en mouvement physiquement et mentalement et dont le portrait est assurément plus flatteur.

Ces caractères généraux sont néanmoins paradoxaux à plus d'un titre. En premier lieu, certains d'entre eux ne correspondent pas entièrement aux stéréotypes habituels tels qu'on les observe avant et après cette époque. Le manque de qualités guerrières fait certes partie des clichés attendus dans un contexte postérieur aux guerres médiques, dont les Perses, à la tête d'un grand empire asiatique, étaient sortis vaincus face aux cités grecques d'Europe **[16]**. Il est cependant moins banal de donner les Asiatiques pour ἡμερώτεροι τὰ ἤθεα « plus doux de mœurs » que les Européens (16, 1). C'est même contraire aux stéréotypes habituels sur la cruauté et les violences des barbares d'Asie **[17]**. Il est vrai que l'on peut hésiter sur le jugement de valeur et la connotation liés à ce qualificatif de ἥμερος, « doux » : s'agit-il d'évoquer des gens « civilisés » comme dans l'œuvre d'Hérodote (II, 30), auquel cas ce serait positif **[18]** ? S'agit-il, au contraire, de désigner les Asiatiques comme impropres au combat **[19]**, auquel cas la connotation serait plutôt négative ? Ou bien s'égare-t-on en donnant au terme une connotation prononcée ? L'expression est pour le moins équivoque, ce qui n'en fait pas un cliché idéal.

Un deuxième paradoxe tient à la cause attribuée par l'auteur à ces caractéristiques, qui serait dans l'absence de grande variation saisonnière (16, 1-2) **[20]**. Néanmoins, l'étiologie est plus complexe et fait intervenir un autre facteur, distinct du milieu naturel : le manque de combativité est expliqué à la fois par l'absence de variation saisonnière (16, 5) **[21]** et par le régime politique des Asiatiques, la royauté (16, 3), qui fait que ces hommes se battent mal, étant donné qu'ils le font pour leurs maîtres plutôt que pour eux-mêmes **[22]**. Ce second paramètre, politico-psychologique, rappelle, quant à lui, des considérations générales d'Hérodote sur la question **[23]**.

On pourrait s'attendre, dans ces conditions, à ce que les « Asiatiques » d'Hippocrate équivalent peu ou prou aux « barbares » d'Hérodote : on sait que le régime monarchique est chez l'historien une caractéristique majeure de ces derniers et qu'en outre,

[14] Jouanna 1996, p. 296 (n. 6 de la p. 220), note que cette région inclut l'Ionie, sans nécessairement s'y limiter.

[15] Ch. 12, 16, 19, 23, 24.

[16] Ἀθυμίη « manque de fougue », ἀνανδρείη « manque de courage », ἀπολεμώτατοι « tout à fait impropres à la guerre » (16, 1), ἀναλκές « dépourvu de combativité » (16, 3).

[17] Voir, par exemple, Rollinger 2004, à propos d'Hérodote.

[18] Cette connotation positive paraît courante (cf. Liddell-Scott-Jones *s.v.* [4]).

[19] C'est ce que donne à croire le paragraphe 23, 3, où l'absence de douceur chez les Européens est le corollaire de leur vaillance et de leur courage (εὐψυχοτέρους… αἱ ἀνδρεῖαι). En 16, 1 même, la plus grande douceur de mœurs des Asiatiques est précisée en même temps que leur incapacité totale à faire la guerre (ἀπολεμώτατοι). En 24, 5, le fait d'être « plus doux » est associé au fait d'être « moins courageux » (ἀνανδρότεραι) et en 24, 9, la douceur s'oppose à la fierté et à l'indépendance (αὐθάδεας καὶ ἰδιογνώμονας).

[20] Pour une comparaison avec Hérodote et ce qu'il dit de l'influence du climat sur les hommes, cf. Lenfant 1991.

[21] L'auteur admet que cette absence est elle-même variable selon les régions d'Asie, ce qui ne manque pas de générer des différences entre les Asiatiques (16, 5 et Jouanna 1996, p. 230, n. 1).

[22] Cette double étiologie est reprise en conclusion du développement sur les Européens, d'après laquelle les habitants de l'Europe sont plus vaillants (εὐψυχότεροι) que ceux de l'Asie, en raison des changements de saisons fréquents (23, 3) et de leur absence de soumission à des rois, contrairement aux Asiatiques (23, 4), qui, de ce fait, sont très lâches (δειλότατοι).

[23] L'historien établit sous forme de loi générale un lien de cause à effet entre régime politique et comportement à la guerre (V, 78). Il est à noter que son point de départ est le cas des Athéniens, dont la bravoure est née avec le régime égalitaire, qui leur a permis de se battre pour eux-mêmes, alors que, sous les tyrans, ils étaient dépourvus de qualité guerrière (voir aussi V, 66), mais leurs hauts faits guerriers se manifestent évidemment face à la monarchie perse.

dès le début de son récit, il répartit les hommes entre Grecs et barbares et prête aux Perses l'idée que les uns et les autres ont comme domaines respectifs l'Europe et l'Asie **[24]**. Parmi les Modernes, il n'a pas manqué de savants pour considérer que, sous l'appellation d'Européens et d'Asiatiques, Hippocrate opposait en fait les Grecs aux barbares, non sans affirmer la supériorité des premiers avec des arguments d'allure scientifique **[25]**. Pourtant, sur le plan terminologique, le traité hippocratique établit un rapport singulier entre « Asiatiques » et « barbares », car non seulement βάρβαρος n'est employé qu'une seule fois en tout et pour tout, mais il a une valeur paradoxale. L'auteur évoque, en effet, « ceux qui, en Asie, grecs ou barbares, ne sont pas soumis à un maître » et se battent pour leur compte : ceux-là, dit-il, sont les plus combatifs (μαχιμώτατοι) de tous (16, 5). Comme βάρβαρος est employé dans l'expression Ἕλληνες ἢ βάρβαροι, « grecs ou barbares », et pour dire que les uns et les autres sont soumis aux mêmes influences (16, 5), son potentiel discriminant se trouve neutralisé. Cette mention permet en outre de dépasser le cliché sur les barbares : il peut y avoir des barbares non soumis à un roi et combatifs, tout comme des Grecs. « Barbares » est donc ici un terme neutre et non connoté. Il n'a pas ici une extension plus large que celui d'« Asiatiques » comme on aurait pu l'attendre. Au contraire, les barbares ne sont mentionnés que comme un sous-ensemble des Asiatiques, et il y a aussi des Grecs asiatiques, susceptibles d'avoir des caractéristiques identiques pour peu qu'ils aient le même régime politique. Les habitants du Phase sont-ils eux-mêmes des barbares ou des Grecs ? Les savants modernes semblent opter pour la première solution sans même se poser la question, mais, comme leur région marécageuse avait vu naître une cité grecque dès le VI^e^ siècle **[26]** et que l'auteur hippocratique parle lui-même de πόλις et d'ἐμπόριον, il n'est pas sûr qu'il faille exclure qu'ils puissent être grecs. Quoi qu'il en soit, la seule mention explicite des « Grecs ou barbares » d'Asie suffit à dire que τὸ γένος τὸ Ἀσιηνόν, la « race asiatique », peut aussi bien inclure des barbares que des Grecs.

Une singularité corollaire est que « Grec » n'est pas opposé à « Asiatique » **[27]**, et d'autant moins que la seule occurrence du mot désigne précisément des Grecs d'Asie (16, 5). Cela pose, du reste, la question de la position des Grecs d'Europe dans cet ensemble : sont-ils inclus dans l'ensemble des Européens comme on le suppose habituellement **[28]** ? Ou forment-ils une troisième catégorie implicite comme ce sera explicitement le cas dans la *Politique* d'Aristote **[29]** ? On est en tout cas frappé par l'absence de toute allusion explicite à des Grecs d'Europe **[30]**. Peut-être faudrait-il donc commencer par s'interroger sur l'auteur du traité et sur sa propre position. Sa pensée relève de la médecine hippocratique, dont le haut lieu est dans l'île de Cos, voisine de la côte d'Asie Mineure. Il se rattache culturellement au monde ionien, dont les médecins emploient le dialecte. Ne faudrait-il donc pas se départir d'un point de vue athénien que

[24] I, 4 : « Les Perses considèrent que l'Asie et tous les peuples barbares qui l'habitent leur appartiennent, tandis que l'Europe et les peuples grecs sont pour eux un monde distinct. » Les deux couples antithétiques sont proches tout en étant différents, puisqu'il y a des Grecs en Asie et des barbares tels que Scythes et Thraces en Europe.

[25] Voir, par exemple, Backhaus 1976. *Contra* Thomas 2000, p. 90-91.

[26] Jouanna 1996, p. 307-308 n. 3.

[27] Contrairement à ce que suggèrent les premiers paragraphes d'Hérodote ou, beaucoup plus tard, les *Histoires* de Polybe.

[28] Par exemple, Heinimann 1945, p. 39, assimile implicitement les Européens aux Grecs. Thomas 2000, p. 90-91, suppose que « le reste de la population d'Europe » (en dehors des Scythes), sur lequel porte le chapitre 23, inclut les Grecs.

[29] Aristote, *Politique*, VII, 7, 2-3 (1327b23-33), un siècle plus tard, énonce à son tour une théorie climatique, dans laquelle « la race des Grecs » se démarque à la fois des « peuples d'Europe » et des « peuples d'Asie » en empruntant aux uns et aux autres leurs qualités (courage, intelligence), mais sans présenter leurs défauts respectifs (manque d'intelligence et de courage), ce qui la qualifie pour dominer. Jouanna 1992, p. 327-329, et Thomas 2000, p. 93 et 95, soulignent le contraste entre les deux textes. Voir, dans ce dossier, la contribution de Charlotte Lerouge-Cohen.

[30] Tuplin 1999, p. 68, tire argument du terme de πόλις qu'emploie l'auteur à propos des Européens, quand il dit que leur physique varie plus que celui des Asiatiques, tout comme leur taille dans chaque cité (23, 2 : τὰ εἴδεα διηλλάχθαι νομίζω τῶν Εὐρωπαίων μᾶλλον ἢ τῶν Ἀσιηνῶν, καὶ τὰ μεγέθεα διαφορώτατα αὐτὰ ἑωυτοῖσιν εἶναι κατὰ πόλιν ἑκάστην « je considère que l'aspect extérieur des Européens est plus variable que celui des Asiatiques et qu'ils sont de taille très variée dans chaque cité ») : « The word *polis* shows that he is thinking of European Greeks ». Le terme de πόλις est pourtant également employé à propos des habitants du Phase, donc d'Asiatiques (15, 1). Voir *infra*. Isaac 2004, p. 68, pense au contraire que les Grecs sont absents du traité, mais qu'il n'y a pas lieu de s'en étonner, puisqu'il ne faisait que suivre la pratique de tous les historiens grecs dans leurs discussions géographiques, « of focussing on non-Greeks and ignoring the Greeks ». On peut cependant objecter qu'à la différence des récits d'historiens, la deuxième partie du traité présente une théorie globale reposant sur une comparaison entre les deux grandes catégories Européens et Asiatiques.

les Modernes ont tendance à adopter inconsciemment comme s'il allait de soi ? Ne faut-il pas tenter, pour comprendre ce traité, d'embrasser un point de vue ionien [31], celui d'hommes pour qui, même après les guerres médiques, les « Européens » sont plus lointains que les Asiatiques ? Un dernier indice peut nous conforter dans cette direction – un dernier paradoxe, relatif à l'exotisme : les peuples qui font l'objet d'une description spécifique relèvent aussi bien de l'Europe que de l'Asie. Même si cette dernière donne matière à plus d'exemples (Égyptiens, Libyens, Macrocéphales, habitants du Phase – auxquels s'ajoutent les Grecs qui font l'objet d'une simple mention), il y a, parmi les Européens, les Sauromates, des Scythes qui ne sont pas moins étranges que les peuples asiatiques. En d'autres termes, l'exotisme n'est pas une exclusivité de l'Asie.

En résumé, ce traité ne présente pas de terme signifiant « Orientaux », mais emploie plusieurs moyens lexicaux pour désigner les « Asiatiques » — ce qui est à première vue plus précis**.** On trouve ainsi, comme mots et expressions désignant les Asiatiques : οἱ Ἀσιηνοί « les Asiatiques », οἱ τὴν Ἀσίην οἰκεῦντες « ceux qui habitent l'Asie », τὸ γένος τὸ Ἀσιηνόν, la « race asiatique ». Les deux premières expressions ont leur équivalent européen : οἱ Εὐρωπαῖοι, « les Européens », οἱ τὴν Εὐρώπην οἰκεῦντες, « ceux qui habitent l'Europe », et cette dichotomie est elle-même significative du caractère oppositionnel de ces notions.

Le traité montre qu'il y a des différences entre ces deux groupes, mais qu'elles ne sont pas absolues et qu'il faut aussi faire des distinctions parmi les habitants de chacun des deux continents. Il s'attache à expliquer les causes de ces différences. L'expression d'« Asiatiques » désigne donc un ensemble humain situé dans un espace défini et, même si certains stéréotypes sont présents (comme la lâcheté au combat), ils ne résument pas le tableau d'un monde qui, d'une part, n'a pas l'exclusivité de l'étrangeté, d'autre part, n'est pas nécessairement voué à la servilité, en net contraste avec les clichés usuels sur les barbares [32]. On peut dire que le terme d'Asiatique n'a pas de connotation avérée.

Ces Asiatiques ne sont pas une simple manière détournée de désigner les sujets de l'Empire perse [33] et ne se confondent pas non plus avec ceux qui sont habituellement désignés par les Grecs d'Europe sous le nom de barbares : non seulement le seul emploi du mot βάρβαροι en neutralise la valeur discriminante, puisqu'il est employé dans l'expression Ἕλληνες ἢ βάρβαροι, « Grecs ou barbares », mais les Asiatiques ne sont pas opposés aux Grecs.

Les débats modernes sont eux-mêmes parlants. On l'a dit, il est trois points sur lesquels les interprètes se partagent : l'opposition Européens-Asiatiques recouvre-t-elle l'opposition Grecs-barbares ? Les Grecs sont-ils inclus parmi les Européens ? Les Grecs sont-ils représentés comme supérieurs ? Le seul fait qu'une discussion argumentée soit possible en dit long sur le caractère non tranché du traité. Cette première affirmation d'une dichotomie entre Asiatiques et Européens ne propose pas non plus une approche manichéenne des deux catégories. Comme en outre il est probable que l'auteur se voie lui-même comme faisant partie des « Asiatiques », ces derniers ne représentent pas pour lui un monde autre et extérieur, un « eux » qui s'opposerait à un « nous » européen. Ils ne sont pas en soi plus exotiques que des Européens. Pour toutes ces raisons, non seulement ces Asiatiques ne sont pas l'équivalent des « Orientaux » de Voltaire, mais ce ne sont même pas les « Asiatiques » de Bossuet. ■

[31] Voir, par exemple, Thomas 2000, p. 94.

[32] Ce dernier point est déjà relevé par Thomas 2000, p. 93.

[33] Tout en admettant qu'il soit tentant de penser que le traité vise en partie à expliquer la défaite des Perses face aux Grecs d'Europe, Thomas 2000, p. 94-96, souligne à juste titre qu'il remplit mal cette fonction supposée, y compris en parlant d'Européens (comptant les Thraces ou les Scythes) et en choisissant de ne pas dire un mot, parmi les Asiatiques, des Perses eux-mêmes.

BIBLIOGRAPHIE

Backhaus, Wilhelm, 1976, « Der Hellenen-Barbaren-Gegensatz und die hippokratische Schrift Περὶ ἀέρων ὑδάτων τόπων », *Historia* 25, p. 170-185.

Dubuisson, Michel, 2001, « Barbares et barbarie dans le monde gréco-romain : du concept au slogan », *L'Antiquité classique* 70, p. 1-16.

Grensemann, Hermann, 1979, « Das 24. Kapitel von de Aeribus, Aquis, Locis und die Einheit der Schrift », *Hermes* 107, p. 423-441.

Heinimann, Felix, 1945, *Nomos und Physis. Herkunft und Bedeutung einer Antithese im griechischen Denken des 5. Jahrhunderts*, Basel (réimpr. Darmstadt 1972).

Isaac, Benjamin, 2004, *The Invention of Racism in Classical Antiquity*, Princeton-Oxford.

Jouanna, Jacques, 1992, *Hippocrate*, Paris.

Jouanna, Jacques, 1996, *Hippocrate. Œuvres complètes. Tome II, 2e partie. Airs – Eaux – Lieux*, texte établi et traduit, Paris.

Jouanna, Jacques & Magdelaine, Caroline, 1999, *Hippocrate. L'Art de la médecine*, Paris.

Lenfant, Dominique, 1991 (1995), « Milieu naturel et différences ethniques dans la pensée grecque classique », *Ktèma* 16, p. 111-122 (repris dans G. Siebert (éd.), *Nature et paysage dans la pensée et l'environnement des civilisations antiques*, Paris, 1996, p. 109-120).

Lerouge-Cohen, Charlotte, 2016, « Les conceptions grecques », dans Bruno Dumézil (éd.), *Les Barbares*, Paris, p. 1-20.

Pohlenz, Max, 1938, *Hippokrates und die Begründung der wissenschaftlichen Medizin*, Berlin.

Pohlenz, Max, 1953, « Nomos und Physis », *Hermes* 81, p. 418-438.

Rollinger, Robert, 2004, « Herodotus, Human Violence and the Near East », dans Vassos Karageorghis et Ioannis Taifacos (éd.), *The World of Herodotus*, Nicosia, p. 121-150.

Thomas, Rosalind, 2000, *Herodotus in Context. Ethnography, Science and the Art of Persuasion*, Cambridge.

Tuplin, Christopher, 1999, « Greek Racism? Observations on the character and limits of Greek ethnic prejudice », dans Gocha R. Tsetskhladze (éd.), *Ancient Greeks West and East*, Leiden-Boston-Köln, p. 47-75.

REVUE ARCHIMÈDE

ARCHÉOLOGIE ET HISTOIRE ANCIENNE

LE MONDE « ORIENTAL » ET SES HABITANTS CHEZ THUCYDIDE

Yannick MULLER
Docteur en Sciences de l'Antiquité
Université de Strasbourg
UMR 7044 Archimède
yannickmuller@unistra.fr

RÉSUMÉ

Dans le cadre d'une étude sur l'existence possible d'une forme d'orientalisme chez les auteurs gréco-latins, cet article s'intéresse au lexique relatif à ce que les Modernes nomment « Orient » et « Orientaux » chez Thucydide. Si l'historien relate l'histoire d'une partie de la guerre du Péloponnèse, il lui arrive cependant de discuter du continent asiatique et de ses peuples : à l'instar de l'usage à l'époque classique, il emploie le terme Ἀσία pour désigner le continent, ainsi que l'adjectif Ἀσιανός pour qualifier ses habitants. Cependant, Thucydide n'évoque qu'à une seule occasion les Asiatiques non grecs comme une communauté, car c'est surtout le couple Grec/Barbare qui structure tout autant géographiquement qu'ethnographiquement l'œuvre de l'historien.

Part of a larger study on a possible early form of orientalism in Greek and Latin literature, the present paper focuses on the vocabulary of what Moderns call « Orient » and « Orientals » within the work of the Athenian historian Thucydides. Whereas he is dealing primarily with the Peloponnesian War, he is sometimes discussing the Asiatic continent as well as its people. As his contemporaries, he uses the term Ἀσία for the whole continent and Ἀσιανός to qualify its inhabitants. However, Thucydides considers globally the non-Greek Asiatic people only once, because his work is mainly structured by the dichotomy Greek/Barbarian both geographically and ethnographically speaking.

Mots-clés
Asie, lexique, Grèce, orientalisme, histoire.

Keywords
Asia, vocabulary, Greece, orientalism, history.

Article accepté après évaluation par deux experts selon le principe du double anonymat

Si l' « orientalisme » est avant tout un courant littéraire et artistique né au début du XIXe siècle, il a dépassé avec Edward Said **[1]** ce cadre restreint. Ce dernier le définit comme la vision européenne d'un « Orient » fantasmé qui n'aurait aucun fondement réel **[2]**. L'auteur affirme en outre que ce processus commence dès l'Antiquité **[3]** : le terme même d'« Orient », qui exprime à l'origine la direction du Levant, apparaît alors diffus et sans contours précis, puisqu'il est le résultat d'une construction et non d'une réalité. Il relève du reste plus d'une conception humaine et culturelle qu'il ne désigne un espace géographique **[4]**. S'interroger sur les racines éventuelles de l'orientalisme dans la littérature gréco-latine suppose donc au préalable une étude précise du lexique employé par les auteurs anciens, afin d'établir comment ceux-ci qualifiaient le monde dit « oriental » et ses implications humaines **[5]**. Dans cette perspective, cette notice lexicale s'intéresse plus particulièrement à Thucydide (c. 460-395 av. J.-C.) **[6]**, historien et stratège athénien, dont l'œuvre est une histoire de la guerre du Péloponnèse (431-404 av. J.-C.). Ce conflit, dont les théâtres d'opération s'étendent du bassin égéen à la Sicile, oppose Athènes, Sparte et leurs alliés respectifs dans la seconde moitié du Ve siècle avant notre ère **[7]**. Dans le cadre de son propos, Thucydide est amené à discuter d'espaces ou de peuples qui, géographiquement, recouvrent ce que l'époque moderne désigne sous l'appellation d'« Orient ». Le but de cette enquête est triple : d'une part, après avoir défini la manière dont Thucydide conçoit le découpage géographique du monde, il est nécessaire d'identifier la partie – ou les parties – de l'œkoumène que l'historien athénien considère comme situées à l'est. Il faut ensuite questionner les frontières de ces régions en particulier par rapport au monde de Thucydide, c'est-à-dire le monde grec. Il s'agit enfin de savoir si cet espace géographiquement délimité est conçu par l'historien comme un ensemble culturellement défini et homogène ou, au contraire, marqué par une grande diversité ethnique.

LA CARTOGRAPHIE DU MONDE CHEZ THUCYDIDE

La première étape de cette étude a été de relever de manière systématique l'ensemble des dénominations géographiques et ethniques chez Thucydide, puis de chercher à identifier l'usage d'une appellation générique équivalente à « Orient ». Ce qu'il faut d'emblée constater est l'absence d'une présentation précise des divisions du monde connu dans *l'Histoire de la guerre du Péloponnèse*. L'historiographie a coutume de faire remonter à Hécatée de Milet (*c.* 560-480 av. J.-C.) la division de l'œkoumène en trois ἤπειροι ou μέρη nommés « Europe », « Libye » et « Asie » **[8]**. Hérodote l'exprime de manière explicite à plusieurs reprises **[9]** et discute des problèmes posés par la limite entre les deux derniers de ces ensembles géographiques **[10]**. Malgré la longue postérité de cette vision, les historiens modernes s'interrogent encore sur l'acceptation véritable par Hérodote de cette division, ainsi que sur l'existence

[1] Said 1978 (1980 pour la traduction française).

[2] Said 1980, p. 66-91.

[3] Said 1980, p. 13.

[4] L'Afrique du Nord appartient d'ailleurs tout à fait à cet Orient que les artistes du XIXe siècle se plaisent à représenter.

[5] Le vocabulaire est d'autant plus complexe à appréhender que le terme « Orient » est lui-même difficile à circonscrire : du latin *oriens*, il est au sens propre l'équivalent du mot « Levant ». Il désigne ainsi la direction du lever du soleil par rapport à un référentiel.

[6] Les traductions du grec sont personnelles ou tirées de la Collection des universités de France (CUF) quand cela est précisé.

[7] Pour une étude récente sur Thucydide, voir Rengakos & Tsakmakis 2016. Voir également les deux commentaires en anglais : Gomme, Andrewes & Dover 1956-1981 (cinq volumes dont les trois premiers ont été écrits par Gomme seul) ; Hornblower 1991-2008 (trois volumes). Concernant plus précisément notre sujet, voir Darbo-Peschanski 1989 et Lerouge-Cohen 2016b. Une bibliographie détaillée est donnée dans Lenfant 2011, p. 393-396.

[8] Voir la mise au point de Zimmerman 1997 sur cette question.

[9] Voir aussi Hérodote, II, 16 ; IV, 42 et 198.

[10] Jacob 1991, p. 49-62 ; Zimmerman 1997, p. 57-58.

dans la géographie ionienne archaïque d'une division bipartite entre Europe et Asie.

À ce titre, Thucydide a une approche complètement différente. Moins attaché à une cartographie de l'œkoumène, il propose une géographie historique du monde grec [11]. En effet, il n'évoque jamais de division du monde en continents : s'il cite bien les trois dénominations, il ne les oppose jamais, pas plus qu'il ne les présente sur un même plan. En effet, la Libye et les Libyens sont évoqués dans huit passages de son œuvre [12] sans que soit mentionnée de relation avec l'Europe ou l'Asie : l'appellation semble simplement désigner les régions situées à l'ouest de l'Égypte et parfois un groupe ethnique particulier, celui des Libyens des environs de Cyrène regroupés autour du roi Inarôs [13]. Du reste, quand il évoque la peste qui frappe Athènes au début de la guerre du Péloponnèse, il précise que l'Égypte, l'Éthiopie et la Libye ont été touchées avant qu'elle n'atteigne la cité attique [14]. L'énumération met sur le même plan les trois régions. La Libye ne semble donc pas être considérée par l'historien comme un continent à l'image de l'Europe ou de l'Asie.

En effet, ces deux derniers termes sont au contraire mis en balance à plusieurs reprises pour distinguer géographiquement les deux rives de part et d'autre de l'Hellespont et de la mer Égée [15]. Il est possible que Thucydide témoigne de la survivance d'une vision bipartite du monde entre Europe et Asie [16] qui reprend la répartition homérique entre Levant et Couchant [17]. Ἀσία semble désigner la partie du monde à l'est de l'Europe avec pour limite le détroit de l'Hellespont. Les autres frontières sont plus difficiles à cerner : englobe-t-il dans l'Asie l'Égypte, la Libye et l'Éthiopie comme l'auteur du traité hippocratique *Airs, Eaux, Lieux* le fait pour les deux premières [18] ? Afin de préciser les limites de l'Asie de Thucydide, il est donc nécessaire de discuter des occurrences des mots de cette famille étymologique dans l'œuvre de l'historien athénien et de leur contexte : cet aspect est indissociable de l'opposition ethnique Grecs/Barbares qui ponctue l'ensemble de l'œuvre. C'est la synthèse de cette deuxième étape qui est présentée dans la figure 1.

[11] Jacob 1991, p. 92-93.

[12] Thucydide, I, 104, 1 ; 110, 1 et 3 ; II, 48, 1 ; IV, 53, 3 ; VI, 2, 3 ; VII, 50, 2 et 58, 2.

[13] Thucydide, I, 104, 1 ; 110, 1 et 3.

[14] Thucydide, II, 48, 1.

[15] Thucydide, I, 89, 2 et II, 97, 5-6.

[16] Telle qu'elle semble avoir existé à l'origine dans la géographie ionienne.

[17] Exprimée en grec par les termes ἠώς et ζόφος, par exemple *Iliade,* XII, 239-240 ; *Odyssée*, IX, 26 ; X, 190 ; XIII, 240-241.

[18] Hippocrate, *Airs, Eaux, Lieux*, 12-24, distingue les peuples d'Europe de ceux d'Asie, dont font partie les Égyptiens et les Libyens.

Figure 1 : tableau récapitulatif de l'emploi des termes Asie/Asiatique et des oppositions ethno-géographiques chez Thucydide.

ASIE/ASIATIQUES	ASIE/EUROPE	GRECS/BARBARES
I, 6, 5 : les Asiatiques sont une subdivision des Barbares, eux-mêmes opposés aux Grecs I, 9, 2 : Pélops vient d'Asie, il a apporté ses richesses à des gens sans ressources (les Grecs du Péloponnèse) I, 109, 3 : Mégabaze part du Péloponnèse et retourne en Asie I, 138, 5 : Magnésie qui est en Asie II, 67, 1 : les ambassadeurs lacédémoniens vont chez le Roi en Asie II, 97, 6 : l'Asie comme entité géographique par opposition à l'Europe IV, 75, 2 : les Thraces Bithyniens qui sont en Asie V, 1, 1 : les Déliens sont installés en Asie par Pharnakès VIII, 39, 3 : Caunos en Asie VIII, 58, 2 : traité entre Sparte et le Roi « Tout le pays qui est en Asie appartient au Roi »	II, 97, 5-6 : l'Asie comme entité géographique par opposition à l'Europe	I, 6, 5 : distinction ethnique entre les deux groupes en ce qui concerne la nudité I, 6, 6 : le mode de vie des Grecs d'autrefois est le même que celui des Barbares d'aujourd'hui I, 82, 1 : distinction entre des alliances soit grecques soit barbares VI, 6, 1 : distinction entre les peuples grecs et barbares en Sicile VI, 33, 5 : distinction entre des expéditions grecques et des expéditions barbares en direction de pays lointains VI, 90, 2 : opposition Grecs/Barbares ; les « Barbares de là-bas (ἐκεῖ) » sont ceux de la Méditerranée occidentale VII, 60, 2 : pays ami barbare ou grec

LES GRANDES OPPOSITIONS ETHNIQUES EN RELATION AVEC *ASIA*

L'opposition ethno-géographique la plus courante dans l'œuvre de Thucydide est le couple antinomique Grec(s)/Barbare(s), qui apparaît dès le premier chapitre du livre I : τοῖς Ἕλλησιν [...] καὶ μέρει τινὶ τῶν Βαρβάρων, « chez les Grecs [...] et chez une partie des Barbares » **[19]**. Quelle réalité humaine est ainsi exprimée par l'historien quand on sait l'évolution que ce terme a connue **[20]** ? On trouve, dans les premiers paragraphes du livre I, toute une réflexion sur le mot lui-même et sur le sens ethnographique à lui donner : l'historien athénien précise que le mot « barbare » n'est pas connu d'Homère, ni celui d'« Hellènes » pour désigner l'ensemble des Grecs **[21]** et surtout que les Grecs d'autrefois vivaient comme les Barbares de son époque **[22]**. Thucydide semble exprimer ici une forme d'évolutionnisme **[23]**. Cependant, on peut dégager deux conceptions des Barbares dans son œuvre : l'une liée à un certain type de comportement primitif et sauvage **[24]** et l'autre à la définition traditionnelle de peuples non grecs.

Dans le récit de la guerre du Péloponnèse et de ses origines, l'opposition entre Grecs et Barbares se décline tout au long des sept livres, mais avec des référents divers **[25]** : les Barbares sont plutôt les Perses aux livres I, III et VIII, les Thraces ou d'autres peuples non grecs de la péninsule balkanique aux livres II et IV, les Barbares de Sicile aux livres VI et VII. On retrouve parfois quelques remarques sur la férocité des Barbares ou sur leur caractère belliqueux, notamment en ce qui concerne les Thraces et les Scythes **[26]**. Thucydide se sert également de l'adjectif βαρβαρικός pour qualifier ce qui relève en globalité des non-Grecs de l'œkoumène. Ainsi au livre VII, l'historien distingue, par leur sauvagerie, certains peuples du reste des Barbares : τὸ γὰρ γένος τὸ τῶν Θρᾳκῶν ὁμοῖα τοῖς μάλιστα τοῦ βαρβαρικοῦ, ἐν ᾧ ἂν θαρσήῃ, φονικώτατόν ἐστιν (« En effet, la race des Thraces est particulièrement sanguinaire quand elle est sûre d'elle, à l'image de ceux de la race barbare qui le sont le plus » **[27]**). En outre, la même épithète est à deux reprises employée directement en opposition à ἑλληνικός : une première fois pour comparer le mode de vie des Grecs d'antan et celui des Barbares de l'époque de Thucydide **[28]**, puis pour distinguer les territoires grecs et barbares **[29]**. Ces exemples mettent bien en évidence la conception dichotomique du monde qui est caractéristique de la littérature grecque classique et qui a permis à divers spécialistes de montrer que la construction de l'identité grecque s'est opérée largement en opposition avec le reste du monde alors connu **[30]**.

Cependant les Barbares sont, dans ce sens générique, une entité ethno-géographique qui dépasse largement ce qui nous intéresse ici, à savoir la terminologie relative à l'Orient et à ses peuples **[31]**. Étymologiquement, « Orient » se rapporte au lever du soleil qui peut se rendre en grec ancien, soit par ἡ ἀνατολή, soit par une métonymie, en évoquant la direction de l'aurore, ἠώς **[32]**. Cependant, aucun de ces termes n'est employé par Thucydide **[33]**. Il reste donc le terme Ἀσία – qui désigne les terres

[19] Thucydide, I, 1, 2.

[20] Voir, par exemple, Lévy 1984 sur l'origine du mot et de sa valeur ou Lerouge-Cohen 2016a pour une synthèse des conceptions grecques sur cette question.

[21] Thucydide, I, 3, 1-6.

[22] Thucydide, I, 6, 6.

[23] Cet évolutionnisme a une portée limitée au développement des Hellènes, car jamais Thucydide n'effleure l'idée que les Barbares de son temps puissent suivre une telle évolution. En outre, si selon A. W. Gomme (Gomme, Andrewes & Dover 1956-1981, t. I, p. 100) οἱ βάρβαροι semble, au début du passage (en I, 6, 1) se référer plus à des peuples « non civilisés » qu'à des sociétés complexes comme la Perse ou l'Égypte, Gomme lui-même souligne qu'aux paragraphes 5-6 « Thucydides is hardly conscious of the distinction ».

[24] On retrouve cette acception du mot également à la fin du livre VIII (98, 2) quand il évoque les archers athéniens « les plus barbares (τοὺς βαρβαρωτάτους) ».

[25] C'est ce que relève une recherche systématique de βάρβαρος dans l'œuvre de Thucydide : 32 occurrences au livre I, 12 au livre II, 7 au livre III, 10 au livre IV, 12 au livre VI, 6 au livre VII et 4 au livre VIII. On notera qu'il y a une large prédominance dans le livre I, où sont évoquées les guerres médiques et qu'il n'y a que le livre V qui ne comporte aucune occurrence du mot.

[26] Darbo-Peschanski 1989, p. 243-244 ; Lerouge-Cohen 2016b, p. 1298 avec références.

[27] Thucydide, VII, 29, 4.

[28] Thucydide, I, 6, 6.

[29] Thucydide, VII, 60, 3.

[30] Cf. Hall 1989, p. 3-17 ; Hartog 1980, p. 225-237 ; Dubuisson 2001, p. 3. Pour des discussions plus globales sur la construction de l'ethnicité grecque, cf. Hall 1997 et 2002.

[31] Nous n'insistons donc pas plus sur la nature du concept de « barbare » chez Thucydide, thématique qui sort du cadre de notre étude.

[32] On retrouve ces vocables ou expressions chez Hérodote (I, 204 ; III, 98 ; IV, 8 ; IV, 37 ; IV, 44-45 ; VII, 58), jamais pour désigner un espace global mais simplement des directions.

[33] En revanche, l'historien utilise les expressions πρὸς ἥλιου ἀνίσχοντα (II, 2, 4) ou πρὸς/ἐς ἥλιου δύσιν (II, 96, 4 ; III, 78, 4) pour exprimer l'est et l'ouest. Cependant, ces emplois ne désignent jamais l'ensemble d'un continent.

à l'est de la Grèce – et ses dérivés : le mot lui-même est présent à huit reprises, le plus souvent à l'intérieur d'un syntagme prépositionnel à valeur locative, tels ἐν τῇ Ἀσιᾷ, ἐς τὴν Ἀσίαν ou ἐκ τῆς Ἀσίας **[34]**. Le sens est toujours strictement géographique : il n'est question ni d'un État, ni d'un ensemble humain. Du reste, comme Thucydide n'expose pas sa vision de la cartographie de l'œkoumène, il n'est pas possible de définir d'emblée l'étendue exacte que recouvre ce terme. En effet, la question qui se pose est de savoir s'il comprend Ἀσία au sens large de continent ou, de manière restreinte, comme l'Asie Mineure. Force est de constater que de nombreuses mentions d'Asie dans le texte de Thucydide se rapportent à la seule côte micrasiatique. Ainsi, il est question du mythique Pélops, héros éponyme du Péloponnèse, mais originaire d'Ἀσία. Or ce dernier est phrygien ou lydien suivant les traditions mythographiques **[35]**. Plus loin, Thucydide évoque des Déliens installés en Ἀσία par Pharnakès, plus précisément à Adramyttion dans le Nord-Ouest de l'Asie Mineure **[36]**. Enfin, il traite des Bithyniens qui prolongent le peuplement thrace de l'autre côté de l'Hellespont **[37]**. Dans l'ensemble de ces passages, l'espace auquel renvoie le terme Ἀσία se limite à la côte occidentale de l'actuelle Turquie.

Dans d'autres cas, le sens est équivoque et il est plus difficile de savoir à quelle réalité géographique se réfère Thucydide. Ainsi, parmi les clauses du traité entre Sparte et le souverain achéménide au livre VIII **[38]**, il est prévu que « tout le territoire du Roi qui est en Asie sera au Roi (χώραν τὴν βασιλέως, ὅση τῆς Ἀσίας ἐστί, βασιλέως εἶναι) » **[39]**. Cette formulation a été comprise comme une manière de bien préciser le renoncement aux territoires européens et insulaires **[40]**. En effet, un peu plus haut dans la narration des pourparlers à Cnide, l'un des ambassadeurs lacédémoniens, Lichas, était allé à refuser que soient inclus dans la convention tous les anciens territoires ayant appartenu au Roi, parce que cela aurait englobé toutes les îles de l'Égée et une partie de la Thrace **[41]**. Ne sont concernées ici que des cités grecques de la côte micrasiatique ou des îles orientales de la mer Égée : il y a implicitement une opposition entre les territoires européens et asiatiques ayant appartenu au Roi de sorte qu'Ἀσία peut ici se comprendre comme le continent tout entier. Qui plus est, apparaît au même livre l'expression Καῦνος τῆς Ἀσίας, qui a également été discutée par des historiens et philologues modernes **[42]**. Les uns la considèrent comme absurde, puisqu'il n'y a pas de confusion possible avec une autre cité du même nom en Europe. Ils proposent alors la correction en Καρίας **[43]**. D'autres jugent cette précision acceptable dans la perspective du déplacement maritime que suppose le passage et rejettent la correction : en effet, les navires dont il est question accostent bien en Asie **[44]**. Thucydide utilise-t-il alors le terme « Asie » pour qualifier la seule côte micrasiatique ou insiste-t-il par ce moyen sur le passage d'un continent à l'autre ? Il est difficile de trancher avec certitude au regard de l'absence de précision de l'historien. On ne peut que constater que, dans les derniers cas, comme dans les premiers exemples, Ἀσία peut tout à fait avoir un sens restreint.

Toutefois, il est un passage où Ἀσία s'oppose à Ἐυρώπη et peut alors s'entendre comme un espace comparable à cette dernière. En effet, au livre II, il est question de la valeur guerrière des Scythes et Thucydide d'écrire : « Pour celle-là, il n'y a pas moyen de l'égaler ; non seulement parmi les peuples d'Europe, mais même en Asie, il n'y a pas de peuple qui puisse, isolément, tenir tête aux Scythes s'ils agissent de concert » **[45]**. Cette comparaison suppose que Thucydide prenne en considération tous les peuples d'Asie, comme il le fait pour ceux d'Europe. Qui plus est, l'historien évoque un certain Mégabaze, envoyé en mission à Sparte vers 460 av. J.-C. mais qui finit par être rappelé « en Asie »

[34] Thucydide, I, 9, 2 ; I, 109, 3 ; II, 67, 1 ; II, 97, 6 ; IV, 75, 2 et V, 1, 1.

[35] Thucydide, I, 9, 2.

[36] Thucydide, V, 1, 1. Adramyttion est une cité en face de Lesbos en Mysie.

[37] Thucydide, IV, 75, 2. Sur l'implantation des Thraces de part et d'autre des détroits, cf. Xénophon, VI, 2, 17 ; Strabon, VII, 3, 2 (C 295, 16-23).

[38] Alliance conclue en 411 av. J.-C. Sur ces traités, cf. Lévy 1983.

[39] Thucydide, VIII, 58, 2.

[40] Gomme, Andrewes & Dower 1981, p. 140.

[41] Thucydide, VIII, 43, 3. Voir Lévy 1983, p. 230-231 et Hornblower 2008, p. 875 et p. 925 pour un commentaire sur ce passage et les tentatives précédentes d'accord.

[42] Thucydide, VIII, 39, 3.

[43] Wilamowitz-Möllendorf 1877, p. 366 n. 52. Hornblower 2008, p. 864 accepte la correction.

[44] Gomme, Andrew & Dower 1981, p. 86. Raymond Weil et Jacqueline de Romilly ne corrigent pas non plus dans l'édition de la Collection des universités de France.

[45] Thucydide, II, 97, 6 : Ταύτῃ δὲ ἀδύνατα ἐξισοῦσθαι οὐχ ὅτι τὰ ἐν τῇ Εὐρώπῃ, ἀλλ' οὐδ' ἐν τῇ Ἀσίᾳ ἔθνος ἓν πρὸς ἓν οὐκ ἔστιν ὅτι δυνατὸν Σκύθαις ὁμογνωμονοῦσι πᾶσιν ἀντιστῆναι (traduction Jacqueline de Romilly, CUF).

auprès du Roi [46] : il ne s'agit plus alors de l'Asie Mineure, mais du centre du pouvoir de la monarchie achéménide. C'est dans le même sens qu'il faut comprendre l'envoi « en Asie » d'ambassadeurs péloponnésiens en 430 [47] : ils ne se rendent pas simplement de l'autre côté des détroits, mais là où se trouve le Roi, probablement à Suse. Ainsi, d'un point de vue lexical, Thucydide ne différencie pas l'Asie limitrophe du monde hellénique de celle des régions lointaines comme la Mésopotamie ou la Perse. Il faut donc conclure que pour l'historien athénien Ἀσία désigne bien un continent entier, mais qu'on ne peut exclure un emploi occasionnel pour qualifier la seule Asie Mineure. Le contexte seul permet alors de déterminer si le terme a une acception large ou plus restreinte.

Dérivé d'Ἀσία, le qualificatif ἀσιανός apparaît à deux occasions. Dans un sens strictement géographique, il permet de préciser la localisation de Magnésie du Méandre au livre I (138, 5). Il est à nouveau difficile de savoir si Thucydide entend ici la seule Asie Mineure ou le continent tout entier : il cherche visiblement à distinguer cette Magnésie de la région thessalienne [48]. Plus intéressant est un autre passage où il est question des populations « barbares » qui habitent l'Asie : l'adjectif apparaît alors pour désigner un groupe humain. En effet, les « Asiatiques » sont évoqués également au livre I comme une entité géographico-ethnique incluse dans la catégorie des Barbares : ἐν τοῖς βαρβάροις [...] καὶ μάλιστα τοῖς Ἀσιανοῖς, « chez les Barbares [...] surtout chez les Asiatiques », qui doit probablement être compris comme « chez ceux d'Asie » [49]. Dans ce passage, il est question de la ceinture permettant de cacher le sexe et qui était utilisée autrefois par les Grecs. Voici précisément ce qu'écrit Thucydide : ἔτι δὲ καὶ ἐν τοῖς βαρβάροις ἔστιν οἷς νῦν, καὶ μάλιστα τοῖς Ἀσιανοῖς, πυγμῆς καὶ πάλης ἆθλα τίθεται, καὶ διεζωμένοι τοῦτο δρῶσιν, « et elle existe encore chez les Barbares qui maintenant, surtout ceux d'Asie, organisent des concours de pugilat et de lutte et qui les pratiquent en s'en ceignant ». Bien que l'adjectif désigne la zone géographique à laquelle appartiennent les Barbares dont il est question, il s'agit du seul passage où il est question d'un ensemble humain large désigné comme asiatique [50].

Notons qu'à une occasion les peuples non grecs occidentaux sont également caractérisés de manière explicite par opposition à ceux de l'Est. Cependant, Thucydide ne se sert pas alors d'un mot précis – à l'exception du générique βάρβαροι –, mais d'une périphrase : τῶν ἐκεῖ [...] βαρβάρων, « parmi les Barbares [...] de là-bas » [51]. Ces Barbares occidentaux s'opposent implicitement à ceux du bassin oriental de la Méditerranée. En revanche, les Européens, qui formeraient le pendant des Asiatiques, ne sont jamais traités comme un ensemble, à l'exception du passage précédemment cité concernant la puissance guerrière des Scythes [52] : ainsi, on ne trouve ni le substantif οἱ Εὐρωπαῖοι, ni la périphrase οἱ τὴν Εὐρώπην οἰκεῦντες, présents, par exemple, dans le traité *Airs, Eaux, Lieux* [53]. Il est vrai qu'Hérodote n'évoque pas non plus les Européens dans leur ensemble, pas plus que les Asiatiques du reste [54].

Si l'Asie semble pouvoir désigner tout autant l'Asie Mineure que l'ensemble du continent, on peut être surpris par la rareté de son emploi comme de l'ethnique correspondant. Thucydide ne semble pas avoir eu l'utilité d'un terme générique pour nommer les Asiatiques. Cela s'explique par l'antithèse traditionnelle entre Grecs et non-Grecs qui prédomine dans son l'ouvrage. Ce qui ressort de cette courte étude concernant les mots de la famille étymologique d'Ἀσία, est que, pour l'historien athénien, la terminologie formée sur Ἀσία revêt principalement un sens géographique. Pour autant, on ne trouve

[46] Thucydide, I, 109, 3.

[47] Thucydide, II, 67, 1.

[48] Thucydide ne précise pas s'il s'agit de Magnésie du Méandre ou du Sipyle, toutes deux situées en Asie, mais simplement qu'il s'agit de la cité donnée à Thémistocle par un roi perse. Cependant, Pausanias (I, 26, 4) relate la dédicace par les enfants de Thémistocle d'une statue d'Artémis Leucophrynè, déesse qui possédait un temple à Magnésie du Méandre.

[49] Thucydide, I, 6, 5.

[50] C'est en tout cas ce qu'a révélé notre recherche systématique des ethniques et des emplois d'ἀσιανός.

[51] Thucydide, VII, 60, 2.

[52] Thucydide, II, 97, 6 avec l'expression τὰ [ἔθνη] ἐν τῇ Εὐρώπῃ.

[53] Hippocrate, *Airs, Eaux, Lieux*, 16, 1 ; 23, 2 ; 23, 3-4. Voir l'article de Dominique Lenfant dans ce dossier.

[54] L'adjectif Εὐρωπήιοι n'apparaît qu'une seule fois (Hérodote, VII, 73) pour caractériser le lieu de résidence antérieur des Phrygiens. En revanche, il n'emploie jamais Ἀσιηνοί et lui préfère des périphrases pour désigner les Barbares d'Asie : Ἀσίην καὶ τὰ ἐνοικέοντα ἔθνεα βάρβαρα, « l'Asie et les peuples barbares qui l'habitent » (I, 4) ; τοῖσι βαρβάροισι τοῖσι ἐν τῇ Ἀσίῃ, « les Barbares d'Asie » (VI, 58). Sur les divisions géographiques (Europe-Asie) et humaines (Grecs-Barbares) chez Hérodote, cf. Thomas 2000, p. 75-101.

aucune discussion sur le climat ou les caractéristiques physiques de cet ensemble qui ne se conçoit géographiquement que comme limitrophe de l'Europe ou, de manière très vague, en tant que territoire du Grand Roi [55]. En revanche, quand il se sert de l'adjectif Ἀσιανός pour qualifier οἱ βάρβαροι, Thucydide comprend l'association des deux mots comme un ensemble humain précis puisqu'il s'appuie sur un trait culturel – un usage vestimentaire – pour distinguer Grecs et Barbares et, parmi ces derniers, en particulier les Asiatiques. Mais cet *unicum* dans son texte laisse un vide qui s'explique peut-être par l'usage d'autres termes pour qualifier les Asiatiques qui interviennent dans le récit de l'historien.

LES DÉNOMINATIONS DES PEUPLES D'ASIE CHEZ THUCYDIDE

Le texte de Thucydide traite des populations non grecques tout au long de son œuvre, mais de manière assez inégale : suivant les événements narrés dans un livre, certains peuples ont plus d'importance que d'autres. À ce titre, l'usage qu'il fait du mot βάρβαρος et de ses dérivés est éclairant : comme l'a montré l'étude quantitative présentée plus haut, il peut désigner tout autant des populations barbares de la péninsule balkanique [56] que les populations autochtones et carthaginoises de Sicile [57], tandis que près de la moitié des emplois de la famille étymologique de βάρβαρος concerne les Perses [58]. En outre, parmi les peuples asiatiques, il s'agit de la population la plus fréquemment évoquée par l'historien athénien.

Pourtant, leur ethnique propre, Πέρσης, n'apparaît que très peu : on ne le rencontre dans toute l'œuvre que sept fois sous la forme plurielle Πέρσαι [59] et quatre fois au singulier pour caractériser un individu de Perse [60]. En revanche, Thucydide lui préfère celui de Μῆδος, « Mède » : on trouve vingt-deux occurrences de l'ethnique pluriel Μῆδοι dans les huit livres, dont quinze dans le seul livre I [61]. Les guerres elles-mêmes sont qualifiées de deux manières, au pluriel, τὰ Μηδικὰ [62] ou au singulier ὁ Μηδικὸς πόλεμος [63]. Des études sur l'usage de l'ethnique μῆδος ont montré que la préférence était accordée à ce terme et à ses dérivés quand il s'agissait d'événements liés aux guerres médiques. En effet, à cette époque, les subtilités politico-culturelles de la prise de pouvoir par Cyrus et l'installation de la dynastie achéménide n'avaient pas encore été bien saisies par les Grecs [64] : cela se vérifie pleinement dans les emplois de Thucydide. Les adjectifs Πέρσης, Περσικός ou Περσίς ne semblent être utilisés que pour qualifier un individu [65], un groupe [66] – en particulier pour les distinguer des Mèdes – ou un objet proprement perse [67]. Notons enfin que le singulier n'est jamais employé pour désigner autre chose qu'un individu particulier et souligner son origine, contrairement aux ethnonymes ὁ Μῆδος, « le Mède » [68] et ὁ βάρβαρος, « le Barbare » [69], qui ne sont jamais employés dans un tel contexte. En effet, ces deux vocables au singulier désignent de manière systématique

[55] S'il arrive à Thucydide de discuter de l'environnement, c'est souvent de manière succincte pour décrire une cité grecque, voir Jacob 1991, p. 93.

[56] Thucydide, II, 7, 1 ; 36, 4 ; 68, 1 ; 68, 6 ; 68, 9 ; 80, 5 ; 81, 3 ; 81, 4 ; 81, 6 ; 81, 8 ; 81, 1 ; 97, 3.

[57] Thucydide, VI, 1, 1 ; 2, 6 ; 6, 1 ; 6, 11 ; 17, 6 ; 18, 2 ; 20, 4 ; 33, 5 ; 83, 2 ; 90, 3 ; VII, 29, 4 ; 42, 1 ; 57, 11 ; 58, 3 ; 60, 3 ; 80, 2.

[58] Ce fait est bien établi puisque 25 des 72 occurrences relevées du mot βάρβαρος chez Thucydide concernent les Perses. Notons que le terme n'apparaît pas du tout au livre V.

[59] Surtout au livre I : Thucydide, I, 13, 6 ; 14, 2 ; 89, 3 ; 104, 2 ; 137, 3 ; II, 97, 4 ; IV, 36, 3.

[60] Thucydide, I, 109, 2 et 3 ; IV, 50, 1 et 3 ; VIII, 108, 4.

[61] Thucydide, I, 18, 1 ; 18, 2 ; 86, 1 ; 89, 2 ; 89, 2 ; 93, 8 ; 94, 2 ; 98, 1 ; 100, 1 ; 104, 2 ; 128, 5 ; 130, 1 ; 132, 2 ; 132, 2 ; 144, 4.

[62] Thucydide, I, 41, 2 ; I, 69, 1 ; I, 95, 7.

[63] Thucydide, I, 90, 1 ; III, 10, 2.

[64] Voir en particulier Graf 1984, p. 18-20, et Tuplin 1998, p. 238-251. Ainsi si, chez Thucydide, Μῆδοι revient dans presque tous les livres, y compris ceux qui ont trait aux événements de la guerre du Péloponnèse, cet ethnique pluriel est toujours associé à des événements antérieurs, par exemple VI, 4, 5 ; 59, 4 ; VII, 21, 3 ; VIII, 62, 3.

[65] Voir *supra*.

[66] Par exemple en VI, 104, 2 : Περσῶν καὶ Μήδων. Les autres occurrences du substantif pluriel Πέρσαι concernent le royaume des Perses (I, 13, 6 ; I, 14, 2 ; II, 97, 4) ou les Immortels, troupes d'élite, qui prirent les Spartiates à revers aux Thermopyles en 480 av. J.-C. (IV, 36, 3). En I, 137, 3, il s'agit d'un individu particulier parmi les Perses. En I, 89, 3, il est question des vestiges des maisons où s'installèrent « les principaux des Perses (οἱ δυνατοί τῶν Περσῶν) » lors du sac d'Athènes : il s'agit peut-être d'une manière de distinguer ici l'aristocratie perse de celle du reste de l'empire (notamment mède).

[67] Ainsi, une table en I, 130, 1, la royauté en I, 16, 1 et la langue en I, 138, 1.

[68] Ὁ Μῆδος est présent en I, 69, 5 ; 74, 4 ; 77, 6 ; 92, 1 ; 102, 4 ; III, 10, 4 ; 10, 4 ; 54, 3 ; 62, 4 ; 62, 5 ; 63, 2 ; 68, 1 ; V, 89, 1 ; VI, 17, 7 ; 33, 6 ; 76, 3 ; 76, 4 ; 77, 1 ; 82, 4 ; 83, 1.

[69] Ὁ βάρβαρος apparaît en I, 18, 2 ; 69, 5 ; 96, 1 ; 97, 1 ; 118, 2 ; 132, 3 ; 144, 4 ; III, 56, 4 ; 62, 1 ; VI, 83, 2.

le souverain achéménide – le Grand Roi – ou, de manière métonymique, l'entité politique dont il est le chef. Qui plus est, à chaque fois qu'il est question d'une situation politique remontant à la fin du VI^e siècle ou au début du siècle suivant, « mède » correspond dans l'esprit de l'historien à ce que nous désignons comme relevant de l'empire achéménide ou de ses ressortissants de manière générique.

Il n'y a pas de qualificatifs ethniques précis pour caractériser les autres composantes importantes de l'empire perse comme les Syriens, les Assyriens ou les Babyloniens : l'adjectif Ἀσσυρίος apparaît une fois pour évoquer les lettres araméennes **[70]**. Cependant, très peu d'autres peuples asiatiques sont nommés dans son œuvre. En effet, ne sont mentionnés nommément que les Cariens (six occurrences) **[71]**, les Ciliciens (une occurrence) **[72]**, les Chypriotes (une occurrence) **[73]** et les Phéniciens (vingt-deux occurrences) **[74]**. Ainsi pour les peuples de l'empire extérieurs à l'Anatolie, seuls les Phéniciens se distinguent, du fait de leur importance dans la marine de guerre, alors que le reste du monde sémitique semble inclus dans les termes Μῆδοι ou βάρβαροι quand ceux-ci désignent l'empire achéménide en général **[75]**. Des Barbares ou des Cariens sont qualifiés de « bilingues » **[76]** et désignent des non-Grecs hellénisés. En définitive, hormis quelques cas particuliers, on note que les peuples de l'intérieur du continent asiatique ne sont jamais évoqués : d'une part, ils n'interviennent pas directement dans le récit des événements rapportés par Thucydide, d'autre part, ils sont certainement compris dans tous les termes caractérisant de manière générique les Perses et leur armée.

Les Asiatiques n'existent pas en tant que groupe dans l'œuvre de Thucydide, si l'on excepte la mention au livre I des « Barbares asiatiques » **[77]**. Il n'y a pas non plus d'adéquation complète « Barbares » et « Asiatiques », malgré l'emploi fréquent de βάρβαρος ou de βάρβαροι pour désigner les seuls Perses **[78]**. En effet, du côté des Barbares d'Asie, on constate la part importante occupée par les Perses dans cet ensemble : cela se justifie doublement par la place accordée aux guerres médiques au livre I et au rôle occupé par la diplomatie perse dans la dernière décennie de la guerre du Péloponnèse. Il est vrai qu'en dehors de ces deux questions le récit de l'historien athénien ne concerne que très peu le monde asiatique : son intérêt se limite à la côte occupée par des cités grecques et à ce qui touche aux affaires maritimes.

CONCLUSION

À l'instar d'Hérodote, de Xénophon **[79]** ou d'autres auteurs de son temps, Thucydide témoigne d'une distinction nette entre les Grecs et les Barbares. Cependant, on ne trouve pas de véritable cartographie du monde dans son œuvre et son propos se centre rapidement sur un conflit qui oppose des cités grecques entre elles. Ainsi, en ce qui concerne l'Asie, il ne traite presque pas des habitants dans leur globalité et ne développe pas véritablement une image du monde asiatique et de ses ressortissants **[80]**. D'ailleurs, il ne différencie guère dans son propos l'Asie Mineure, où se sont établis des Grecs, de l'Asie centrale où vit le Grand Roi. Plus intéressé par une géographie historique, Thucydide demeure le plus souvent précis et neutre dans ses désignations ethniques **[81]** : même si le mot « barbare » revient très souvent, l'historien nomme toute une série de

[70] Thucydide, IV, 50, 2 : ἐκ τῶν Ἀσσυρίων γραμμάτων. Voir Hornblower 2005, p 207.

[71] Thucydide, I, 4, 1 ; I, 8, 1 ; 8, 1 ; II, 9, 4 ; III, 19, 2 ; VIII, 85, 2. Nous avons exclu les mentions de la Carie en tant qu'espace géographique, car l'intérêt se porte désormais sur les populations qui composent le monde asiatique de Thucydide.

[72] Thucydide, I, 112, 4.

[73] I, 112, 4. À nouveau, nous n'avons pas considéré les mentions de Chypre en tant qu'île d'autant plus que Thucydide ne précise pas s'il la conçoit comme européenne ou asiatique.

[74] Thucydide, I, 8, 1 ; 16, 1 ; 100, 1 ; 110, 4 ; I, 112, 4 ; 116, 1 ; 116, 3 ; 117, 1 ; VI, 2, 6 ; VI, 46, 3 ; VIII, 46, 1 ; 46, 5 ; 59, 1 ; 78, 1 ; 81, 3 ; 87, 1 ; 87, 3 ; 87, 6 ; 88, 1 ; 99, 1 ; 108, 1 ; 109, 1.

[75] Ces mots au pluriel désignent le plus souvent l'armée de l'empire achéménide, elle-même composée de plusieurs peuples.

[76] Thucydide, IV, 109, 3 ; VIII, 85, 3.

[77] Thucydide, I, 6, 5, cf. *supra.* On a ici un parallèle de la division présente dans le traité hippocratique *Airs, Eaux, Lieux* (16, 5) quand sont évoqués « ceux qui, en Asie, grecs ou barbares, ne sont pas soumis à un maître ». Si pour le médecin qui en est l'auteur les Asiatiques peuvent être Grecs ou barbares, les Barbares de Thucydide peuvent être asiatiques ou non.

[78] Thucydide (VII, 60, 2.) évoque d'ailleurs leurs pendants occidentaux.

[79] Pour la notion de « barbare » chez Xénophon, cf. Darbo-Peschanski 1989, p. 243-250.

[80] Thucydide est d'ailleurs très peu cité par Benjamin Isaac (Isaac 2004) y compris dans le chapitre intitulé « Greeks and the East ».

[81] On notera cependant une exception : ses remarques au sujet du caractère belliqueux et sanguinaire de certains Barbares que nous avons déjà souligné, voir *supra.*

peuples, notamment de Thrace ou de Sicile [82]. Il ne cite en revanche que peu d'ethnies asiatiques : seuls les Cariens, les Ciliciens, les Chypriotes, les Phéniciens, les Perses et les Mèdes sont nommément mentionnés. Ἀσία, qui demeure la seule désignation générique des régions à l'est de la Grèce, revient à plusieurs reprises dans l'œuvre de l'historien, mais ne se conçoit que comme un espace strictement géographique sans aucune considération climatique ou culturelle. En revanche, l'adjectif ἀσιανός est employé à une occasion pour qualifier un groupe humain : il désigne alors l'ensemble des populations barbares qui résident en Asie et Thucydide leur associe un usage vestimentaire qui les différencie des Grecs : l'emploi d'une sorte de cache-sexe lors des compétitions de lutte. Il s'agit de la seule évocation globale des habitants du continent asiatique et elle se double d'une caractéristique culturelle. Certes cette information ethnographique est de portée limitée, car, la plupart du temps, les habitants de ce continent sont englobés sous l'appellation βάρβαροι, qui représente les Perses en tant qu'entité politique impériale. On peut alors supposer que celle-ci inclut tout autant les Perses eux-mêmes que les autres composantes de l'empire. En définitive, Thucydide, bien que concevant l'existence d'une communauté asiatique, ne s'est pas appliqué à la définir de manière très précise, probablement parce que cela ne relevait pas de son propos. ■

[82] On note ainsi trente-quatre dénominations de peuples des Balkans, mais aussi de la partie occidentale de la Méditerranée, pour laquelle il cite dix peuples différents.

BIBLIOGRAPHIE

Briant, Pierre, 1989, « Histoire et idéologie. Les Grecs et la "décadence perse" », dans Marie-Madeleine Mactoux & Évelyne Geny (éd.), *Mélanges Pierre Lévêque 2 : Anthropologie et Société*, Besançon (Annales littéraires de l'Université de Besançon 404), p. 33-47.
Darbo-Peschanski, Catherine, 1989, « Les barbares à l'épreuve du Temps (Hérodote, Thucydide, Xénophon) », *Mètis. Anthropologie des mondes grecs anciens* 4 (2), p. 233-250.
Dubuisson, Michel, 2001, « Barbares et barbarie dans le monde gréco-romain », *L'Antiquité classique* 70, p. 1-16.
Gomme, Arnold W., Andrewes, Antony & Dover, Kenneth J., 1956-1981, *A Historical Commentary on Thucydides*, Oxford.
Graf, David Frank, 1984, « Medism », *Journal of Hellenic Studies* 104, p. 15-30.
Hall, Edith, 1989, *Inventing the Barbarian: Greek Self-Definition through Tragedy*, Oxford.
Hall, Jonathan, 1997, *Ethnic Identity in Greek Antiquity*, Cambridge.
Hall, Jonathan, 2002, *Hellenicity. Between Ethnicity and Culture*, Chicago.
Isaac, Benjamin, 2004, *The Invention of Racism in Classical Antiquity*, Princeton – Oxford.
Jacob, Christian, 1991, *Géographie et ethnographie en Grèce ancienne*, Paris (Cursus).
Hornblower, Simon, 1991-2008, *A Commentary on Thucydides*, Oxford.
Hartog, François, 1980, *Le Miroir d'Hérodote : Essai sur la représentation de l'autre*, Paris (Coll. Folio Histoire 101).
Lenfant, Dominique (éd.), 2011, *Les Perses vus par les Grecs. Lire les sources classiques sur l'empire achéménide*, Paris (Coll. U. Histoire).
Lerouge-Cohen, Charlotte, 2016a, « Les conceptions grecques », dans Bruno Dumézil (éd.), *Les Barbares*, Paris, p. 1-20.
Lerouge-Cohen, Charlotte, 2016b, « Thucydide », dans Bruno Dumézil (éd.), *Les Barbares*, Paris, p. 1297-1299.
Lévy, Edmond, 1983, « Les trois traités entre Sparte et le Roi », *Bulletin de correspondance hellénique* 107, p. 221-241.
Lévy, Edmond, 1984, « Naissance du concept de barbare », *Ktèma* 9, p. 5-14.
Rengakos, Antonios & Tsakmakis, Antonis (éd.), 2016, *Brill's Companion to Thucydides*, Leiden – Boston.
Rood, Tim, 2016, « Mapping Spatial and Temporal Distance in Herodotus and Thucydides », dans Elton Barker, Stefan Bouzarovski, Christopher Pelling & Leif Isaksen (éd.), *New Worlds from Old Texts: Revisiting Ancient Space and Place*, Oxford, p. 101-120.
Romilly, Jacqueline de, 1953-1975, *Thucydide, La Guerre du Péloponnèse*, Paris (CUF) en association avec Louis Bodin (tome IV) et Raymond Weil (tome II et V).
Said, Edward Wadie, 1978, *Orientalism*, New York.
Said, Edward Wadie, 1980, *L'Orientalisme : l'Orient créé par l'Occident*, Paris.
Thomas, Rosalind, 2000, *Herodotus in Context. Ethnography, Science and the Art of Persuasion*, Cambridge.
Tuplin, Christopher, 1989, « Persians as Medes », dans Heleen Sancisi-Weerdenburg, Amélie Kuhrt, & Margaret Cool Root (éd.), *Achaemenid History VIII*, Leiden, p. 235-256.
Wilamovitz-Möllendorf, Ulrich von, 1877, « Die Thukydideslegende », *Hermes* 12, p. 326-367.
Zimmermann, Klaus, 1997, « Hdt. IV, 36, 2 et le développement de l'image du monde d'Hécatée à Hérodote », *Ktèma* 22, p. 285-298.

REVUE ARCHIMÈDE

ARCHÉOLOGIE ET HISTOIRE ANCIENNE

DES DÉSIGNATIONS DES « ORIENTAUX » CHEZ XÉNOPHON ? LE CAS DES *HELLÉNIQUES* ET DE L'*ANABASE*

Emanuele PULVIRENTI
Doctorant en histoire grecque
Università di Trento
manupulvi88@alice.it

RÉSUMÉ

Xénophon, Athénien ayant beaucoup vécu hors de l'Attique, est un auteur de grande importance pour l'étude de l'image des gens d'Asie dans la pensée grecque classique. L'analyse menée dans cette contribution porte principalement sur des critères lexicaux visant à étudier comment cet auteur a désigné les populations de l'Est méditerranéen et s'il a chargé ces désignations de connotations sur le plan identitaire et géographique. Dans cette optique, l'article explore aussi les points d'intersection entre représentation subjective, manipulation rhétorique et contexte historique chez Xénophon. L'analyse montre que le lexique utilisé par l'auteur ne porte pas la trace d'une opposition idéologique entre l'Orient et l'Occident telle que l'ont parfois supposée les Modernes.

Mots-clés
Xénophon, orientalisme, Grecs, Perses, Barbares, lexique.

As an Athenian who spent much time out of his land, Xenophon is a key figure with respect to ancient Greek perspectives towards the peoples of Asia. This essay deals with the ways in which he represented such « alterity », taking as its focus the lexicon : the aim is to study how this author referred to the populations of the Mediterranean East, and possibly which geographical and identity connotations he attributed to them. Therefore, it investigates how subjective representation, rhetorical devices and historical context interact within Xenophon's works. The final result shows the inadequacy of those modern perspectives which identify beneath the surface of some allusions in his works, which the lexicon reflects, a dualism between Orient and Occident.

Keywords
Xenophon, orientalism, Greeks, Persians, Barbarians, lexicon.

Article accepté après évaluation par deux experts selon le principe du double anonymat

Cette recherche s'inscrit dans le cadre d'une étude d'équipe sur la désignation des populations de l'Est méditerranéen chez un certain nombre d'auteurs gréco-latins **[1]**. Le but est d'étudier le plus largement possible le lexique concernant les gens d'Asie dans la pensée classique **[2]**. Dans la présente contribution, la perspective lexicale vise à vérifier la présence ou l'absence dans deux œuvres historiques de Xénophon (*Helléniques* et *Anabase*) de termes pour appeler les populations de l'Est méditerranéen. Le plan lexical constitue, en ce sens, une première étape de recherche permettant de vérifier l'existence d'une opposition conceptuelle entre deux blocs culturels.

L'importance de Xénophon dans le cadre de cette enquête est claire : une grande partie de la vie de l'Athénien (*c.* 428 - *c.* 355 **[3]**) se déroula hors de l'Attique. En Asie, en particulier, il participa à l'expédition des Dix-Mille en 401 ainsi qu'aux campagnes militaires lacédémoniennes menées par le roi Agésilas contre les satrapes d'Asie Mineure entre 396 et 394. La Perse et les populations d'Asie occupent une place importante dans ses œuvres, qui nous en donnent une vision fondée sur son expérience directe d'une vaste partie des territoires de l'empire achéménide **[4]**. Il ressort de ces éléments que son témoignage est du plus grand intérêt pour cette recherche. Chacun de ces ouvrages ayant un but particulier (par exemple didactique ou apologétique) et l'auteur étant différemment impliqué dans les événements qu'il narre, il paraît indispensable de prendre en compte la pluralité de perspectives que les textes de Xénophon nous offrent, entre narration subjective, instrument rhétorique et contexte historique **[5]**.

Afin de traiter cette question, comme cela a été précisé précédemment, l'on suivra un critère linguistique. En premier lieu, il s'agira d'identifier, si possible, des mots et des périphrases qui peuvent se rapprocher des concepts « saidiens » d'Orient et d'Oriental **[6]** : cette recherche devrait fournir des éléments utiles pour analyser la logique de Xénophon dans sa désignation des populations de l'Est méditerranéen. En second lieu, on étudiera les occurrences du mot « barbare » en tant que mot générique au sens large, par rapport aux termes plus précis que sont les ethniques : cette deuxième étape devrait nous permettre de vérifier quelles sont les appellations dominantes de ces populations chez cet auteur classique et quels sont les enjeux de leurs désignations générales ou particulières.

[1] Ce texte est la version retravaillée d'un exposé préparé dans le cadre d'un séminaire de recherche tenu à Strasbourg en juin 2015. Je sais gré à Dominique Lenfant de m'y avoir invité, aux participants pour leurs observations et en particulier à Fabrice Bouzid-Adler pour avoir relu le manuscrit et m'avoir beaucoup aidé pour en améliorer la réalisation en français. Je suis également reconnaissant à l'égard des deux rapporteurs anonymes pour leurs remarques stimulantes et de Pascale Jouanna pour son indispensable assistance scientifique. Les inexactitudes et imprécisions qui demeurent sont de ma seule responsabilité.

[2] La recherche a été menée sur l'ensemble de l'œuvre de Xénophon à l'aide du *Thesaurus Linguae Graecae* (TLG), avec le logiciel SNS-Greek & Latin (cf. Russo 2006). La surreprésentation des occurrences lexicales dans les *Helléniques* et l'*Anabase*, m'a finalement conduit à limiter mon étude à ces œuvres. Les autres seront prises en compte dans tous les cas où elles peuvent aider à la compréhension des passages étudiés.

[3] Toute date, sauf mention contraire, est à considérer av. J.-C.

[4] Pour davantage de précisions, je renvoie le lecteur à Lenfant 2011 et Hobden & Tuplin 2012, p. 1-2.

[5] Un type de recherche en ce sens a été mené par Flower 2012, qui a analysé la multiplicité de niveaux littéraires de l'*Anabase*.

[6] Selon Said 1978, les notions d'Orient et d'Oriental font partie d'une pensée qui les oppose à Occident et Occidental, ainsi que d'un discours (orientalisme) élaboré vers le XVIII^e^ siècle par l'Occident même (en premier lieu la France et le Royaume-Uni) afin d'exercer son hégémonie politique et économique sur l'Orient. La représentation et la mise en scène de l'Orient par l'Occident fonderait ainsi la suprématie de ce dernier. Les notions d'Orient et d'Occident, à l'origine, ne sont pas naturelles, mais constituent des créations géographiques et culturelles visant à exprimer une relation de pouvoir asymétrique. La représentation de l'Orient (ou de son Orient) par l'Occident coïnciderait ainsi pour Said avec le point de vue impérialiste et remonterait déjà à Eschyle. Celui-ci aurait représenté l'Orient comme une altérité menaçante (cf. Said 1978, par ex. p. 29 et p. 62-63). Les idées de Said, visant à mettre en lumière les enjeux du rapport entre impérialisme et culture à l'époque de la décolonisation, ont été ensuite reçues et reprises par des savants antiquisants qui ont postulé que les Grecs avaient inventé « l'autre » : ce serait notamment la pensée grecque du V^e^ siècle qui aurait inventé le barbare « littéraire » (cf. par ex. Hall 1989, p. 69-76). Ainsi, le monde grec aurait expérimenté l'orientalisme au sens de Said par le biais privilégié, mais non exclusif, de la tragédie : les *Perses* d'Eschyle constitueraient le premier *unmistakable file in the archive of Orientalism* (Hall 1989, p. 99).

« DANS LES TERRES DE L'AURORE » : DÉSIGNATIONS DE L'ORIENT CHEZ XÉNOPHON

Étant donné l'époque à laquelle les œuvres de Xénophon ont été écrites, il n'est pas surprenant de ne pas y retrouver de termes correspondant strictement à « Orientaux » ou « Oriental ». Le seul mot que l'on pourrait envisager comme étymologiquement proche de la signification géographique d'« Orient » est ἕως (l'aurore), terme pour ainsi dire neutre. Ce mot apparaît effectivement chez Xénophon, mais il ne semble avoir qu'une signification spatiale **[7]**. Du reste, il n'est jamais utilisé comme adjectif rapporté à des gens. En revanche, il est certainement digne d'intérêt que l'on retrouve dans l'*Anabase* ce qui pourrait apparaître comme une identification des « terres de l'aurore » avec les lieux où se situent les barbares. Sommes-nous en face d'une sorte de représentation de ces derniers comme les « Orientaux » de Said, définis en tant que gens qui habitent les terres de l'aurore ? L'auteur semblerait aller dans ce sens : « Vous savez sans doute de quel côté le soleil se lève, de quel côté il se couche, et que si l'on doit aller en Grèce, c'est vers l'Occident qu'il faut se diriger, tandis que si l'on veut aller chez les barbares, c'est au contraire vers l'Orient. Y a-t-il quelqu'un qui pourrait vous tromper et vous faire croire que le soleil se couche où il se lève, qu'il se lève où il se couche ? » **[8]**. Xénophon, par ce discours prononcé sur la côte pontique, tente de conserver la confiance de l'armée face à ses détracteurs, qui l'accusent de vouloir la conduire en Colchide plutôt qu'en Grèce. Il faut dire au préalable que le nombre de discours constitue une des caractéristiques les plus remarquables de l'*Anabase* : leurs enjeux et différents aspects ont fait l'objet de plusieurs recherches **[9]**. Selon Rood, ces discours n'auraient pas fondamentalement une orientation panhellénique, ce qui s'expliquerait aisément par le fait que les Dix-Mille en constitueraient le paradigme négatif **[10]**. Quoi qu'il en soit, ce sont les regards modernes sur cette expérience militaire qui ont voulu en amplifier la rhétorique jusqu'à lire le passage cité comme une représentation de l'Orient et de ses habitants dans une perspective dualiste **[11]**. Pourtant, à bien lire, Xénophon est en train de justifier sa position dans le cadre d'un débat. Il n'est en aucun cas en train de construire une image stéréotypée de l'Orient et de l'Occident, ni de présenter deux blocs opposés. Il est indéniable que, si Xénophon est en train de faire une distinction, celle-ci n'est que spatiale. Les soldats veulent rentrer chez eux, plutôt qu'aller vers des peuples étrangers, cela va sans dire. Pourtant, s'ils le veulent, cela dépend strictement du fait qu'ils ont rencontré maintes difficultés à sortir d'une situation désespérée **[12]**. Par conséquent, ces directions, derrière lesquelles nous sommes fort tentés de reconnaître l'Orient et l'Occident des Modernes, ne correspondent pas, dans l'imaginaire de l'époque, à une répartition culturelle. Cette interprétation ne semble guère fondée. Ce discours est prononcé en Anatolie, région traditionnellement marquée par une forte mixité culturelle, comme les données de l'archéologie nous le montrent de plus en plus **[13]**.

[7] Cf. *Helléniques,* IV, 4, 9 et 19 pour son association avec les murs défensifs (en fonction adjectivale), ainsi que *Helléniques,* V, 4, 49 pour désigner la partie orientale du territoire des Thébains (τὰ πρὸς ἕω) ou *Cyropédie,* VIII, 5, 3 pour désigner l'Est. De la même manière, le mot ἕως fait référence aux directions dans *Mémorables,* IV, 2, 21 et *Cyropédie,* I, 1, 5 ainsi que II, 3, 22 et VIII, 6, 21 et 8, 1.

[8] *Anabase*, V, 7, 6: Ὑμεῖς δ', ἔφη, ἴστε δήπου ὅθεν ἥλιος ἀνίσχει καὶ ὅπου δύεται, καὶ ὅτι ἐὰν μέν τις εἰς τὴν Ἑλλάδα μέλλῃ ἰέναι, πρὸς ἑσπέραν δεῖ πορεύεσθαι, ἢν δέ τις βούληται εἰς τοὺς βαρβάρους, τοὔμπαλιν πρὸς ἕω. Ἔστιν οὖν, ὅστις τοῦτο ἂν δύναιτο ὑμᾶς ἐξαπατῆσαι, ὡς ἥλιος ἔνθεν μὲν ἀνίσχει, δύεται δὲ ἐνταῦθα, ἔνθα δὲ δύεται, ἀνίσχει δ'ἐντεῦθεν ; (éd. Roussel & Étienne 2016).

[9] Cf. Rood 2004 et Tuplin 2014. Il semble évident que les discours peuvent avoir le but littéraire et narratif de mettre en valeur ce qui est dit. Xénophon « manipule consciemment la place des discours directs dans l'*Anabase* […] qui sont [*ancrés*] dans la trame du récit » (Tuplin 2014, p. 97-98). De la même façon, les discours indirects peuvent être utilisés, entre autres choses, pour des affirmations d'importance secondaire ou erronées (cf. toujours Tuplin 2014, p. 85-86). Du reste, les discours peuvent avoir aussi le but rhétorique d'exercer une influence sur le public intéressé.

[10] Rood 2004, surtout p. 314 et p. 320. Dans cette contribution, T. Rood critique la perspective de Dillery 1995, selon lequel l'*Anabase* aurait une orientation panhellénique.

[11] Pontier 2016 : « Ce type de désignation correspond à une représentation polarisée du monde Occident/Orient ».

[12] Malgré l'idée – suggérée par *Anabase* I, 5, 9 – que parfois l'aventure des "Dix-Mille" a donné de l'empire achéménide « l'image d'un royaume barbare facile à envahir » (Pontier 2016), la faiblesse de l'empire était en réalité « relative, car les mercenaires auraient bien pu être anéantis : l'expédition n'eut rien d'une partie de plaisir et n'incitait pas vraiment à recommencer » (Roussel & Étienne 2016, p. 17, où le même passage de l'*Anabase* est interprété différemment : il « résume assez bien les forces et les faiblesses de l'Empire perse pour un général »).

[13] Pour un cadre général, cf. notamment Briant 1996 et Dusinberre 2013. Cf. également, sur un exemple plus particulier, Sevinç et al. 2001.

Ainsi, dans le passage cité, nous nous trouvons face à un usage exceptionnel qui n'entraîne aucune opposition culturelle et qui dérive du domaine rhétorique lié à une conjoncture toute particulière **[14]**.

En ce qui concerne les termes d'« Asiatique » et d'« Asie », remarquons tout d'abord que l'adjectif grec n'est pas attesté. On relève la périphrase οἱ κατὰ τὴν Ἀσίαν ὑπὸ βασιλεῖ ὄντες, « ceux qui se trouvent en Asie sous l'autorité du Roi » **[15]**. Le terme Ἀσία apparaît souvent (68 occurrences). Dans l'*Anabase* et les *Helléniques*, quand Xénophon parle d'Asie, il fait référence notamment à la côte occidentale de l'actuelle Turquie. On en trouve un cas représentatif au livre II des *Helléniques* où Xénophon précise qu'en 405, lors des derniers affrontements avant la bataille d'Aigos-Potamoi, « l'Asie (ἡ γὰρ Ἀσία) était hostile aux Athéniens » **[16]**. Étant donné qu'ici Xénophon parle de la côte et que nous sommes dans un contexte de guerre navale, l'Asie ne peut que renvoyer à la côte occidentale **[17]**. Globalement, c'est la région dont le roi Artaxerxès II parle dans le traité de 386, dit aussi Paix du Roi ou Paix d'Antalcidas. Si le terme « Asie » se retrouve fréquemment, il entre cependant très rarement en opposition avec celui d'« Europe », sinon au niveau géographique **[18]** : dans ce sens, la ligne de démarcation entre les deux continents, comme nous pouvons l'imaginer facilement, coïncide avec la zone des détroits **[19]**. Il est souvent question, chez Xénophon, de la διάβασις **[20]** d'une côte à l'autre, c'est-à-dire du passage d'Europe en Asie et inversement **[21]**. De même, c'est dans l'*Anabase* que Xénophon parle (pour la seule fois dans son œuvre) de βάρβαροι ἐν τῇ Ἀσίᾳ en les distinguant clairement des Thraces, qui habitent l'autre rive de la Mer de Marmara. Cela figure dans un discours où Xénophon harangue ses soldats en disant qu'ils ont triomphé tant en Asie qu'en Europe **[22]**. On retrouve l'idée analogue de séparation entre les deux côtes dans les formules οἱ ἐν τῇ Ἀσίᾳ Ἕλληνες **[23]** et αἱ ἐν τῇ Ἀσίᾳ πόλεις **[24]**. Cette distinction porte, encore une fois, sur la différence géographique entre cités grecques d'Europe et cités grecques d'Asie **[25]**. Cela étant, l'Asie pour Xénophon n'est pas exclusivement l'Asie Mineure et ce mot peut recouvrir un sens plus large. Un passage des *Helléniques* le laisse déjà entendre : des députés thébains y évoquent le « Roi de l'Asie » (Ὅ γε μὴν τῆς Ἀσίας βασιλεύς **[26]**), désignant évidemment le Grand Roi. Le terme Asie recouvre donc bien l'ensemble du continent, ce qui est confirmé aussi dans les *Mémorables* III, 5, 11 et dans la *Cyropédie*, où l'Asie correspond à la fois à l'Asie Mineure et au continent soumis à Cyrus. Xénophon précise même parfois s'il s'agit de l'Asie sous la domination du Roi (οἱ κατὰ τὴν Ἀσίαν ὑπὸ βασιλεῖ) – ou de toute l'Asie (ἐν τῇ Ἀσίᾳ πάσῃ) – ou de l'Asie où habitent les Grecs (Ἕλληνας τοὺς ἐν τῇ Ἀσίᾳ ἐπιοικοῦντας) **[27]**.

Les peuples de l'Asie sont désignés par deux expressions différentes : τὰ ἐν τῇ Ἀσίᾳ ἔθνη et οἱ ἐν τῇ Ἀσίᾳ. La première formule ne se rencontre qu'en deux occasions **[28]**, où elle renvoie au continent asiatique et inclut, parmi les populations soumises par Cyrus, les Mèdes, les Syriens, les Assyriens, les Arabes, les Phéniciens, les Babyloniens, les Bactriens, les Indiens, etc. Toutes ces populations

[14] À lire, dans le même esprit, *Anabase* III, 5, 15, où il est question des routes qui conduisent à l'Est et de celles qui conduisent vers l'Ouest. Sur la rhétorique chez Xénophon, cf. aussi l'ouvrage collectif de Pontier 2014.

[15] *Cyropédie* VIII, 1, 6.

[16] *Helléniques* II, 1, 17 (Hatzfeld 1936-1939).

[17] Cela n'empêche pas que certaines villes de l'arrière-pays étaient elles-mêmes considérées comme faisant partie de l'Asie.

[18] Cf. *Anabase*, VII, 1, 27 : Xénophon, à Byzance, affirme qu'au début de la guerre du Péloponnèse, les Athéniens étaient maîtres, tant en Asie qu'en Europe, d'un grand nombre de cités (ἔν τε τῇ Ἀσίᾳ πολλὰς ἔχοντες πόλεις καὶ ἐν τῇ Εὐρώπῃ).

[19] Cf. *Helléniques,* IV, 2, 6 : Agésilas affirme qu'il donnera des prix aux contingents mieux équipés seulement après avoir accompli le passage d'Asie en Europe, dans la Chersonèse (ἐπεὶ διαβαίησαν ἐκ τῆς Ἀσίας εἰς τὴν Εὐρώπην, ἐν Χερρονήσῳ).

[20] L'idée de passage est exprimée soit par les verbes διαβιβάζω et διαβαίνω, soit par le substantif διάβασις.

[21] Voici quelques exemples tirés du septième livre de l'*Anabase* : VII, 1, 5-7 e VII, 2, 27 (vers l'Europe, Byzance en particulier) ; VII, 2, 2 et 8-9 ; VII, 6, 12 (vers la côte d'Asie).

[22] *Anabase,* VII, 6, 32 : εἰ δέ τι καλὸν πρὸς τοὺς ἐν τῇ Ἀσίᾳ βαρβάρους ἐπέπρακτο ὑμῖν, οὐ καὶ ἐκεῖνο σῶν ἔχετε καὶ πρὸς ἐκείνοις νῦν ἄλλην εὔκλειαν προσειλήφατε καὶ τοὺς ἐν τῇ Εὐρώπῃ Θρᾷκας, ἐφ' οὓς ἐστρατεύσασθε κρατήσαντες ; (éd. Roussel & Etienne 2016).

[23] Par exemple, *Agésilas,* I, 38.

[24] Par exemple, *Helléniques,* III, 4, 25.

[25] Sur l'origine de l'image des Grecs d'Asie vus et pensés comme une unité communautaire de gens et de cités (passive) et sur leur liberté en tant que formule diplomatique (séparée par rapport à la liberté des Grecs d'Europe), voir Seager & Tuplin 1980. Comme ces deux savants l'ont souligné, le développement de ces concepts remonte aux années 400-386 et ils font précisément leur première apparition littéraire chez Xénophon (cf. *Helléniques,* III, 1, 3; IV, 3, 15).

[26] *Helléniques,* III, 5, 13.

[27] Cf. *Cyropédie*, VIII, 1, 6 ; VIII, 5, 23 et VI, 2, 10.

[28] En particulier *Cyropédie,* I, 1, 4 et *Mémorables*, II, 1, 10.

vivaient à l'époque dans un espace se trouvant sous l'autorité de l'empire achéménide qui correspondait en effet au continent asiatique. En ce qui concerne la deuxième expression, οἱ ἐν τῇ Ἀσίᾳ, elle est bien attestée et parfois également déterminante pour comprendre que l'Asie de Xénophon se confond avec le continent **[29]**.

Pour conclure cette première partie, il apparaît que Xénophon parle des « terres de l'aurore » ou « d'Asie » pour désigner l'Est habité principalement par des populations non grecques et, pour une bonne part, équivalant aux territoires achéménides. Pourtant cette désignation est strictement géographique et surtout ne fait pas ressentir de connotation orientaliste. Il en va de même pour les périphrases désignant ces populations comme « ceux qui habitent l'Asie » : cette appellation ne semble entraîner aucune opposition culturelle non plus.

D'UN BARBARE À L'AUTRE : NOMS ET DEGRÉS DE LA « BARBARIE » CHEZ XÉNOPHON

En ce qui concerne βάρβαρος ainsi que les termes qui en dérivent **[30]**, le relevé dans l'œuvre complète de Xénophon fait apparaître 141 occurrences, dont 90 dans la seule *Anabase*. L'on peut dire que « barbare » est le terme large le plus utilisé chez Xénophon **[31]** pour parler, selon le contexte, de non-Grecs en général ou, plus particulièrement, des seuls Perses **[32]**. La plupart du temps, il s'agit de désigner les soldats des différentes armées achéménides **[33]**.

Bien que la dénomination de « barbare » soit fréquente, elle est loin d'être la seule utilisée. Les ethnonymes, comme le montre le tableau ci-dessous, sont utilisés par Xénophon presque cinq fois plus, le repérage partiel ayant donné un minimum de 700 occurrences **[34]**. Ce nombre très élevé se comprend mieux si l'on pense que l'historien a eu une expérience personnelle de ces populations au cours de l'expédition menée par Cyrus au cœur de l'empire. Il utilise ainsi de préférence des termes restreints comme les ethnonymes, plutôt que « barbare », plus large et moins précis. Xénophon a donc conscience de la diversité humaine que regroupe l'énorme espace achéménide. Il va de soi que lui-même et son public se repéraient aisément face à l'abondance d'une telle « taxinomie ethnographique » **[35]**.

Parmi les ethnonymes, celui de « Perses » est, comme on pouvait l'imaginer, le plus cité **[36]**. Les Perses apparaissent dans une grande partie

[29] Cf. *Cyropédie,* VI, I, 27.

[30] Tels que βαρβαρίζειν (*Helléniques,* V, 2, 37), βαρβαρικός (*Helléniques,* III, 2, 19 ou V, 4, 1), βαρβαρικῶς (*Anabase,* I, 8, 1) et μιξοβάρβαρος (*Helléniques,* II, 1, 15 : l'auteur fait référence à la population composée de Grecs et de barbares de Kédreiai, une ville en Carie, que Lysandre conquit par force en 405).

[31] Le mot est présent à la fois comme substantif et adjectif ; surtout en tant que substantif, voire en tant qu'adjectif substantivé (car il sous-entend d'autres mots tels que "homme" ou "armée"), mais très rarement en forme composée ou adverbiale (cf. n. 30).

[32] Les occurrences explicites où Xénophon fait la connexion entre Perses et barbares ne manquent pas dans l'*Anabase* : j'en citerai quelques-unes à titre d'exemple. Au livre II, il s'agit des émissaires perses envoyés chez les Grecs restés sans stratèges et d'environ trois cents soldats, perses eux aussi, qui les accompagnent (5, 42). Plus tard, au livre III, il est question de quelques escarmouches avec les Perses pendant le trajet du retour (4, 16-18 et 32). Au-delà de l'*Anabase*, il est clair que dans l'*Agésilas* le « barbare » est le Grand Roi (I, 7). Dans les *Helléniques*, au livre VI, le κίνδυνος ὑπὸ βαρβάρων est lié aux Perses (5, 34 et 43). On peut voir d'autres allusions aux Perses en tant que barbares dans des discours, comme celui de Cléarque (*Anabase,* I, 3, 5), où il est question de l'amitié des barbares, évidemment à mettre en lien avec Cyrus. Cependant, comme nous avons déjà eu l'occasion de le voir, ces discours sont biaisés par des motivations qui ne nous renseignent pas nécessairement sur l'opinion de Xénophon. On peut ensuite envisager que la langue définie « barbare » au livre I de l'*Anabase* de manière assez générique par Xénophon – qui évidemment n'y reconnaît aucun idiome grec – soit le perse, le Perse Patégyas parlant βαρβαρικῶς (8, 1), mais sans aucune certitude. Ce qui nous intéresse, de toute façon, est que l'opposition est en général marquée entre langue grecque et langues barbares. La distinction, qui porte sur des catégories linguistiques, ne contribue pas à une opposition culturelle.

[33] Xénophon recueille sous ce terme toutes sortes de populations qui ne sont pas grecques, en particulier celles qui proviennent de l'Est méditerranéen. La distinction au livre V de l'*Anabase* entre « terre grecque » et « terre barbare » est comparable (5, 16 et 6, 25). Il est bien sûr légitime de penser que quand Xénophon parle en général de troupes « barbares », parmi celles-ci on doit imaginer la présence aussi de troupes spécifiquement perses, surtout des troupes d'élite. Cependant, même dans ce cas, Xénophon lui-même ne profite jamais de cette possibilité tout à fait vraisemblable pour établir des oppositions culturelles.

[34] Ce repérage indicatif contient une bonne partie des ethnonymes cités dans l'*Anabase*, plus les occurrences des mêmes ethnonymes dans les autres textes de Xénophon. L'ethnique n'a pas été exclu du groupe quand il avait fonction d'adjectif (ex.: ὁ Ἀρμένιος sous-entendant βασιλεύς). Bien que cette liste reste partielle, les ethnonymes qui y figurent illustrent suffisamment la diversité ethnographique présente dans l'œuvre de Xénophon.

[35] J'emprunte la formule à Brulé 1995, p. 13.

[36] Pour les Perses dans les sources grecques au IVe siècle, l'on peut faire référence avec profit à l'article de Tuplin 1994.

ἔθνος (ordre alphabétique)	Contextes d'occurrence	Nombre d'occurrences
Ἀρμένιοι	*Anabase ; Cyropédie*	75
Βιθυνοί	*Helléniques ; Anabase*	15
Δρῖλαι	*Anabase*	3
Ἑσπερῖται (Ἑσπεριτῶν)	*Anabase*	1
Θρᾷκες	*Helléniques ; Anabase ; Cyropédie ; Mémorables ; Revenus*	51
Θυνοί	*Anabase*	6
Καρδοῦχοι	*Anabase ; Cyropédie*	22
Κοῖτοι	*Anabase*	1
Κόλχοι	*Anabase*	8
Μάκρωνες	*Anabase*	9
Μάρδοι	*Anabase*	1
Μαριανδυνοί	*Anabase*	1
Μῆδοι	*Helléniques ; Cyropédie ; Anabase*	125
Μοσσύνοικοι	*Anabase*	12
Μυσοί	*Helléniques ; Mémorables ; Anabase*	13
Ὀδρύσαι	*Helléniques ; De l'art équestre ; Anabase*	12
Παφλαγόνες	*Helléniques ; Anabase ; Cyropédie ; Agésilas*	22
Πέρσαι	*Helléniques ; Anabase ; Cyropédie ; Agésilas ; Mémorables ; Économique ; De l'art équestre*	250
Πισίδαι	*Helléniques ; Mémorables ; Anabase*	10
Σκυθηνοί	*Anabase*	2
Τάοχοι	*Anabase*	6
Τιβαρηνοί	*Anabase*	5
Φασιανοί	*Anabase ; Cynégétique*	4
Χαλδαῖοι	*Anabase ; Cyropédie*	40
Χάλυβες	*Anabase*	6

Figure : taxinomie ethnographique (partielle).

de l'œuvre de Xénophon et aucun autre ethnique n'est à ce point fréquent. Il faut toutefois rappeler que, même si les Perses sont beaucoup cités, ils ne sont omniprésents ni dans l'*Anabase* ni dans les *Helléniques* **[37]**. D'autres populations ne sont nommées au contraire qu'une seule fois : c'est le cas, par exemple, des Ἑσπερῖται, des Κοῖτοι ou des Μαριανδυνοί.

Le tableau illustre ainsi l'importance de l'usage d'ethnonymes par rapport au mot « barbare » chez Xénophon. On ne note donc pas de préférence marquée pour un terme généralisant désignant les populations de l'Est méditerranéen là où l'auteur peut fournir un terme plus précis. Il se confirme que l'*Anabase* constitue un texte particulièrement riche pour l'étude de l'historien : cette œuvre qui, ces cinquante dernières années, a été étudiée du point de vue de l'histoire militaire, mérite assurément une étude approfondie sous l'angle des représentations culturelles des populations d'Asie, comme des études récentes l'ont montré **[38]**.

Il faut à présent se demander si le mot « barbare » entre en opposition avec d'autres mots. Tout d'abord, il est fréquemment utilisé dans les discours que l'auteur rapporte; il y est donc fortement connoté d'un point de vue rhétorique. Ce sont surtout les alliés des Athéniens ou les Lacédémoniens qui s'en

[37] John Marincola, chez Strassler 2009, a tendance à traduire le mot « barbare » par Perses lorsqu'il estime que cela est faisable. Cette stratégie de traduction est pertinente dans une perspective de rationalisation du texte et elle a le mérite de conférer une meilleure lisibilité à un même mot qui, dans plusieurs contextes, pourrait avoir des significations différentes. Elle est acceptable, par exemple, dans le cas où le texte de Xénophon renvoie indubitablement aux Perses, comme dans VI, 3, 1 ; 5, 34 et 5, 43. Cependant, si cette méthode fonctionne bien lorsque l'on veut rendre l'idée qu'en parlant d'armée barbare Xénophon veut dire armée achéménide, elle ne fonctionne plus si le lecteur comprend que les soldats de ces armées étaient tous Perses d'un point de vue ethnique. Dans cette perspective, il semble plus prudent de rester le plus possible fidèle au texte grec. Cela n'enlève rien, cependant, à la qualité de la traduction de Marincola, laquelle est préférable à nos yeux à celle de Hatzfeld 1936-1939 (cf. par exemple les traductions du passage des *Helléniques* II, 1, 17).

[38] Cf. en particulier Briant 1995, Tuplin 2004a, Lane Fox 2004a.

servent, quand ils doivent mettre en avant leurs intérêts contre les Thébains [39]. Xénophon, dans son rôle de stratège, l'utilise également pour faire référence aux Perses (notamment le Roi et Tissapherne), dans les harangues qui suivent le massacre des commandants grecs [40]. Cyrus le Jeune lui-même adopte l'opposition Grecs / barbares et le système de valeurs qui lui est associé (*Anabase*) lorsqu'il s'adresse à ses mercenaires grecs avant la bataille de Counaxa. Il leur déclare en effet : « Grecs, ce n'est pas parce que je manque de troupes barbares que je vous prends comme alliés, mais parce que je vous estime plus braves et supérieurs à leur multitude […] » [41].

Il a été soutenu à plusieurs reprises que la limite entre Grecs et barbares est très claire chez Xénophon. Être barbare serait ainsi l'un des critères les plus discriminants que Xénophon utiliserait pour classer les populations dans la *catabase* de l'*Anabase*. Les passages cités pour soutenir cette opinion sont souvent d'ordre rhétorique : c'est par exemple le cas où le porte-parole des députés de la ville de Sinope, Hécatonymos, s'adresse à ce qui reste des Dix-Mille et invoque le caractère grec de l'armée comme garantie d'un traitement, pour ainsi dire, *civilisé* envers sa cité, grecque aussi. Le passage est cité par P. Brulé pour affirmer que « Ferme est la limite entre grécité et barbarie » [42]. Le discours d'Hécatonymos continue ainsi: « Nous sommes envoyés, soldats, par la ville de Sinope pour vous féliciter d'avoir, vous, Grecs, vaincu des barbares […]. Cependant, étant Grecs nous aussi, nous estimons, que nous ne devons éprouver de votre part, puisque vous êtes des Grecs, que bons traitements […] » [43]. On déduit de ce discours du porte parole [44] que les Grecs devraient se comporter entre eux selon un code commun de civilité : les barbares pourraient subir un malheur (κακόν), mais pas des Grecs. On pourrait voir dans ces expressions une attitude typiquement orientaliste de supériorité, mais ce passage ne peut guère être considéré comme représentatif de la pensée de Xénophon lui-même, ni d'une opposition généralisée entre Grecs et barbares. Quelques paragraphes après, en effet, Xénophon lui-même intervient dans l'assemblée face à Hécatonymos, pour remarquer que l'armée n'a pas traité les populations qu'elle a rencontrées sur son chemin en fonction de leur degré de barbarie, mais plutôt de l'accueil qu'elles lui ont réservé : « Partout […] où sur notre passage on ne nous ouvrait pas de marché, que ce soit en territoire barbare ou grec, nous avons pris, non par insolence mais par nécessité, ce dont nous avions besoin » [45]. Le but de Xénophon dans ce discours est évidemment de « dicter les conditions de l'assentiment des Grecs aux volontés des gens de Sinope » [46]. Il montre aussi comment un bon commandant doit se comporter [47]. Il cite en même temps les Cardouques, les Taoques et les Chaldéens qui n'obéissent pas au Roi et que néanmoins l'armée grecque a dû combattre [48], par opposition aux Macrons qui, bien qu'étant barbares, ont été regardés comme des amis par les Grecs. On le voit bien, les deux discours reconnaissent une différence entre territoire barbare et grec, mais l'insistance de Xénophon porte plutôt sur la nécessité de survivre que sur l'opposition, culturelle ou sociale [49]. Il est évident qu'une armée qui tentait de se retirer

[39] *Helléniques,* VI, 5, 34 et 43.

[40] Voir à titre d'exemple *Anabase,* III, 1, 35 et III, 2, 8 et 22.

[41] *Anabase,* I, 7, 3-4 (Ὦ ἄνδρες Ἕλληνες, οὐκ ἀνθρώπων ἀπορῶν βαρβάρων συμμάχους ὑμᾶς ἄγω, ἀλλὰ νομίζων ἀμείνονας καὶ κρείττους πολλῶν βαρβάρων ὑμᾶς εἶναι, διὰ τοῦτο προσέλαβον, éd. Roussel & Étienne 2016). Cf. Darbo-Peschanksi 1989, p. 246.

[42] Cf. Brulé 1995, p. 14.

[43] *Anabase,* V, 5, 8-9 : Ἔπεμψεν ἡμᾶς, ὦ ἄνδρες στρατιῶται, ἡ τῶν Σινωπέων πόλις ἐπαινέσοντάς τε ὑμᾶς, ὅτι νικᾶτε, Ἕλληνες ὄντες, βαρβάρους […]. Ἀξιοῦμεν δέ, Ἕλληνες ὄντες καὶ αὐτοὶ, ὑφ' ὑμῶν, ὄντων Ἑλλήνων, ἀγαθὸν μέν τι πάσχειν, κακὸν δὲ μηδέν (éd. Roussel & Étienne 2016).

[44] Il s'agit d'un discours moyennement bref (17 lignes au total), qui s'inscrit dans le contexte de la rencontre entre l'armée et les Grecs du Pont : cf. sa longueur relative par rapport aux autres discours de ce contexte et, en général, de l'*Anabase* dans Tuplin 2014, p. 109-119 (Appendice 1).

[45] *Anabase,* V, 5, 16: ὅποι δ' ἂν ἐλθόντες ἀγορὰν μὴ ἔχωμεν, ἄν τε εἰς βάρβαρον γῆν, ἄν τε εἰς Ἑλληνίδα, οὐχ ὕβρει, ἀλλὰ ἀνάγκῃ λαμβάνομεν τὰ ἐπιτήδεια (éd. Roussel & Étienne 2016).

[46] Tuplin 2014, p. 90.

[47] Cf. Gray 2011 et Tuplin 2014, p. 105 (« [les discours] ont bien une leçon à donner au lecteur – du moins au lecteur qui voit bien, s'il est sensé, que le commandement est l'un des sujets traités par l'*Anabase* »).

[48] Xénophon en souligne ainsi le caractère guerrier, qui est bien loin d'une représentation « orientaliste » de populations défaites et esclaves. Il en va de même pour les Perses, dont Xénophon loue les qualités administratives et la valeur guerrière (cf. *Économique* 4, 18 ; *Anabase* I, 8, 28-29).

[49] Là aussi les propos de Xénophon sont issus d'un discours, mais le but est évidemment celui de « communiquer pour la première fois à un auditoire grec l'exploit de l'armée tout en indiquant clairement que l'armée ne veut pas qu'on la bouscule » (Tuplin 2014, p. 83). Les deux discours, de ce point de vue, sont réalistes.

devait trouver des aliments et ne pouvait pas trop distinguer, sur le critère de l'ethnie, entre un ami et un ennemi. Le critère de distinction entre amis et ennemis n'étant pas ethnique mais militaire, on ne peut pas inférer de la réponse de Xénophon qu'il est en train d'alimenter une distance culturelle avec les barbares, ce qui au contraire paraît le but d'Hécatonymos, d'après le discours que l'auteur lui fait prononcer. Par conséquent, rhétorique ou pas, on ne peut guère renvoyer au contexte de ces discours pour affirmer que la limite entre grécité et barbarie est claire chez Xénophon, à moins de définir quels sont les discours de l'*Anabase* qui découlent de son opinion personnelle sur ce point. Dans une étude plus récente, Tuplin a observé que l'absence globale (et pas surprenante, à son avis) de discours émanant de barbares ennemis dans l'*Anabase* « traduit aussi plus particulièrement le désir de leur refuser le pouvoir éventuel de faire de réels discours » **[50]**. Pourtant il y a, dans cette œuvre, des barbares qui prononcent des discours **[51]**. Il est vrai que le nombre des discours de ces barbares n'est pas comparable au reste ; toutefois cet écart pourrait être dû à un choix littéraire de Xénophon, qui n'a rien à voir avec l'intention d'exclure *a priori* la parole barbare de son texte, mais doit être relié, par exemple, à la focalisation de son récit **[52]**.

Le fait que Xénophon n'utilise guère le mot « barbare » pour établir une opposition culturelle avec « Grec » est d'ailleurs évident dès lors que l'on précise la signification de la barbarie chez notre auteur. Il est possible de le faire à partir de l'exemple des Mossynèques, qui sont présentés par Xénophon comme la plus barbare des populations rencontrées par l'armée **[53]**. Cette description est liée à leurs coutumes sociales, car ils ne suivent pas de régime alimentaire à la grecque et ont des relations sexuelles en public avec les courtisanes qui suivent les Grecs : cette population est donc la plus « barbare » parce qu'elle s'éloigne le plus des façons grecques de concevoir la vie sociale. Xénophon notamment met en rapport leurs *barbarikoi nomoi*, plus ou moins explicitement, avec les *hellênikoi nomoi.* Cela ne signifie point que Xénophon prononce un jugement de valeur négatif sur les Mossynèques : il rapporte, bien sûr, ce que les Grecs de l'expédition disaient sur cette population, mais cela n'implique pas l'expression d'une supériorité à travers la représentation ethnographique **[54]**. Xénophon marque plutôt à chaque fois des différences culturelles ayant comme point de repère ses propres modèles culturels – qui sont des modèles grecs –, qu'il s'agisse de cité, de village ou d'us et coutumes. C'est à ces mêmes modèles qu'il emprunte la représentation des contextes environnementaux rencontrés durant l'expédition et, par conséquent, c'est à partir d'eux qu'est construite son idée de « barbare » **[55]**. Certes une telle taxinomie manifeste une curiosité vers un monde différent, mais elle ne correspond pas à l'œil de l'*Occidental orientaliste* qui classifie méthodiquement l'*Oriental* pour le connaître afin de le contrôler. Du reste, si ses prédécesseurs avaient fréquemment parlé des Perses comme de « barbares » après les guerres médiques, Xénophon le fait aussi, mais moins fréquemment **[56]** : les occurrences du mot « barbare » chez lui renvoient principalement aux populations de l'empire achéménide, ce qui

[50] Tuplin 2014, p. 87.

[51] Cf. le discours de Tissapherne, II, 5, 16-23, que Tuplin considère comme « l'exception qui confirme la règle » (Tuplin 2014, p. 87) et les discours de Cyrus le Jeune.

[52] Vlassopoulos 2013, de ce point de vue, a, à juste titre, essayé d'abandonner la traditionnelle dichotomie Grecs - barbares à la recherche d'une réalité d'interactions bien plus nuancée, même chez Xénophon qui est considéré comme « one of the most innovative spirits in Greek literature of the fourth century […] ». Il définit l'*Anabase* comme « the most characteristic product of the textualisation of the interactions between Greeks and non-Greeks […] » (Vlassopoulos 2013, p. 221). Cf. aussi Pontier 2016 qui, toutefois, identifie, sous la surface de certaines allusions textuelles, un dualisme entre Orient et Occident et met par conséquent l'accent sur l'hellénocentrisme de l'auteur, qui se manifesterait justement à travers des stéréotypes négatifs sur les « Orientaux ».

[53] *Anabase,* V, 4, 34 (cf. Prestianni Giallombardo 1995) : πλεῖστον τῶν Ἑλληνικῶν νόμων κεχωρισμένους. En effet, on peut mesurer ce degré de « barbarie » même au niveau lexical, grâce à l'importance quantitative du mot « barbare » au paragraphe V, 4 de l'*Anabase* (utilisé pour faire référence aux Mossynèques, tant amis qu'ennemis), qui arrive donc à constituer presque 10% des occurrences totales du mot dans cet ouvrage. J'en profite pour remarquer que 30% des occurrences du terme « barbare » dans l'*Anabase* apparaissent en revanche au livre I, où le terme désigne presque exclusivement des armées achéménides, voire des non-Grecs.

[54] La description est « à l'abri du mépris » (Roussel & Etienne 2016, p. 19).

[55] Cf. Lane Fox 2004b, p. 207-209.

[56] C'est surtout dans les discours d'exhortation que les barbares font l'objet d'une caricature, que la tension entre identité grecque et barbarie se renouvelle et que les clichés se répètent et se renforcent, tout comme dans plusieurs discours indirects, comme celui de Callicratidas (*Helléniques,* I, 6, 7 ; cf. aussi V, 1, 17), ou celui d'Agésilas à Éphèse, où ce dernier vend nus les prisonniers de guerre (*Helléniques,* III, 4, 19).

nous amène à penser que, d'une certaine manière, Xénophon ne considère plus les Perses comme les « barbares » par excellence, mais des barbares parmi d'autres, plus cultivés et complexes **[57]**. Ses catégories de pensée n'étaient pas toujours en adéquation avec son expérience personnelle de l'empire achéménide et c'est pourquoi sa connaissance directe, qui n'est pas négligeable, a contribué à rendre sa vision du monde moins marquée par les *topoi* grecs sur les barbares **[58]** .

En conclusion, ce repérage lexical semble suggérer que, s'il y a une polarisation dans l'œuvre de Xénophon, elle vaut surtout au niveau rhétorique. De plus, elle s'est affaiblie par rapport au Ve siècle, ce qui s'explique par le changement de la situation politique et culturelle du IVe siècle. Celle-ci pose des questions profondes sur l'exclusivité grecque de certaines idées et pratiques culturelles, et invite à nuancer l'idée d'une opposition et d'une différence radicales avec les Perses et les autres barbares : un terrain commun fait des mêmes concepts éthiques, sociaux et culturels paraissait désormais possible **[59]**. À la lumière de cette étude lexicale, la perception par Xénophon des populations de l'Est méditerranéen semble bien éloignée de l'attitude orientaliste qu'on lui a parfois prêtée. ■

[57] Que ce soit dans les ouvrages historiques ou dans d'autres écrits de Xénophon, l'on comprend bien que le terme « barbares » appliqué aux Perses ne possède plus une connotation péjorative. En particulier, dans *Anabase* I, 1, 5, où le mot « barbare » fait sa première apparition dans l'ouvrage, il est évident que Xénophon établit une distinction entre Cyrus le Jeune, Perse, et les autres barbares qui le suivent : dans cet ouvrage il est toujours question de Cyrus et de ses troupes barbares et grecques, mais il y a aussi une distinction entre la cavalerie barbare et celle du Roi (V, 6, 8). Lors de l'affrontement majeur, la bataille de Counaxa, les Perses semblent bien distingués des troupes barbares qui se battent à leurs côtés (I, 8) : du reste, quand Xénophon doit en préciser l'origine ethnique, il le fait en précisant, comme dans le cas de Patégyas, ἀνὴρ Πέρσης (*Anabase* I, 8, 1). Parfois l'écart se réduit ; nous en avons une preuve lors de la réflexion de Xénophon sur la position du commandant de l'armée au centre des troupes (I, 8, 21-23) : l'on a presque un syllogisme sur le fait que, comme tous les chefs barbares, le Roi se situe au centre de son armée pendant une bataille, où il pense être mieux protégé. Mais dans le même passage, lorsque Xénophon parle d'armée perse, il s'agit spécifiquement du contingent ethnique entourant le souverain. Il y a donc une double référence au Roi, dans ce passage, portant sur la stratégie militaire : en tant que Perse et en tant que barbare.

[58] Cf. Tuplin 2004b, p. 165.

[59] Comme dans le cas célèbre de la relation de ξενια unissant Agésilas et le fils de Pharnabaze (*Anabase,* IV, 1, 29-40 ; cf. sur le passage Gray 1989, p. 52-56 et Tuplin 1993, p. 58-59. Sur la ξενία cf. par exemple Azoulay 2004, p. 150-170).

BIBLIOGRAPHIE

Azoulay, Vincent, 2004, *Xénophon et les grâces du pouvoir. De la* charis *au charisme*, Paris.
Briant, Pierre (éd.), 1995, *Dans les pas des Dix-Mille*. *Peuples et pays du Proche-Orient vus par un Grec*, Pallas 43, Toulouse.
Briant, Pierre, 1996, *Histoire de l'Empire perse. De Cyrus à Alexandre*, Paris.
Brulé, Pierre, 1995, « Un nouveau monde ou le même monde? », dans Pierre Briant (éd.), *Dans les pas des Dix-Mille. Peuples et pays du Proche-Orient vus par un Grec*.
Darbo-Peschanski, Catherine, 1989, « Les barbares à l'épreuve du Temps (Hérodote, Thucydide, Xénophon) », *Mètis* 4, n. 2, p. 233-250.
Dillery, John, 1995, *Xenophon and the History of His Times*, London – New York.
Dumézil, Bruno (éd.), 2016, *Les barbares*, Paris.
Dusinberre, Elspeth R. M., 2013, *Empire, Authority, and Autonomy in Achaemenid Anatolia*, Cambridge.
Flower, Michael A., 2012, *Xenophon's Anabasis or The Expedition of Cyrus*, Oxford.
Gray, Vivienne, 1989, *The Character of Xenophon's Hellenica*, London.
Gray, Vivienne, 2011, *Xenophon's Mirror of Princes: Reading the Reflections*, Oxford – New York.
Hall, Edith, 1989, *Inventing the Barbarian: Greek Self-Definition through Tragedy*, Oxford.
Hatzfeld, Jean, 1936-1939, *Xénophon. Helléniques*, 3 vol., Paris (CUF).
Hobden, Fiona & Tuplin, Christopher, 2012, *Introduction*, dans Fiona Hobden & Christopher Tuplin (éd.) *Xenophon: Ethical Principles and Historical Enquiry*, Leiden – Boston, p. 1-41.
Lane Fox, Robin (éd.), 2004a, *The Long March. Xenophon and the Ten Thousand*, Yale.
Lane Fox, Robin, 2004b, « Sex, Gender and the Other in Xenophon's Anabasis », dans Robin Lane Fox (éd.), *The Long March. Xenophon and the Ten Thousand*, Yale, p. 184-214.

Lenfant, Dominique, 2011, « Xénophon », dans Dominique Lenfant (éd.), *Les Perses vus par les Grecs. Lire les sources classiques sur l'empire achéménide*, Paris, p. 405-420.
Pontier, Pierre (éd.), 2014, *Xénophon et la rhétorique*, Paris.
Pontier, Pierre, 2016, s.v. *Xénophon,* dans Bruno Dumézil (éd.), *Les barbares,* p. 1411-1415.
Prestianni Giallombardo, Anna Maria, 1995, « Il bronzo e la pietra. Strumenti di guerra e tecniche di combattimento nell'Anabasi di Senofonte », dans Pierre Briant (éd.), *Dans les pas des Dix-Mille. Peuples et pays du Proche-Orient vus par un Grec*, p. 21-40.
Rood, Tim, 2004, « Panhellenism and Self-Presentation: Xenophon's Speeches », Robin Lane Fox (éd.), *The Long March. Xenophon and the Ten Thousand*, Yale, p. 305-329.
Roussel, Denis & Étienne, Roland, 2016*, Xénophon. L'Anabase ou l'Expédition des Dix-Mille. Traduction et édition critique,* Paris.
Russo, Antonella, 2006, « SNS-Greek & Latin 1.0 per Windows », dans *Guerra e pace in Sicilia e nel Mediterraneo antico (VIII-III sec. a.C.). Arte, prassi e teoria della pace e della guerra*, Atti delle Quinte Giornate Internazionali di Studi sull'area elima e la Sicilia occidentale nel contesto mediterraneo, Erice, 12-15 ottobre 2003, Pisa, p. 747-757.
Said, Edward W., 1978, *Orientalism*, New-York (édition utilisée : *Orientalismo. L'immagine europea dell'Oriente*, Milano 2013).
Seager, Robin & Tuplin, Christopher, 1980, « The Freedom of the Greeks of Asia: on the Origins of a Concept and the Creation of a Slogan », *JHS* 100, p. 141-154.
Sevinç, Nurten et al., 2001, « A New Painted Graeco-Persian Sarcophagus from Çan », *Studia Troica* 11, p. 383-420.
Strassler, Robert B. (éd.), 2009, *The Landmark Xenophon's Hellenika*, New York.
Tuplin, Christopher, 1993, *The Failings of Empire. A Reading of Xenophon Hellenica 2.3.11-7.5.27*, *Historia Einzelschriften* 76, Stuttgart.
Tuplin, Christopher, 1994, « Persians as Medes », dans Heleen Sancisi-Weerdenburg et al. (éd.), *Achaemenid History VIII. Continuity and Change. Proceedings of the Last Achaemenid History Workshop, April 6-8, 1990 – Ann Arbor, Michigan,* Leiden, p. 235-256.
Tuplin, Christopher (éd.) 2004a, *Xenophon and his World*, Papers from a conference held in Liverpool in July 1999, *Historia Einzelschriften* 172, Stuttgart.
Tuplin, Christopher, 2004b, « The Persian Empire », dans Robin Lane Fox (éd.), *The Long March. Xenophon and the Ten Thousand*, Yale, p. 154-183.
Tuplin, Christopher, 2014*,* « Le salut par la parole. Les discours dans l'*Anabase* de Xénophon »*,* dans P. Pontier (éd.), *Xénophon et la rhétorique*, Paris, p. 69-120.
Vlassopoulos, Kostas, 2013, *Greeks and Barbarians,* Cambridge.

REVUE ARCHIMÈDE

ARCHÉOLOGIE ET HISTOIRE ANCIENNE

ISOCRATE ET L'ENNEMI COMMUN DES GRECS : DÉSIGNATION ET REPRÉSENTATION DES PEUPLES D'ASIE DANS LE CORPUS ISOCRATIQUE

Pascale GIOVANNELLI-JOUANNA
Maître de conférences en langue et littérature grecques
Université Jean Moulin-Lyon 3
UMR 5189 HiSoMA
pascale.jouanna@univ-lyon3.fr

RÉSUMÉ

La pensée politique d'Isocrate, portée par ses discours, est largement tournée vers l'Asie, l'empire du Roi et les peuples qui lui sont soumis. Cette préoccupation s'inscrit notamment dans les suites de la Paix d'Antalcidas conclue en 386 av. J.-C., dont le contenu, scandaleux aux yeux de l'Athénien, a accru la mainmise perse sur le continent asiatique. L'axe essentiel qui va alors commander le programme politique défendu par Isocrate pendant une trentaine d'années, depuis le *Panégyrique* (380) jusqu'au *Philippe* (346) et au *Panathénaïque* (342-339), est la construction d'un panhellénisme prônant la paix et l'union entre les Grecs, étroitement subordonné à une expédition commune contre l'ennemi héréditaire perse.
Comment le corpus isocratique désigne-t-il lexicalement les populations asiatiques ? De quelle vision de l'Asie et du caractère de ses habitants ces dénominations témoignent-elles ?
Après avoir mis en évidence le caractère schématique et stéréotypé des modes de désignation et de représentation des peuples d'Asie dans l'œuvre d'Isocrate, l'étude montre que cette représentation ne doit pas être jugée *per se* comme simpliste et réductrice. Elle est en réalité à interpréter comme le support privilégié à la fois du projet politique défendu par l'Athénien et de la forme choisie par lui, à savoir une rhétorique à la croisée des genres épidictique et symbouleutique.

MOTS-CLÉS

Antalcidas, Asie, Asiatiques, barbares, genre épidictique, genre symbouleutique, Grecs, Isocrate, lexique, panégyrique, panhellénisme, Philippe, rhétorique.

Isocrates' political thought, carried by his speeches, is largely turned towards Asia, the King's empire and the people who are subjects to him. This concern is part of the aftermath of the Peace of Antalcidas concluded in 386 BC., whose content, scandalous in the eyes of the Athenian, has increased the Persian seizure on the Asian continent. The essential axis which will then command the political program defended by the Athenian for some thirty years, from *Panegyricus* (380) to *Philippus* (346) and *Panathenaicus* (342-339), is the elaboration of a panhellenism advocating peace and unity between the Greeks, closely subordinated to a common expedition against the Persian hereditary enemy.
How does the Isocratic corpus refer lexically to the Asian populations? What vision of Asia and the character of its inhabitants do these denominations reveal?
Having shown the schematic and stereotyped nature of the modes of designation and representation of the Asian peoples in Isocrates'works, the study shows that this representation should not be judged *per se* as simplistic and reductive. It is in fact to be interpreted as the privileged support for both the political project he defended and the form chosen by him, namely a rhetoric at the crossroads of the epidictic and deliberative genres.

KEYWORDS

Antalcidas, Asia, Asians, barbarians, deliberative genre, Greeks, epidictic genre, Isocrates, lexicon, panegyricus, panhellenism, Philippus, rhetoric.

Article accepté après évaluation par deux experts selon le principe du double anonymat

Né en 436 av. J.-C. et mort en 338 **[1]**, au lendemain de la bataille de Chéronée, qui vit la défaite des cités grecques coalisées devant Philippe et la perte de leur indépendance, l'Athénien Isocrate a exercé durant sa longue vie trois formes d'activité au sein de sa cité **[2]**. Issu d'une famille aisée, mais ruinée après la défaite d'Athènes en 404, en un premier temps, il met à profit la formation rhétorique reçue de maîtres sophistes, Gorgias et Prodicos notamment **[3]**, en s'adonnant au métier de logographe pour gagner sa vie **[4]**. Puis il fonde sa propre école (*c.* 390) en réaction contre l'enseignement des sophistes et la dirige jusqu'à la fin de sa vie. Cette création s'accompagne de la publication du manifeste *Contre les sophistes* (*c.* 391-390), et l'on peut rattacher à son travail de pédagogue la composition des deux éloges paradoxaux, *Eloge d'Hélène* (*c.* 390) et *Busiris* (*c.* 390 ou 380-378). Parallèlement à son enseignement, Isocrate veut exercer une influence sur la vie politique d'Athènes sans toutefois y participer activement : il met son activité littéraire au service des affaires de la cité, dans lesquelles il s'investit davantage en intellectuel et en conseiller politique qu'en rhéteur. De fait, dans la vie communautaire athénienne régie par l'oralité, lui qui n'a jamais prononcé ses discours, de son propre aveu à cause de sa timidité et de son manque de voix, expose ses idées dans des discours politiques écrits, depuis le *Panégyrique* (380) jusqu'au *Philippe* (346) et au *Panathénaïque* (342-339), ses thèmes de prédilection se trouvant rassemblés dans son œuvre testament, *Sur l'Échange* (353) **[5]**.

La pensée d'Isocrate, dépassant le cadre athénien, est largement tournée vers la politique étrangère **[6]**. L'axe essentiel qui la régit est la construction d'un panhellénisme prônant la paix et l'union entre les Grecs **[7]** à seule fin de mener la guerre contre l'ennemi commun perse. La réflexion politique de l'Athénien est par conséquent fortement tournée vers l'Asie, l'empire du Roi et les peuples qui lui sont soumis. Elle l'est d'autant plus que l'actualité contemporaine d'Isocrate a vu en 386 la conclusion du traité de paix négocié par le Spartiate Antalcidas avec le Roi Artaxerxès **[8]**. La Paix du Roi affirme la souveraineté perse sur les cités grecques d'Asie, et certaines îles dont Clazomène et Chypre **[9]**. Isocrate, dans le *Panégyrique,* s'insurge contre ce traité qu'il juge scandaleux en raison de l'abandon des Grecs d'Asie et de la mainmise perse accrue sur le continent asiatique **[10]**. Ainsi la doctrine constante d'Isocrate de guerre commune contre l'ennemi perse et le contexte international de la première moitié du IVe siècle font que l'Asie, en tant qu'espace et pouvoir, est au cœur de ses discours politiques.

Comment Isocrate désigne-t-il concrètement et *verbatim* les populations asiatiques ? Quelles interprétations peut-on tirer de cette approche lexicale et de quel sens est-elle porteuse ? Autrement dit, de quelle vision du monde le corpus isocratique

[1] Toutes les dates données dans le corps du texte s'entendent désormais av. J.-C.

[2] Synthèse biographique et bibliographique complète dans López Cruces & Fuentes Gonzáles 2000.

[3] Voir par exemple Cicéron, *Orator*, 176.

[4] Six plaidoyers judiciaires ont été conservés, datables entre 403 et 390 : *Contre Euthynous*, *Contre Callimachos*, *Contre Lochitès*, *Sur l'Attelage*, *Trapézitique*, *Éginétique*. Isocrate niera ou passera sous silence cette activité à but alimentaire dans son discours autobiographique *Sur l'Échange*, 2 et 161 *sqq.*

[5] Sur rhétorique et politique chez Isocrate, voir Masaracchia 1995.

[6] Sur la pensée politique d'Isocrate en matière de politique étrangère, voir Mathieu 1966, p. 51-112.

[7] Pour une synthèse définissant le panhellénisme d'Isocrate, voir notamment Bouchet 2014, p. 132-154.

[8] Xénophon dit en faire une citation littérale dans les *Helléniques* (V, 1, 31).

[9] Contexte, contenu précis et analyse de la paix d'Antalcidas : voir par exemple Carlier 1995, p. 31-35.

[10] *Panégyrique*, 179.

rend-il compte ? Enfin, quelle représentation des Asiatiques ressort de ses discours ? Ces différents niveaux permettront d'évaluer le degré de stéréotypie ou d'originalité de cet aspect de la pensée isocratique. L'analyse ne doit cependant jamais perdre de vue la part de rhétorique à l'œuvre dans l'exposé que fait l'Athénien de son programme politique. De fait, son argumentation s'appuie sur tous les effets ressortissant à la fois au genre symbouleutique (ou délibératif) par son contenu de conseil et au genre épidictique par sa dimension d'éloge.

DÉSIGNER LES PEUPLES D'ASIE : APPROCHE LEXICALE

De quelle façon les discours isocratiques désignent-ils les populations orientales ?

Cette entrée en matière lexicale permet une première constatation : l'emploi du nom βάρβαρος (143 occurrences) l'emporte très majoritairement sur les autres modes de désignations, différentes formes de périphrases notamment. En outre, le *Panégyrique* recèle à lui seul 45, soit un tiers des occurrences **[11]** : de fait, dans le premier de ses grands manifestes politiques, publié en 380, une dizaine d'années après avoir commencé à y travailler (*c.* 392), Isocrate plaide avec force en faveur de l'union de tous les Grecs et du projet d'expédition commune en Asie contre les Perses.

LES EMPLOIS DE ΒΑΡΒΑΡΟΣ

Dans la droite ligne de la représentation du monde consécutive aux guerres médiques, le corpus isocratique témoigne d'une division simplifiée de la terre habitée en deux blocs : l'Europe et l'Asie, les Grecs (Ἕλληνες) et les barbares (βάρβαροι). L'opposition entre Grecs (Ἕλληνες) et barbares (βάρβαροι) est récurrente et stéréotypée dans son corpus. Le terme est rarement utilisé dans son extension maximale, quand l'addition des deux entités, Grecs et barbares, désigne le monde entier. C'est le cas dans des considérations générales, comme lorsque Isocrate, dans le plaidoyer *Contre Callimachos* (§27), fait l'éloge du recours universel aux arrangements et compromis entre particuliers ou avec l'État **[12]**, ou bien dans des sentences : « sachant que, chez les Grecs comme chez les barbares, ceux qui sont les plus renommés pour leur valeur possèdent les biens les plus grands » (*Nicoclès*, 50 : (…) γιγνώσκοντες ὅτι καὶ τῶν Ἑλλήνων καὶ τῶν βαρβάρων οἱ μεγίστας ἐπ᾽ ἀρετῇ δόξας ἔχοντες πλείστων ἀγαθῶν δεσπόται καθίστανται **[13]**).

De façon générale néanmoins, l'appellation de « barbares » est employée dans une extension moindre pour renvoyer implicitement aux Perses et aux peuples de l'empire perse **[14]**. Deux contextes sont privilégiés : dans le passé, les guerres médiques et les victoires des Grecs sur l'ennemi perse, où, par exemple, sans être nommé, Miltiade est ὁ τοὺς βαρβάρους Μαραθῶνι τῇ μάχῃ νικήσας, « celui qui a vaincu au combat les barbares à Marathon » **[15]**, et dans le présent, le projet d'expédition commune défendu avec constance par Isocrate, comme dans le *Sur l'Échange*, 77 : « En outre, quel discours (*i.e.* d'Isocrate) porterait sur un sujet plus beau et plus important que celui qui invite les Grecs à une expédition contre les barbares et conseille la concorde mutuelle ? » (Ἔτι δὲ τίς ἂν περὶ καλλιόνων καὶ μειζόνων πραγμάτων τοῦ τοὺς Ἕλληνας ἐπί τε τὴν τῶν βαρβάρων στρατείαν παρακαλοῦντος καὶ περὶ τῆς πρὸς ἀλλήλους ὁμονοίας συμβουλεύοντος ;).

[11] Contre respectivement 28 et 29 dans ses deux derniers discours, *Philippe* et *Panathénaïque*, le dernier tiers des occurrences se répartissant dans les autres discours.

[12] *Contre Callimachos*, 27 : Ἐνθυμεῖσθε δ᾽ ὅτι περὶ τῶν μεγίστων ἥκετε δικάσοντες· περὶ γὰρ συνθηκῶν τὴν ψῆφον οἴσετε, ἃς οὐδὲ πώποτ᾽ οὔθ᾽ ὑμῖν πρὸς ἑτέρους οὔτ᾽ ἄλλοις πρὸς ὑμᾶς ἐλυσιτέλησε παραβῆναι, τοσαύτην δ᾽ ἔχουσι δύναμιν ὥστε τὰ πλεῖστα τοῦ βίου καὶ τοῖς Ἕλλησι καὶ τοῖς βαρβάροις διὰ συνθηκῶν εἶναι. « Réfléchissez que vous êtes venus pour juger des éléments de la plus haute importance ; en effet, vous allez voter au sujet de conventions qu'il vaut mieux ne jamais transgresser, ni vous à l'égard d'autres personnes, ni autrui à votre égard, et qui ont une efficacité si grande que la plupart des affaires de la vie, pour les Grecs comme pour les barbares, se règlent au moyen de conventions. » (Traduction personnelle ici comme dans l'ensemble du document).

[13] Le texte grec auquel nous renvoyons est l'édition d'Isocrate dans la CUF : Mathieu & Brémond 1929-1967.

[14] Il est toujours précisé quand le terme a son acception plus large ; ainsi, dans *Panégyrique*, 67, les barbares sont les Scythes, les Thraces et les Perses, autrement dit les barbares d'Europe et ceux d'Asie. Il en est de même quand il s'agit des « barbares d'Europe », comme dans *Philippe*, 152, s'agissant des campagnes du roi macédonien contre les Thraces, Péoniens et Illyriens (voir n. *ad loc.* p. 59 dans l'édition de Mathieu et Brémond pour la CUF).

[15] *Sur l'Échange*, 306. Voir aussi par exemple *Archidamos*, 43 (les Athéniens face à la force des Barbares, τὴν τῶν βαρβάρων δύναμιν, qui envahit l'Attique) ou *Panégyrique,* 87 (le débarquement des barbares, τὴν ἀπόβασιν τὴν τῶν βαρβάρων, et la victoire des Grecs à Salamine et à l'Artémision).

Le nom est le plus souvent utilisé au pluriel (βάρβαροι). L'expression la plus complète pour rendre la mosaïque des peuples d'Asie sujets du Roi est τὰ γένη τὰ τῶν βαρβάρων, « les peuples des barbares » (*Panathénaïque,* 119).

Employé seul au singulier, **ὁ βάρβαρος** désigne soit métonymiquement le collectif des peuples d'Asie (*Panégyrique*, 15 : ἐπὶ τὸν βάρβαρον τραπέσθαι, « se tourner contre le Barbare » pour évoquer l'expédition contre l'empire perse) **[16]**, soit le Roi lui seul (*Archidamos*, 27 **[17]**).

À deux reprises seulement et dans l'unique discours du *Philippe*, l'adjectif dérivé **βαρβαρικός** se substitue au nom au génitif adnominal : καταπεφρονηκέναι τῆς βαρβαρικῆς δυναστείας, « mépriser la domination barbare », et βαρβαρικῆς δεσποτείας ἀπαλλαγέντες, « délivrés du despotisme barbare » (*Philippe*, 100 et 154). Cette convergence n'est sans doute pas un hasard. Pour Isocrate, Philippe de Macédoine est le seul à pouvoir abattre la puissance barbare ; il lui demande donc de prendre l'initiative de monter l'expédition contre eux. La présence des deux variantes dans cette seule composition n'est pas à interpréter sur le fond : elle est clairement liée à la recherche d'effets rhétoriques dans ce discours de la maturité qu'Isocrate consacre à l'homme de la dernière chance pour être l'*hêgemôn* des Grecs. Dans une prose très travaillée, Isocrate martèle les moments-clés de son éloge d'allitérations (en gutturale sourde κ) pour emporter la persuasion : c'est le cas quand il évoque avec dédain le piètre Roi ennemi, auquel les cités grecques n'obéissent pas et dont Philippe triomphera par conséquent aisément (*Philippe*, 100 : ἢ ἐκεῖνας ὑπερεωρακέναι καὶ καταπεφρονηκέναι τῆς βαρβαρικῆς δυναστείας) ou bien à la fin de l'éloge, lorsqu'il clame les bienfaits attendus de l'expédition menée par Philippe contre les Perses et la reconnaissance universelle dont le roi jouira, en scandant sa conclusion avec des parallélismes et de subtiles variations (154 : βασιλικῶς …τυραννικῶς / βαρβαρικῆς …Ἑλληνικῆς **[18]**).

Dans le corpus isocratique, l'empire perse est lui-même assimilé à l'Asie : c'est ainsi qu'à côté d'Amyntas, roi des Macédoniens, et de Denys, tyran de Sicile, le Roi est désigné par la périphrase τῷ βαρβάρῳ τῷ τῆς Ἀσίας κρατοῦντι, « le barbare maître de l'Asie » (*Panégyrique*, 126 et 178) **[19]**. Il n'est pas anodin pour notre propos de remarquer que, s'il cite nommément ici les gouvernants de Macédoine ou de Sicile, ou ailleurs les Rois perses historiques, Darius et Xerxès, Isocrate ne cite jamais le nom d'un Roi contemporain. Cette absence participe de la schématisation avec laquelle procède Isocrate dans sa représentation des Asiatiques, ainsi que nous le verrons dans les deux dernières parties (voir *infra*).

Le rhéteur recourt aussi à des périphrases simples (sans βάρβαρος) associées à l'Asie pour désigner des hommes ou plus largement des peuples du continent et de l'empire.

LES PÉRIPHRASES DU TYPE OἹ ἘΚ ΤΗΣ ἈΣΊΑΣ

Il faut avant tout préciser que le toponyme « Asie », comme celui d' « Europe » du reste, renvoie souvent à lui seul par métonymie aux peuples qui habitent et composent son territoire, c'est-à-dire aux peuples asiatiques. À titre d'exemple, dans l'éloge qu'il lui consacre, Isocrate s'emploie à glorifier le roi de Chypre Évagoras en magnifiant ses actions : au contraire des héros qui, avec l'appui de toute la Grèce, ont pris Troie, lui, qui n'avait qu'une seule cité, « a fait la guerre contre l'Asie tout entière » (*Évagoras*, 65 : πρὸς ἅπασαν τὴν Ἀσίαν).

[16] Voir aussi *Philippe*, 56 : πρὸ τῆς ἐπὶ τὸν βάρβαρον στρατείας, « avant l'expédition contre le Barbare ».

[17] *Archidamos*, 27 : Καὶ τούτων ἡμῖν ὑπαρχόντων τῷ μὲν βαρβάρῳ τὴν Ἀσίαν ὡς πατρῴαν οὖσαν ἀποδιδόασιν, ὃς οὔπω διακόσι᾽ ἔτη κατέσχηκε τὴν ἀρχὴν, « Alors que nous sommes dans cette situation, ils livrent l'Asie, sous prétexte qu'elle est un héritage ancestral, au barbare qui possède le pouvoir depuis moins de deux cents ans. » (grand Roi au sens générique ici). Voir aussi *Panégyrique*, 163.

[18] *Philippe,* 154: Ἢν γὰρ ταῦτα πράττῃς, ἅπαντές σοι χάριν ἕξουσιν, οἱ μὲν Ἕλληνες ὑπὲρ ὧν ἂν εὖ πάσχωσιν, Μακεδόνες δ᾽ ἢν βασιλικῶς ἀλλὰ μὴ τυραννικῶς αὐτῶν ἐπιστατῇς, τὸ δὲ τῶν ἄλλων γένος, ἢν διὰ σὲ βαρβαρικῆς δεσποτείας ἀπαλλαγέντες Ἑλληνικῆς ἐπιμελείας τύχωσιν. « Car si tu agis ainsi, tous les hommes sans exception auront pour toi de la reconnaissance, les Grecs pour les bienfaits qu'ils en retireront, les Macédoniens si tu les gouvernes en roi et non en tyran, le peuple des autres si, délivrés par toi d'un despotisme barbare, ils obtiennent un gouvernement comme en ont les Grecs. »

[19] *Panéyrique,* 126 (les Lacédémoniens entre 382 et 379) : Τὴν μέν γε Μαντινέων πόλιν εἰρήνης ἤδη γεγενημένης ἀνάστατον ἐποίησαν, καὶ τὴν Θηβαίων Καδμείαν κατέλαβον, καὶ νῦν Ὀλυνθίους καὶ Φλειασίους πολιορκοῦσιν, Ἀμύντᾳ δὲ τῷ Μακεδόνων βασιλεῖ καὶ Διονυσίῳ τῷ Σικελίας τυράννῳ καὶ τῷ βαρβάρῳ τῷ τῆς Ἀσίας κρατοῦντι συμπράττουσιν, ὅπως ὡς μεγίστην ἀρχὴν ἕξουσιν. « Assurément, après la conclusion de la paix, ils ont mis en ruine la cité de Mantinée et se sont emparés de la Cadmée de Thèbes ; et aujourd'hui, ils assiègent Olynthe et Phlionte et aident Amyntas, le roi de Macédoine, Denys, le tyran de Sicile, et le barbare maître de l'Asie, afin de posséder l'empire le plus grand possible. »

Il est à noter ensuite qu'aucun adjectif composé du type Ἀσιατικός ou Ἀσιαγενής n'est attesté dans le corpus isocratique. En revanche, ce dernier compte diverses périphrases (peu nombreuses au regard des occurrences de βάρβαρος) dépendant de l'article sur le schéma « article suivi d'un complément », « ceux d'Asie » désignant les sujets du Roi. Ainsi, Xerxès conduit la seconde expédition contre les Grecs, συναγείρας ἅπαντας δὲ τοὺς ἐκ τῆς Ἀσίας, « après avoir rassemblé tous les peuples d'Asie sans exception » (*Panégyrique*, 88) **[20]**.

Cette périphrase présente des variantes du type οἱ τὴν Ἀσίαν κατοικοῦντες, « les habitants/populations d'Asie » (participe substantivé) **[21]**. Ainsi, évoquant l'expédition des Dix Mille, Isocrate souligne la piètre valeur de l'armée du Roi après la mort de Cyrus à Counaxa : « Mais quand, après la mort de Cyrus, tous les peuples d'Asie sans exception eurent joint leurs forces, dans ces circonstances favorables, ils combattirent si honteusement qu'ils ne laissèrent aucun argument à ceux qui ont l'habitude de vanter le courage des Perses. » (*Panégyrique,* 146 : Ἀλλ'ἐπειδὴ Κύρου τελευτήσαντος συνῆλθον ἅπαντες οἱ τὴν Ἀσίαν κατοικοῦντες, ἐν τούτοις τοῖς καιροῖς οὕτως αἰσχρῶς ἐπολέμησαν ὥστε μηδένα λόγον ὑπολιπεῖν τοῖς εἰθισμένοις τὴν Περσῶν ἀνδρείαν ἐπαινεῖν.)

On notera la variante οἱ ἐπὶ θαλάττῃ, « les peuples du bord de mer » (*Panégyrique*, 145) pour désigner les satrapies maritimes du parti du Roi dans l'évocation de l'expédition des Dix Mille.

Il arrive que, dans des contextes clairement identifiés, la même périphrase désigne les Grecs d'Asie, habitants de la frange maritime de l'Asie, comme c'est le cas dans l'évocation de la paix d'Antalcidas, où les Lacédémoniens οὐ μικρὸν μέρος αὐτῷ τῶν Ἑλλήνων παρέδωκαν, ἀλλὰ πάντας τοὺς τὴν Ἀσίαν οἰκοῦντας, « lui (*ie* au Roi) livrèrent non une petite partie des Grecs, mais tous les Grecs qui habitaient l'Asie » (*Panathénaïque*, 106) **[22]**.

L'ANTONOMASE Ὁ ἨΠΕΙΡΩΤΗΣ/ ΟἹ ἨΠΕΙΡΩΤΑΙ

De même que le nom commun ἡ ἤπειρος, « le continent », est employé pour signifier l'Asie (ὅπως ...τὸν ἐνθένδε πόλεμον εἰς τὴν ἤπειρον διοροῦμεν, « pour que nous transportions la guerre d'ici sur le continent », *Panégyrique,* 174), le nom ἠπειρώτης / ἠπειρῶται , « les peuples du continent (*litt.* les continentaux) » désigne les Asiatiques. Ainsi, « les Perses gouvernent le continent (κρατῆσαι τῆς ἠπείρου) **[23]** » et « le Roi commande aux peuples du continent », βασιλεὺς ἄρχει τῶν ἠπειρωτῶν (*Panégyrique*, 166). Les quatre occurrences du corpus se trouvent dans le *Panégyrique* (132, 157, 166, 187), ce qui ne surprend pas. En effet, ce discours, qui possède une forte unité **[24]**, ne perd jamais de vue son double objet – concorde des Grecs et guerre commune contre les Perses – et consacre au second un argumentaire continu du § 129 jusqu'à la fin du discours au § 189.

L'ETHNONYME ΠΈΡΣΑΙ

Le seul ethnonyme présent dans le corpus isocratique pour désigner les Asiatiques est Πέρσαι (12 occurrences), ainsi que l'adjectif dérivé Περσικός (10 occurrences) ; ils désignent en général par métonymie l'ensemble des peuples asiatiques constituant l'empire, et non l'ethnie perse en particulier **[25]**. C'est ainsi que ἡ τῶν Περσῶν δύναμις nomme la puissance de l'Asie du Roi (*Nicoclès*, 23). La même remarque peut être faite à propos de l'adjectif dans l'emploi lexicalisé πόλεμος Περσικός (ou au neutre pluriel) **[26]** pour signifier les guerres médiques.

Cette première étape fondée sur l'examen du lexique montre qu'Isocrate recourt très majoritairement au terme « barbares », avec sa variante « barbares d'Asie », pour désigner les peuples habitant l'Asie. En comparaison, les périphrases plus précises ou les ethnonymes sont rares. La dénomination des populations asiatiques apparaît

[20] Autre exemple dans *Panégyrique*, 82 (éloge des combattants des guerres médiques) : Τοιαύταις διανοίαις χρώμενοι καὶ τοὺς νεωτέρους ἐν τοῖς τοιούτοις ἤθεσιν παιδεύοντες οὕτως ἄνδρας ἀγαθοὺς ἀπέδειξαν τοὺς πολεμήσαντας πρὸς τοὺς ἐκ τῆς Ἀσίας ὥστε μηδένα πώποτε δυνηθῆναι περὶ αὐτῶν μήτε τῶν ποιητῶν μήτε τῶν σοφιστῶν ἀξίως τῶν ἐκείνοις πεπραγμένων εἰπεῖν, « Forts de telles conceptions et élevant les jeunes gens dans de telles habitudes, ils (*i.e.* les Grecs) firent de ceux qui avaient fait la guerre aux peuples d'Asie des hommes si braves qu'aucun poète ni rhéteur n'a jamais pu s'exprimer à leur sujet d'une manière qui fût à la hauteur de leurs actions. »

[21] Voir aussi *Panégyrique*, 83 et 146; *Panathénaïque*, 83.

[22] *Idem* dans le même contexte du traité de 386 : *Lettre à Archidamos*, 8 : οἱ τῆς Ἀσίας τὴν παραλίαν οἰκοῦντες , « les habitants de la côte de l'Asie » (Grecs).

[23] *Archidamos*, 26.

[24] Sur la composition du discours, voir Mathieu 2003[7], p. 8-9.

[25] Dans le contexte particulier de la constitution de l'empire perse, Cyrus et les troupes perses soumettent l'armée des Mèdes (*Évagoras,* 37 : τὸ Μήδων <στρατρόπεδον>).

[26] Voir par exemple, *Panégyrique*, 68 ; *Paix*, 37 et 88.

par conséquent comme schématique et stéréotypée [27]. Cependant, cette approche lexicale a déjà permis d'observer qu'il ne faut pas négliger les aspects rhétoriques présidant au recours à tel ou tel mot, comme l'a montré l'analyse de la récurrence de l'adjectif βαρβαρικός.

L'ASIE ET SES PEUPLES, PARTIE D'UN MONDE BIPOLAIRE ET ANTAGONISTIQUE

Le corpus isocratique témoigne d'une représentation essentiellement binaire et bipolaire du monde. Ce dernier est composé de deux blocs monolithiques, l'Europe et l'Asie, respectivement assimilées aux Grecs et aux Barbares [28], l'unité de chacune étant souvent renforcée et rhétoriquement appuyée par l'adjectif ἅπας [29] : « En effet, tandis que toute la terre située sous le ciel est divisée en deux parties, l'une appelée l'Asie, l'autre l'Europe, <le barbare> en a reçu la moitié par le traité (…). » (*Panégyrique,* 179 : Τῆς γὰρ γῆς ἁπάσης τῆς ὑπὸ τῷ κόσμῳ κειμένης δίχα τετμημένης, καὶ τῆς μὲν Ἀσίας, τῆς δ' Εὐρώπης καλουμένης, τὴν ἡμίσειαν ἐκ τῶν συνθηκῶν εἴληφεν, (…).)

De fait, l'intérêt de l'Athénien est peu porté vers les autres contrées [30], en particulier vers l'Ouest, sans doute ressenti comme lointain et éloigné de la cause panhellénique [31]. Cette lecture bipolaire du monde est donc le support privilégié de la cause panhellénique défendue par Isocrate, qui promeut aussi l'union et la paix entre Grecs pour revenir sur toute autre répartition des forces (certains Grecs, dont les Spartiates, alliés aux Barbares).

Affirmant un point de vue athénocentré [32], Isocrate est donc le partisan d'un impérialisme athénien orienté vers l'Est et l'Asie. Les deux blocs sont antagonistes et luttent chacun pour l'hégémonie. Isocrate pense ainsi leurs rapports en termes de domination et de soumission, d'esclavage et de servitude. Témoin, par exemple, l'expression de son exaspération au sujet de la paix de 386 qui a accentué cette bipartition en renforçant, du point de vue athénien en tout cas, le poids du bloc asiatique :

« N'allons-nous pas vers lui comme vers un maître pour nous accuser mutuellement ? Ne l'appelons-nous pas le grand Roi comme si nous étions devenus ses captifs ? » (*Panégyrique*, 121 : Οὐχ ὡς ἐκεῖνον πλέομεν ὥσπερ πρὸς δεσπότην ἀλλήλων κατηγορήσοντες ; Οὐ βασιλέα τὸν μέγαν αὐτὸν προσαγορεύομεν ὥσπερ αἰχμάλωτοι γεγονότες ;)

La rhétorique isocratique sait user de tous ses effets pour évoquer la guerre commune qu'avec les Lacédémoniens il faudrait mener contre le Roi et ses peuples sujets. Adaptant remarquablement son propos à son objet, Isocrate recourt à l'expression métaphorique pour désigner la soumission des Barbares : les Lacédémoniens ont forcé leurs voisins à devenir hilotes (εἱλωτεύειν), « alors qu'ils pourraient, après s'être réconciliés avec nous, faire de tous les Barbares les *périèques* de la Grèce entière. » (*Panégyrique*, 131 : ἐξὸν αὐτοῖς τὰ πρὸς ἡμᾶς διαλυσαμένοις ἅπαντας τοὺς βαρβάρους περιοίκους ὅλης τῆς Ἑλλάδος καταστῆσαι). De même, plus tard, Philippe devra contraindre « les Barbares à être les *hilotes* des Grecs », τοὺς μὲν βαρβάρους (…) εἱλωτεύειν τοῖς Ἕλλησιν (*Lettre à Philippe* III, 5). Le recours à l'image des périèques et des hilotes dit avec force et expressivité la soumission des Barbares par les Grecs.

Dans les discours d'Isocrate, la représentation bipolaire du monde opposant Grecs et Barbares d'Asie, largement héritée des guerres médiques, est rétroprojetée sur la période mythique. Les temps mythiques sont revisités et réinterprétés à l'aune des guerres contre les Perses : c'est ainsi que l'*Éloge d'Hélène* (§51) présente la guerre de Troie comme un conflit entre l'Europe et l'Asie, et non entre Achéens et Troyens [33], ou entre Ménélas et Alexandre :

« Nous pouvons légitimement penser que nous devons aussi à Hélène de ne pas être les esclaves des Barbares. De fait, nous reconnaîtrons que, grâce à elle, les Grecs se sont unis et ont organisé

[27] Participe aussi de cette schématisation, comme nous l'avons vu *supra*, l'anonymat constant du Roi, qui à l'exception des trois Rois historiques Cyrus, Darius et Xerxès, n'est jamais nommé autrement que par sa fonction.

[28] Cf. *Panégyrique,* 179: le Roi a reçu la moitié du monde.

[29] Par exemple, *Panégyrique*, 83 : τὴν ἐξ ἁπάσης τῆς Ἀσίας δύναμιν …ἀλλὰ καὶ τὴν σύμπασαν Ἑλλαδ' (…). Cf aussi *Nicoclès,* 65, *Évagoras*, 71, etc.

[30] Par exemple, la Libye et l'Égypte dans le *Busiris* ou le Nord et la Thrace dans la *Paix.* Voir Bouchet 2014, p. 146-9 et 150-1.

[31] Voir Bouchet 2014, p. 149-150.

[32] Sur ce point, qui n'est pas une originalité d'Isocrate, cf. le corpus des orateurs attiques, dont les aspects idéologiques de propagande athénienne ont été particulièrement étudiés dans Loraux 1993². Sur l'athénocentrisme d'Isocrate, voir Bouchet 2014, p. 152-153.

[33] D'où l'analogie entre Perses et Troyens : sur la question, voir Lenfant 2004.

une expédition commune contre les Barbares, et qu'alors pour la première fois, l'Europe a dressé un trophée de victoire sur l'Asie » (Δικαίως ἂν καὶ τοῦ μὴ δουλεύειν ἡμᾶς τοῖς βαρβάροις Ἑλένην αἰτίαν εἶναι νομίζοιμεν. Εὑρήσομεν γὰρ τοὺς Ἕλληνας δι' αὐτὴν ὁμονοήσαντας καὶ κοινὴν στρατείαν ἐπὶ τοὺς βαρβάρους ποιησαμένους, καὶ τότε πρῶτον τὴν Εὐρώπην τῆς Ἀσίας τρόπαιον στήσασαν **[34]**). Initialement dirigé contre Troie, le conflit est dans ce schéma réinterprété comme une guerre des Grecs contre toute l'Asie. De la même manière, l'expédition d'Héraclès contre Troie **[35]** est menée contre la cité forte de « la plus grande puissance d'Asie » (*Philippe*, 111 : μεγίστην δύναμιν τῶν περὶ τὴν Ἀσίαν).

En fait, cette lecture rétrospective des guerres mythiques, qui actualise les Troyens en Barbares d'Asie, pour stéréotypée qu'elle soit, participe de l'argumentation d'Isocrate en faveur d'une expédition commune contre le bloc asiatique. Les discours développent en effet deux arguments essentiels pour justifier ce projet.

Le premier, de nature rhétorique et idéologique, est que les peuples d'Asie constituent l'ennemi naturel et héréditaire des Grecs : μετὰ τῶν Ἑλλήνων πρὸς τοὺς βαρβάρους τοὺς καὶ φύσει πολεμίους ὄντας (*Panathénaïque*, 163). Du plus loin que l'on remonte - jusqu'aux temps mythiques précisément -, les deux blocs ont entretenu des rapports de haine mutuelle. Les Grecs vouent aux Barbares et à leurs Rois une « haine ancestrale » (*Philippe*, 126 : πατρικῶν ἐχθρῶν) **[36]** et une « hostilité naturelle » (*Panégyrique*, 158 : φύσει πολεμικῶς ἔχομεν) **[37]**. Le sentiment est réciproque puisque les Barbares vouent la même haine aux Grecs (*Philippe*, 125 : τῆς ἐχθρας τῆς πρὸς τοὺς Ἕλληνας). L'argument du Barbare comme ennemi naturel et des deux blocs antagonistes est un argument rhétorique topique dans le corpus isocratique par sa récurrence. Il est simplificateur, même s'il arrive à Isocrate de nuancer et de montrer la porosité des deux parties, en évoquant par exemple les Grecs partis vivre en terre d'Asie pour y trouver leur subsistance, les mercenaires notamment (*Sur la Paix*, 42).

Le second argument développé par Isocrate pour justifier l'expédition commune est de nature économique. De fait, son programme politique, qui a été constant **[38]**, comprend un plan de colonisation dont le but est d'exploiter les richesses du continent asiatique **[39]**. Ce projet d'annexion et d'exploitation doit aboutir à donner de nouvelles frontières à la Grèce **[40]**, mais il est remarquable que, du *Panégyrique* (380) au *Philippe* (346), celles-ci évoluent, comme évolue aussi l'ambition du programme. Dans le *Panégyrique*, il s'agit de soumettre successivement chacun des peuples d'Asie (§164) pour exploiter à terme l'Asie tout entière (§166 : ἅπασαν τὴν Ἀσίαν καρπωσόμεθα). Quelque trente ans plus tard, s'il semble toujours en apparence prôner l'anéantissement complet de la royauté perse, le *Philippe* envisage *à défaut* (§120: εἰ δὲ μή) un programme de colonisation délimité dans l'espace, mais détaillé dans son contenu. Il stipule que les Grecs coupent le territoire de l'Asie en deux, sur une ligne allant de la Cilicie à Sinope, pour y fonder des cités et y établir la population misérable et dangereuse des mercenaires (§120 et 122). La frange maritime des cités grecques d'Asie se trouverait donc libérée et la partie asiatique colonisée augmentée.

En matière de politique étrangère, Isocrate développe donc une vision bipartite et antagonistique du monde dans laquelle s'opposent les deux blocs de l'Europe, centrée sur les Grecs et Athènes, et de l'Asie. Les peuples d'Asie ne sont guère mentionnés pour eux-mêmes, mais forment une entité politique représentant l'ennemi naturel et historique des Grecs. Cette vision schématique, qui sert la rhétorique isocratique autant qu'elle en est le produit, n'est pas contredite par le portrait stéréotypé qui est fait des Asiatiques.

[34] Cf. aussi *Panégyrique*, 59 : Οἶμαι δὲ καὶ τὴν Ὁμήρου ποίησιν μείζω λαβεῖν δόξαν ὅτι καλῶς τοὺς πολεμήσαντας τοῖς βαρβάροις ἐνεκωμίασεν (…), « Selon moi, la poésie d'Homère a remporté plus de gloire parce qu'il a fait un bel éloge de ceux qui ont combattu les Barbares. »

[35] Sur l'épisode mythique de la « première guerre de Troie », où Héraclès vient se venger du roi Laomédon pour n'avoir pas obtenu la récompense promise pour avoir sauvé Hésionè, voir Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique,* IV, 42, 3-7 et 49, 3 ; Apollodore, *Bibliothèque,* II, 5, 9 et 6, 4.

[36] Cf. aussi *Panégyrique*, 73 : ἵν' ἀμφοτέρων ἡμῖν ὑπομνήματα γένηται, τῆς τε τῶν προγόνων ἀρετῆς καὶ τῆς πρὸς τοὺς βαρβάρους ἔχθρας, « afin que nous nous souvenions de deux choses, de la vaillance de nos ancêtres et de leur haine contre les Barbares. »

[37] Cf. aussi : *Panégyrique,* 157 (μῖσος), 173; *Panathénaïque*, 102 etc.

[38] Voir *Philippe*, 130.

[39] Le verbe employé de manière privilégiée est καρποῦσθαι, *litt.* « tirer les fruits » (voir, par exemple, *Panégyrique*, 133 ; 166)

[40] *Philippe*, 122 : ταύταις ὁρίσαι τὴν Ἑλλάδα.

UNE REPRÉSENTATION STÉRÉOTYPÉE DES ASIATIQUES

Le portrait que dresse Isocrate des populations d'Asie dans ses discours reprend l'intégralité des stéréotypes ethniques des Barbares de ce continent, des Perses en particulier **[41]**. De façon générale, leurs caractéristiques d'*ethos*, émanant d'un point de vue hellénocentré, sont l'envers des qualités prônées par la morale grecque commune. L'image des peuples asiatiques en général, que l'Athénien représente sans la distinguer de celle des Perses *stricto sensu*, est veule et méprisable. La question ayant déjà été largement traitée **[42]**, nous nous en tiendrons ici à un exposé succinct des traits essentiels. Les Barbares d'Asie sont dépourvus de courage (ἀνανδρία/ἄνανδρος/ἀνανδρῶς **[43]**). Sans expérience de la guerre (πολέμων ἀπείρους **[44]**), leur puissance au combat leur vient de leur nombre hors norme, qui les fait paraître invincibles (δύναμιν ἀνυπόστατον, « force impossible à soutenir » **[45]**). Leur nature est servile et soumise au despotisme. Ils sont mous (μαλακούς) et corrompus par le luxe (διεφθαρμένους ὑπὸ τῆς τρυφῆς) **[46]**, à cause de leur richesse et de leur prospérité **[47]**. Leur orgueil (ὑπερηφανία **[48]**) est grand, de même que leur impiété (τῆς τῶν βαρβάρων ἀσεβείας **[49]**), comme l'a bien montré Xerxès.

Il est à noter, comme précédemment, que la rhétorique parfois épouse le cliché et que le mépris s'exprime, non plus avec des traits stéréotypés, mais au moyen d'une expression stylistique particulière. Ainsi, à la fin du *Philippe* (§139), voulant avec force persuader les Grecs et le roi de Macédoine que ce dernier doit être leur *hêgemôn*, Isocrate évoque avec dédain le fondateur de l'empire perse, un Cyrus qu'à dessein il ne nomme pas mais rejette dans l'anonymat avec la formule βαρβάρου ἀνθρώπου καὶ κακῶς τεθραμμένου, « un barbare piètrement éduqué».

Par conséquent, le corpus isocratique déploie tous les clichés attachés aux Perses, c'est-à-dire aux Barbares d'Asie. Il faut bien voir cependant que ce portrait caricatural, s'il est un lieu commun de la rhétorique, est aussi là pour servir le programme panhellénique d'Isocrate **[50]** associé à son projet d'expédition commune. Plus la présentation de l'ennemi d'Asie est défavorable et plus l'ennemi est facile à combattre, alors plus les Grecs seront motivés pour se liguer contre lui.

CONCLUSION

L'étude des modes de désignation et de représentation des peuples d'Asie dans l'œuvre d'Isocrate a permis de mettre en évidence leur caractère schématique et stéréotypé, ainsi que leur stabilité dans l'expression de l'auteur. D'une part en effet, l'Athénien a très majoritairement recours à la dénomination de « Barbares », les autres appellations étant marginales ; d'autre part, sa conception du monde repose sur un schéma constant opposant frontalement deux blocs politiques, l'Europe, centrée sur la Grèce et Athènes, et l'Asie, équivalent à l'empire du Roi avec ses peuples sujets. Pour autant, cette représentation ne doit pas être jugée *per se* comme simpliste et réductrice. Elle est en réalité à interpréter comme le support privilégié à la fois de la cause défendue par Isocrate —l'expédition commune contre l'Asie adossée à une union panhellénique, soit un pôle du monde contre l'autre— , et de la forme choisie par lui, à savoir une rhétorique à la croisée de l'épidictique et du délibératif, usant de tous les effets grossissants pour persuader les Athéniens.

[41] Sur les Barbares dans la pensée grecque, voir Romilly 1993. Chez Isocrate spécifiquement, voir entre autres, Lenfant 2011, p. 227-232 et Bouchet 2014, p. 178-193.

[42] Voir note précédente pour des éléments bibliographiques non exhaustifs.

[43] Voir par exemple, *Philippe*, 137 et 100 ; *Evagoras*, 66.

[44] *Philippe,* 124.

[45] *Archidamos*, 43. Cf. l'épisode des Thermopyles où les 1000 Grecs trouvèrent en face d'eux 700 000 Barbares (*Archidamos*, 99).

[46] *Philippe,* 124.

[47] *Philippe,* 130.

[48] Voir *Panégyrique*, 89 et *Éloge d'Hélène*, 49 (οἱ βάρβαροι τοσοῦτον ἐφρόνησαν).

[49] *Panégyrique*, 156.

[50] Voir Bouchet 2014, p. 193.

BIBLIOGRAPHIE

Bouchet, Christian, 2014, *Isocrate l'Athénien ou la belle hégémonie. Étude des relations internationales au IVe siècle a.C.*, Bordeaux.
Carlier, Pierre, 1995, *Le IVe siècle grec jusqu'à la mort d'Alexandre*, Paris.
Lenfant, Dominique, 2004, « L'amalgame entre les Perses et les Troyens chez les Grecs de l'époque classique : usages politiques et discours historiques », dans José Maria Candau Morón *et alii* (éd.)*, Historia e mito. El pasado legendario como fuente de autoridad,* Malaga, p. 77-96.
Lenfant, Dominique, 2011, « Isocrate d'Athènes », dans Dominique Lenfant (éd.), *Les Perses vus par les Grecs. Lire les sources classiques sur l'empire achéménide*, Paris, p. 227-232.
López Cruces, Juan Luis & Fuentes González, Pedro Pablo, 2000, « Isocrate d'Athènes », in Richard Goulet (éd.), *Dictionnaire des philosophes antiques*, t. 3, Paris, p. 891-938.
Loraux, Nicole, 1993, *L'invention d'Athènes*, Paris.
Masaracchia, Agostino, 1995, *Isocrate. Retorica e politica*, Roma.
Mathieu, Georges, 1966, *Les idées politiques d'Isocrate*, Paris.
Mathieu, Georges & Brémond, Émile (éd.), 1927-1967, *Isocrate. Discours*, 4 vol., Paris.
Romilly, Jacqueline (de), 1993, « Les barbares dans la pensée de la Grèce classique », *Phœnix* 47, p. 283-292.

REVUE ARCHIMÈDE

ARCHÉOLOGIE ET HISTOIRE ANCIENNE

ARISTOTE, LA *POLITIQUE* ET LES « HABITANTS DE L'ASIE »

Charlotte LEROUGE-COHEN
Maître de conférences en histoire grecque
Université Paris-Ouest Nanterre
UMR 7041 ARSCAN
ccohen@u-paris10.fr

RÉSUMÉ

Aristote n'utilise pas de terme spécifique pour désigner les populations vivant à l'est de l'Égée ; il emploie des périphrases de type géographique qui désignent selon le contexte soit les Grecs d'Asie Mineure, soit les sujets non grecs de l'empire perse, mais n'englobent jamais les uns et les autres dans un même ensemble. Les non-Grecs d'Asie, comme les Perses, peuvent également être désignés comme « les barbares ».

Mots-clés
Aristote, Asie, barbares, Grecs, Hippocrate, lexique, Perses.

Aristotle does not make use of a specific word in order to designate all the people who inhabit the oriental side of the Aegean sea: he resorts to phrases which convey a strictly geographical meaning. These would designate either the Greeks living in the cities of Asia Minor, or the un-Greek subjects of the Achaemenid king, but not all of them altogether. As for the non-Greeks, Aristotle would also call them "barbarians", in the same way as the Persians and their sovereigns.

Keywords
Aristotle, Asia, barbarians, Greeks, Hippocrates, lexicon, Persians.

Article accepté après évaluation par deux experts selon le principe du double anonymat

Une étude du lexique qu'emploie Aristote pour désigner les populations de l'Est méditerranéen s'appuie sur un nombre d'occurrences faible **[1]**. En effet, contrairement à l'auteur du traité hippocratique *Airs, Eaux, Lieux* qui, une centaine d'années avant lui, s'était appliqué à décrire longuement les différences que présentaient entre eux les « Asiatiques » et les « Européens », Aristote ne considère qu'à de rares reprises les habitants de l'Asie dans leur ensemble. Il n'utilise pas non plus, contrairement à l'auteur du traité, de terme spécifique pour les désigner **[2]**. L'observation des quelques passages qui nous intéressent ne s'en révèle pas moins riche d'enseignements.

La première constatation que l'on peut faire est que le philosophe, lorsqu'il cherche à évoquer de façon globale les gens habitant la rive orientale de la Mer Egée, use, comme il est fréquent en grec, de périphrases géographiques.

La première de ces périphrases est très banale : il s'agit de « οἱ περὶ τὴν Ἀσίαν » (« ceux qui sont en Asie »), expression attestée dans au moins deux passages de la *Politique*. L'un se situe au livre III, dans un développement consacré à la royauté : avant d'examiner la forme de gouvernement que constitue ce type de régime politique, le philosophe passe en revue les différents types de royauté connus, puis décrit la royauté spartiate, dans laquelle les pouvoirs du roi sont limités. Il ajoute :

« Outre celle-là, il existe une autre forme de monarchie : telles sont des royautés chez certains barbares (οἷαι παρ' ἐνίοις εἰσὶ βασιλεῖαι τῶν βαρβάρων). Elles ont toutes à peu près le même pouvoir que les tyrannies, mais elles sont à la fois fondées sur la loi et héréditaires : les barbares étant par leur caractère naturellement plus serviles que les Grecs, et les habitants de l'Asie plus serviles que ceux de l'Europe (διὰ γὰρ τὸ δουλικώτεροι εἶναι τὰ ἤθη φύσει οἱ μὲν βάρβαροι τῶν Ἑλλήνων, οἱ δὲ περὶ τὴν Ἀσίαν τῶν περὶ τὴν Εὐρώπην), ils supportent le pouvoir despotique sans aucune gêne. C'est, en fait, pour cela que ces royautés sont tyranniques ; mais, étant héréditaires et fondées sur la loi, elles sont stables » **[3]**.

Dans ce passage, on voit apparaître deux dichotomies, déjà anciennes à l'époque d'Aristote : celle qui oppose Grecs et barbares d'une part, celle qui oppose les « habitants de l'Asie » (οἱ περὶ τὴν Ἀσίαν) et les « habitants de l'Europe » d'autre part **[4]**. Dans la mesure où Aristote, en l'occurrence, s'intéresse aux royautés barbares, la seconde dichotomie, de toute évidence, est interne à la catégorie des barbares – comme l'ont d'ailleurs compris les commentateurs de ce passage **[5]** : au sein de ce groupe qui s'oppose à celui des Grecs sur la question de la servilité, les barbares qui habitent l'Asie se distinguent de ceux qui vivent en Europe par le fait qu'ils sont encore plus serviles qu'eux. On se trouve donc là face à une première expression de cette vision tripartite de l'humanité (Grecs/barbares d'Asie/barbares d'Europe) qu'Aristote développe plus loin, dans un passage célèbre du livre VII de la *Politique* **[6]**. Quant à l'identité de ces barbares d'Asie, il s'agit de toute évidence des sujets des Achéménides. Le roi perse, certes, n'est pas cité dans ce passage : Aristote, dans un souci peut-être de généralisation, y mentionne « des » royautés telles qu'elles se présentent chez « certains barbares » (παρ' ἐνίοις […] τῶν βαρβάρων), sans préciser auxquels de ces barbares il pense. Son usage du pluriel (« des royautés ») laisse penser qu'il a en tête un certain nombre d'exemples. Dans ce pouvoir despotique héréditaire, stable, et qui s'exerce sur des populations vivant en Asie, on reconnaît

[1] Pour cette étude, j'ai passé en revue le corpus aristotélicien en me concentrant plus particulièrement sur la *Politique*. Je ne prétends donc pas livrer ici un relevé exhaustif de toutes les occurrences aristotéliciennes à propos des habitants de l'Asie. Cette absence d'exhaustivité ne me paraît pas toutefois infirmer les conclusions que je tire de celles que j'ai relevées.

[2] Voir la contribution de Dominique Lenfant dans ce volume : dans le traité hippocratique le terme οἱ Ἀσιηνοί, « les Asiatiques », est utilisé à deux reprises (16, 1 ; 23, 4).

[3] *Politique* III, 1285a 16-24. Je modifie dans ce passage la traduction de Jean Aubonnet pour la CUF qui rend οἱ δὲ περὶ τὴν Ἀσίαν par : « les peuples d'Asie » ; le terme d'« habitants » me semble plus neutre.

[4] Cette seconde dichotomie est au cœur du traité *Airs, Eaux, Lieux*.

[5] Voir la note *ad loc*. de Jean Aubonnet, le traducteur de *La Politique* dans la CUF ; Schütrumpf-Gehrke 1991 p. 77, qui traduit οἱ δὲ περὶ τὴν Ἀσίαν par « *die Barbaren Asiens* » ; Accatino & Curnis 2013, p. 218-219.

[6] *Politique* VII, 1327b 19-33 (voir plus bas l'analyse de ce passage).

néanmoins, sans aucune hésitation, la monarchie achéménide. Le terme d'« Asie », d'apparence purement descriptif et géographique, renvoie donc à l'ensemble du territoire que dominent les rois perses : il répond en réalité à une définition plus politique que strictement géographique.

Dans le second passage où Aristote l'utilise, l'expression οἱ περὶ τὴν Ἀσίαν a une acception bien différente. Elle intervient dans une analyse consacrée aux cités, au cours de laquelle le philosophe souligne la diversité qui caractérise les populations des cités : ces dernières, explique-t-il en effet, comptent des riches, des pauvres, des gens de condition moyenne, des agriculteurs, des commerçants, des artisans, etc. Il précise alors :

« Et chez les notables eux-mêmes, il y a des différences d'après la richesse et l'importance de la propriété, un élevage de chevaux par exemple (il n'est pas facile, en effet, de s'y adonner quand on n'est pas riche) ; et ceci explique qu'aux temps anciens, dans toutes les cités dont la puissance résidait dans la cavalerie, il y avait des oligarchies, et l'on employait des chevaux dans les guerres contre les voisins, comme le faisaient les habitants d'Érétrie et de Chalcis et ceux de Magnésie du Méandre ainsi que beaucoup d'autres habitants de l'Asie (καὶ τῶν ἄλλων πολλοὶ περὶ τὴν Ἀσίαν) » **[7]**.

Dans ce passage, Aristote fait état d'une pratique caractéristique des cités oligarchiques : l'usage de chevaux pour la guerre ; il illustre son propos d'exemples tirés d'Erétrie et Chalcis, en Eubée (donc en Grèce propre) ainsi que de Magnésie-du Méandre, une cité située en Asie mineure. Dans ce contexte, les nombreux « autres habitants de l'Asie » (τῶν ἄλλων πολλοὶ περὶ τὴν Ἀσίαν) qu'il évoque ne peuvent être que les habitants d'autres cités grecques d'Asie Mineure telles que Magnésie-du-Méandre **[8]**. Des habitants peuplant cette région qui ne seraient pas organisés en cités il n'est pas ici question ; quant à l'« Asie », il s'agit nécessairement de l'Asie Mineure, là où se trouvent des cités grecques : on se trouve donc, cette fois, face à une acception strictement géographique du terme Ἀσία, et bien plus restrictive du point de vue territorial que dans le passage tiré du livre III.

Aristote peut donc recourir, lorsqu'il veut désigner collectivement les habitants de l'Asie, à la périphrase géographique οἱ περὶ τὴν Ἀσίαν, banale en grec et dénuée *a priori* de toute connotation. Elle n'a toutefois pas dans la *Politique* toujours la même valeur, et ne sert pas à désigner tous ensemble, comme peuplant une même région, Grecs et barbares : selon le contexte, elle peut renvoyer soit aux Grecs d'Asie – par quoi il faut entendre l'Asie Mineure – soit aux sujets barbares du roi perse. On se trouve donc, ici, dans la situation inverse de celle qu'on pouvait observer dans le traité hippocratique *Airs, Eaux, Lieux* : dans cet ouvrage, la catégorie géographique des « Asiatiques » comprenait tant les Grecs que les barbares, Grecs et barbares constituant chacun un sous-groupe des « Asiatiques » **[9]**. Chez Aristote, la périphrase οἱ περὶ τὴν Ἀσίαν change de signification selon le contexte, et ne permet nullement de penser globalement tous les habitants de l'Asie, qu'ils soient grecs ou non-grecs.

On trouve dans la *Politique* l'emploi d'une seconde périphrase géographique : il s'agit de τὰ περὶ τὴν Ἀσίαν, dans laquelle le terme ἔθνη est sous-entendu. Elle apparaît dans un célèbre passage du livre VII : le philosophe, réfléchissant à ce que pourrait être un Etat parfait, examine différents critères tels que le nombre idéal de citoyens ou le type de territoire ; il s'intéresse ensuite à la question du caractère de la population et explique quelles sont les trois grandes catégories de population connues :

« Disons maintenant », écrit-il, « quel doit être le caractère naturel des citoyens (ποίους δέ τινας τὴν φύσιν εἶναι δεῖ, νῦν λέγωμεν). Voici à peu près la représentation que l'on peut s'en faire en considérant à la fois les cités renommées des Grecs et toute la terre habitée, telle qu'elle est répartie entre les peuples (τὰς πόλεις τὰς εὐδοκιμούσας τῶν Ἑλλήνων καὶ πρὸς πᾶσαν τὴν οἰκουμένην, ὡς διείληπται τοῖς ἔθνεσιν). Les peuples des régions froides et ceux de l'Europe (τὰ μὲν γὰρ ἐν τοῖς ψυχροῖς τόποις ἔθνη καὶ τὰ περὶ τὴν Εὐρώπην) sont pleins de courage, mais manquent plutôt d'intelligence et d'habileté ; aussi se maintiennent-ils dans une relative liberté ; mais ils manquent d'organisation politique et sont incapables de commander à leurs voisins. Les peuples de l'Asie, au contraire (τὰ δὲ περὶ τὴν Ἀσίαν), sont dotés d'une nature intelligente et de capacité technique, mais ils manquent de courage, aussi demeurent-ils dans une soumission et un esclavage perpétuels. Quant à la race des Grecs (τὸ δὲ τῶν Ἑλλήνων γένος), comme elle a géographiquement une position intermédiaire,

[7] *Politique* IV, 1289b 33-40. Là encore, je modifie dans ce passage la traduction de Jean Aubonnet pour la CUF, Budé qui rend τῶν ἄλλων πολλοὶ περὶ τὴν Ἀσίαν par : « beaucoup d'autres peuples d'Asie ».

[8] D'après Bertelli & Moggi 2014 p. 184, il pourrait s'agir des cités de Colophon, en Ionie, et de Cumes, en Eolide, dont le régime était oligarchique.

[9] Voir la contribution de Dominique Lenfant dans ce dossier.

ainsi participe-t-elle à ces deux types. Elle est, en effet, courageuse et dotée d'intelligence ; c'est pourquoi elle demeure libre, jouit de la meilleure organisation politique et est capable de commander à tous les peuples, si elle parvient à une unité de constitution » **[10]**.

Dans ce passage, la périphrase τὰ περὶ τὴν Ἀσίαν renvoie nécessairement aux barbares qui vivent en Asie : les « peuples de l'Asie », comme ceux de l'Europe, y sont en effet opposés à la « race des Grecs » (τὸ δὲ τῶν Ἑλλήνων γένος), dont ils ne sauraient par conséquent faire partie ; quant à l'« Asie », cette région marquée par la soumission et l'esclavage perpétuels, il s'agit, cette fois encore, du territoire dominé par le Roi.

Aristote, comme on l'a remarqué depuis longtemps, reprend ici des éléments de la théorie qui était énoncée dans le traité hippocratique *Airs, Eaux, Lieux* : comme l'auteur du traité, il oppose Européens et Asiatiques sur la question du courage, comme lui il établit un lien entre les conditions naturelles dans lesquelles sont plongés les peuples et les caractéristiques morales qu'ils présentent (c'est leur position intermédiaire qui assure aux Grecs toutes leurs qualités) **[11]**. *Airs, Eaux, Lieux* était toutefois marqué par une ambiguïté : on ne sait dans quelle partie de l'humanité, Asiatiques ou Européens, l'auteur range les Grecs **[12]**. Avec Aristote l'équivoque est levée : les Grecs ne sont ni des Européens ni des Asiatiques, mais constituent un troisième terme, qui s'oppose aux deux autres **[13]**.

Reste que ce célèbre passage, sous son apparente simplicité, laisse aussi une question en suspens. Dans cette région placée dans une position intermédiaire et conférant aux Grecs les qualités de courage et d'intelligence qui leur permettent de dominer les autres peuples, on reconnaît en général la Grèce propre. Dans ce cas toutefois, que faire des Grecs d'Asie Mineure qui, par leur naissance, participent de la « race des Grecs », mais ne vivent pas en Grèce ? Sont-ils dotés malgré tout des qualités typiques des Hellènes, ou ressemblent-ils aux « peuples de l'Asie » **[14]** ? Contrairement à l'auteur d'*Airs, Eaux, Lieux*, Aristote ne se livre pas ici à une réflexion approfondie sur les différents facteurs qui confèrent aux peuples leurs caractéristiques, mais énonce sa théorie climatique rapidement, dans le cadre d'une analyse consacrée à un tout autre sujet : il est donc difficile de savoir quelle serait sa réponse à cette question, qui laisse apparaître une nouvelle fois tous les problèmes que pose, dès les origines, ce qu'il est devenu courant d'appeler la « théorie des climats » **[15]**.

On doit pour terminer formuler quelques remarques sur la façon dont Aristote désigne spécifiquement les Perses. Ces derniers, et en particulier leurs rois, sont présents dans son œuvre, en général, lorsqu'il est question d'évoquer le despotisme. Ainsi Aristote explique-t-il que « chez les Perses, l'autorité du père est tyrannique (ἐν Πέρσαις δ᾽ ἡ (ἀρχὴ) τοῦ πατρὸς τυραννική) » parce qu'ils traitent leurs fils comme des esclaves **[16]** ; il évoque ailleurs les « rois des Perses et des Mèdes » qui, plutôt que de pratiquer

[10] *Politique* VII, 1327b 19-33. Sur la place centrale qu'occupe la Grèce dans le monde, voir en particulier Xénophon, *Revenus* 1, 6 : Athènes est située au centre de la Grèce et (par conséquent) « de toute la terre habitée ».

[11] Aristote introduit toutefois des modifications dans le portrait des Européens et des Asiatiques que traçait l'auteur du traité hippocratique : il ne fait pas référence à la notion de « douceur », qui dans *Airs, Eaux, Lieux* caractérisait les Asiatiques (*Airs, Eaux, Lieux* 12), mais évoque la question de leur intelligence (διανοία), critère qui ne figurait pas dans le traité hippocratique. Les deux auteurs sont parfois même en contradiction : dans le traité hippocratique, les Asiatiques sont décrits comme peu doués dans le domaine des « arts » (τέχναι) (ch. 24) ; Aristote au contraire mentionne les « capacités techniques » (τεχνικὰ τὴν ψυχήν) des habitants de l'Asie. Voir l'analyse du passage d'Aristote dans Isaac 2004 p. 70-74, qui le compare avec les conceptions exprimées dans le traité hippocratique.

[12] Voir la contribution de Dominique Lenfant dans ce dossier.

[13] Voir une analyse de ce passage dans Isaac 2004 p. 70-74, qui le compare avec le traité hippocratique.

[14] Aristote, il est vrai, à la suite du passage que nous avons cité (en 1327b 33-36), explique que les « peuples grecs » (τὰ τῶν Ἑλλήνων ἔθνη) présentent « la même différence entre eux », certains n'étant dotés que d'une seule des qualités qu'il a définies précédemment (courage et intelligence), alors que d'autres présentent un heureux mélange des deux ; certains commentateurs ont compris que ces Grecs dotés d'une seule qualité étaient les Grecs d'Ionie, intelligents mais peu courageux : voir le commentaire de Jean Aubonnet dans la traduction de la CUF, p. 76 note 12. Selon Schütrumpf 1991 p. 327, cependant, Aristote penserait ici à certains Grecs de Grèce propre qui, malgré leur situation géographique médiane, ne sont dotés que d'une seule qualité : ce passage indiquerait que pour lui, le facteur climatique n'est pas la seule cause possible d'explication des caractéristiques humaines.

[15] Aristote, dans un autre passage du l. VII de la *Politique* (1332a38-1332b8), explique que les qualités dont un homme est doté par nature (φύσις) peuvent être modifiées, en bien ou en mal, par les « habitudes » (τὰ ἔθη) et par la « raison » (λόγος) ; alors que les animaux vivent surtout selon leur nature, et parfois un peu selon leurs habitudes, l'homme, seul des êtres vivants, peut agir contre ses habitudes et sa nature grâce à la raison. On note qu'il n'est plus ici question de climat. On ne sait en outre si, selon Aristote, les qualités intrinsèques, chez les Grecs d'Asie, l'emportent sur les « habitudes » ou si les « habitudes » ont modifié les qualités propres à la « race des Grecs ».

[16] *Éthique à Nicomaque* VIII, 1160b27

la musique eux-mêmes, préfèrent écouter des musiciens leur en jouer **[17]**, ou signale, par exemple, que les tyrans ont emprunté les moyens de préserver leur pouvoir παρὰ τῆς Περσῶν ἀρχῆς **[18]**. Dans ces occurrences, où il s'agit d'évoquer des caractéristiques culturelles propres aux Perses, Aristote recourt à l'ethnique bien connu οἱ Πέρσαι. Il semble toutefois que le philosophe emploie également, pour renvoyer aux Perses, le terme de « barbare » (sous la forme, souvent, d'un adjectif). On l'a vu plus haut : dans un passage de la *Politique* il évoque des royautés en place « chez certains barbares » (παρ᾽ ἐνίοις […] τῶν βαρβάρων) **[19]**, qu'il qualifie un peu plus bas de royautés de type « barbare » (ἡ βαρβαρική [βασιλεία]) **[20]**. Dans la façon dont, dans le développement qu'il leur consacre, il caractérise ces royautés (un pouvoir despotique héréditaire et fondé sur la loi), on reconnaît sans peine la monarchie achéménide. De même par exemple, lorsque Aristote mentionne, au sein d'une énumération des différents types d'honneurs qui procurent du bonheur aux hommes, les « pratiques barbares, comme de se prosterner et céder sa place » (τὰ βαρβαρικά, οἷον προσκυνήσεις καὶ ἐκστάσεις) **[21]**, il est hors de doute qu'il pense à la pratique typiquement perse qui consiste à pratiquer la proskynèse devant le roi.

Il est courant pour les auteurs grecs de désigner les Perses comme les « barbares » : ce terme, depuis le Ve siècle, peut désigner collectivement tous les non-Grecs mais également renvoyer plus spécifiquement aux Perses ; dans ce dernier cas, on le rencontre surtout dans des contextes (militaires en particulier) qui ne laissent aucun doute sur l'identité de ceux qu'on appelle ainsi « les barbares » : Hérodote, lorsqu'il raconte les guerres médiques, décrit ainsi fréquemment le roi perse comme « le barbare » et ses soldats comme « les barbares ».

Il semble toutefois que chez Aristote le terme de « barbares » (nom commun ou adjectif), lorsqu'il ne renvoie pas, très banalement, à l'ensemble des non-Grecs, ne soit pas non plus l'exact équivalent à celui de « Perses » ; le philosophe ne le réserve pas, d'ailleurs, à des contextes dans lesquels les mots « Perses » et « barbares » seraient exactement interchangeables. Il semble plutôt marquer, lorsqu'il l'emploie, la volonté d'étendre son propos à d'autres peuples, dans une démarche généralisante : pourquoi, dans le cas contraire, userait-il du pluriel lorsqu'il mentionne, au livre III de la *Politique*, « des royautés » en place chez « certains barbares » ? De la même façon, au livre V du même ouvrage, Aristote détaille « tous les moyens que mettent en place les tyrannies, perses et barbares » **[22]** pour se maintenir au pouvoir, semblant signifier que, pour lui, existent, à côté des Perses, d'autres barbares qui agissent de la même façon qu'eux. On ne sait exactement à quels peuples il pense lorsqu'il étend ainsi à d'autres les caractéristiques connues pour les Perses : probablement n'a-t-il pas d'exemple précis en tête et son but est-il avant tout d'amplifier son propos. Il semble toutefois qu'Aristote, lorsqu'il cherche à désigner ou caractériser précisément les Perses et eux seulement, n'emploie pas pour le faire le terme de « barbares » **[23]**.

Pour désigner les habitants des territoires situés à l'est de la mer Egée, Aristote utilise donc des périphrases géographiques, dénuées de toute connotation positive ou négative. Dans les passages que nous avons relevés, ces périphrases n'englobent jamais, toutefois, les habitants de l'Asie dans leur ensemble, qu'ils soient grecs ou barbares : selon le contexte, l'expression οἱ περὶ τὴν Ἀσίαν désigne ou bien les habitants des cités grecques d'Asie Mineure, ou bien les sujets barbares des rois perses ; les uns et les autres ne sont pas pensés collectivement. C'est en effet la distinction entre Grecs et barbares qui joue chez Aristote le rôle central : cela constitue une différence importante avec ce qu'on pouvait observer, un siècle plus tôt, dans le traité hippocratique *Airs, Eaux, Lieux*.

[17] *Politique* VIII, 1339a34-35. L'idée sous-jacente à ce propos est que, la musique étant d'un apprentissage difficile, les rois des Perses et des Mèdes préfèrent l'écouter plutôt que l'apprendre.

[18] *Politique* V, 1313a35.

[19] *Politique* III, 1285a15.

[20] *Politique* III, 1285b20

[21] *Rhétorique* I, 1361a36.

[22] *Politique* V, 1313b9-10 (…ὅσα τοιαῦτα Περσικὰ καὶ βάρβαρα τυραννικά ἐστιν …). On pourrait plutôt traduire, ici, le καὶ par « ou » : « … les tyrannies, perses ou barbares… » ; le καὶ semble en effet servir à marquer une alternative dont les termes sont à peu près indifférents, et signifier qu'Aristote cherche à élargir son propos des Perses aux barbares en général. Il n'empêche que le terme de « barbares », ici, ne sert pas à désigner spécifiquement les Perses.

[23] De même Hérodote, lorsqu'il décrit les Perses d'un point de vue ethnographique dans les *Histoires,* ne les appelle pas « les barbares » mais « les Perses », contrairement à ce qu'il fait dans les livres consacrés aux guerres médiques elles-mêmes. Pour une synthèse récente sur l'usage du terme de « barbares » et la place qu'occupent les Perses dans la « barbarie » grecque, voir Lerouge-Cohen 2016.

BIBLIOGRAPHIE

Accatino, Paolo & Curnis, Michele, 2013, *Aristotele. La Politica. Libro III*, dans Lucio Bertelli & Mauro Moggi (éd.), *Aristotele. La Politica*, Rome (traduction et commentaire).
Aubonnet, Jean, 1960-1989, *Aristote. Politique*, Livres I à VII, Paris (CUF)
Bertelli, Lucio & Moggi, Mauro, 2014, *Aristotele. La Politica. Libro IV*, dans Lucio Bertelli & Mauro Moggi (éd.), *Aristotele. La Politica*, Rome (traduction et commentaire).
Dubuisson, Michel, 2001, « Barbares et barbarie dans le monde gréco-romain : du concept au slogan », *L'Antiquité classique* 70, p. 1-16.
Isaac, Benjamin, 2004, *The Invention of Racism in Classical Antiquity*, Princeton-Oxford.
Jouanna, Jacques, 1996, *Hippocrate. Œuvres complètes*. *Tome II, 2e partie. Airs – Eaux – Lieux*, Paris (CUF).
Lerouge-Cohen, Charlotte, 2016, « Les conceptions grecques », dans Bruno Dumézil (éd.), *Les Barbares*, Paris, p. 1-20.
Pontier, Pierre, 2016, « Aristote », dans Bruno Dumézil (éd.), *Les Barbares*, Paris, p. 237-240.
Schütrumpf, Eckart, 1991, *Aristoteles*. *Politik. Buch II-Buch III*, Berlin (traduction et commentaire).

REVUE ARCHIMÈDE

ARCHÉOLOGIE ET HISTOIRE ANCIENNE

À LA RECHERCHE DES ORIENTAUX DANS L'ŒUVRE D'ATHÉNÉE

Dominique LENFANT
Professeure d'histoire grecque
Université de Strasbourg
UMR 7044 Archimède
dlenfant@unistra.fr

RÉSUMÉ

Bien que les *Deipnosophistes* véhiculent des images stéréotypées de rois d'Asie, on n'y trouve pas de désignation générale des Orientaux en tant qu'ensemble uni et continu qui s'opposerait au groupe dont relèvent les locuteurs. L'analyse requiert de distinguer le vocabulaire des citations de celui d'Athénée lui-même. Ce dernier ne suppose aucune dichotomie entre Occidentaux et Orientaux, ne donne aucune valeur structurante à l'appellation d'Asiatiques employée par certaines de ses sources, ni même à celle de barbares : il se distingue de plusieurs de ses contemporains par ses emplois de *barbaros*, peu nombreux, plus neutres que péjoratifs, en grande partie vidés de contenu politique, voire moral, et nullement voués à conforter l'idée d'une dichotomie générale de l'humanité.

Mots-clés
Athénée de Naucratis, Asie, Asiatiques, Orient, orientalisme, Grecs, barbares, vocabulaire grec.

Although Athenaeus' *Deipnosophists* certainly conveys stereotyped images of Asian kings, it does not provide any overarching term for Eastern people that designates them as a unified whole opposite to the speakers' own group. Analysis of this issue must distinguish the vocabulary of the quotations from that of Athenaeus himself. The latter does not imply any dichotomy between Western and Eastern people. He gives no structuring value to the appellation "Asians," which is used in some of his sources, nor to that of "barbarians" either: compared to several of his contemporaries, he uses the word *barbaros* infrequently, and usually with a neutral meaning that has largely lost its political and even its moral content, and is not at all used to back up the idea of a general dichotomy between human beings.

Keywords
Athenaeus of Naucratis, Asia, Asians, Orient, orientalism, Greeks, Barbarians, Greek vocabulary.

Article accepté après évaluation par deux experts selon le principe du double anonymat

Dans ses *Deipnosophistes*, œuvre inclassable écrite à Rome à la fin du IIe siècle de notre ère, Athénée de Naucratis fait, en quinze livres, le récit d'un long banquet tout à fait singulier : il en décrit le service et les plats, mais il rapporte surtout les échanges verbaux entre les convives, qui citent ou évoquent des centaines de textes de la littérature grecque, d'Homère à l'époque hellénistique, évoquant de près ou de loin les pratiques du banquet. Ces usages relèvent de sociétés diverses, tant grecques que non grecques, dont certaines que nous qualifierions d'orientales **[1]**.

L'un des livres les plus connus de cet ouvrage est le douzième, celui qu'il consacre au thème de la *truphê*, goût de l'abandon aux plaisirs et source de mollesse que les Grecs jugeaient volontiers typiques des rois d'Asie **[2]**. Ce livre nous a même transmis des portraits hauts en couleur de rois orientaux féminisés, au premier rang desquels celui de l'Assyrien Sardanapale, souverain qui, tout en jouissant d'immenses trésors d'or et d'argent, ne quittait pas l'intérieur de son palais, fuyant les viriles activités de la guerre et de la chasse tout comme le regard de ses sujets, préférant vivre à la manière d'une femme, paré et maquillé comme ses concubines et s'adonnant comme elles au travail de la laine **[3]**. En dehors même de ce personnage, qui s'inscrit dans une longue lignée dont il représente l'apogée, l'auteur affirme que le premier peuple à s'être rendu célèbre par sa *truphê* est celui des Perses **[4]**. Les *Deipnosophistes* paraissent donc avoir fortement contribué à diffuser une image stéréotypée des Orientaux.

Pour la recherche qui fait l'objet du présent dossier, à savoir l'émergence ou non d'une désignation générale des Orientaux en tant que groupe, l'ouvrage présente ainsi deux particularités, dont l'une fait l'intérêt, l'autre la difficulté. La première est dans son objet, qui embrasse une très grande étendue géoculturelle et propose au lecteur un panorama si large que, s'il supposait une dichotomie entre Occidentaux et Orientaux, cette dernière devrait être sensible. La dimension diachronique augmente encore l'intérêt, puisque les « Orientaux » de référence ne sont pas toujours les mêmes, allant des Assyriens aux Parthes

[1] Les *Deipnosophistes* ont été édités par Kaibel 1887-1890 et plus récemment par Olson 2006-2012 (avec apparat critique sélectif et traduction anglaise). Pour une présentation de l'ouvrage, de la place qu'y occupent les Perses et de la bibliographie essentielle, Lenfant 2011 (on peut ajouter maintenant Jacob 2013 parmi les présentations générales).

[2] Sur la *truphê* et sa place dans les *Deipnosophistes* d'Athénée, cf. Gambato 2000 et Lenfant 2007a.

[3] Athénée, XII, 528f-529d.

[4] Athénée, XII, 513ef : διαβόητοι δὲ ἐπὶ τρυφῇ ἐγένοντο πρῶτοι πάντων ἀνθρώπων Πέρσαι (« Les premiers au monde à s'être rendus célèbres pour leur *truphê* ont été les Perses »). Il semble qu'Athénée n'ait pas une vision très claire de l'antériorité des Assyriens comme Sardanapale sur les Perses.

contemporains de l'auteur [5]. Ce corpus paraît donc à première vue un champ privilégié pour se mettre en quête d'un éventuel terme suggérant en la matière continuité et unité (« rois d'Asie », « peuples d'Asie », « Asiatiques » ou « Orientaux »). La source de difficulté vient, quant à elle, de la nature et de la construction de l'ouvrage : Athénée prétend relater un banquet récent auquel il a pris part en compagnie d'amis lettrés, mais les citations peuvent, quant à elles, remonter à Homère — près d'un millénaire plus tôt — ou être plus récentes. Dans la plupart des cas, elles sont d'époque classique et hellénistique, donc déjà antérieures de plusieurs siècles. Or, durant tous ces siècles, les rapports avec l'Est méditerranéen n'ont pas manqué d'évoluer. De plus, en dehors de la narration du banquet et des citations que l'on peut situer dans le temps, il est une catégorie textuelle intermédiaire. Ce sont les paraphrases de textes anciens [6] et les formules par lesquelles Athénée introduit ses citations. L'auteur peut alors reformuler ce qui était dans sa source en en changeant les mots : on en trouve divers exemples avérés quand on peut comparer la paraphrase avec la source citée, par exemple Hérodote ou Xénophon. Il arrive ainsi qu'Athénée évoque la *truphê* d'un personnage en se référant à Hérodote, qui, quant à lui, n'employait pas ce terme péjoratif [7]. C'est dire si la prudence est requise quand il s'agit d'interpréter le vocabulaire employé dans les *Deipnosophistes*.

On peut dire que deux grandes époques sont à distinguer dans le texte, tant du point de vue de l'énonciation que de la période de référence : il y a le passé des citations et le présent des deipnosophistes. Les citations proprement dites témoignent d'usages linguistiques antérieurs. Ainsi, quand l'historien Charès évoque « les Perses, les Mèdes et tous les Asiatiques (Ἀσιανοί) », on peut penser que cela renvoie à un usage de son temps, c'est-à-dire de la fin du IVe siècle av. J.-C. [8]. De fait, on utilise habituellement Athénée pour reconstituer des bribes d'œuvres perdues, mais cette perspective n'est pas ici la nôtre. On s'intéressera plutôt à l'époque d'Athénée, donc aux propos des deipnosophistes eux-mêmes et à la manière dont ils introduisent les citations, la paternité des paraphrases étant plus incertaine : l'auteur et ses personnages usent-ils d'appellations globales permettant d'évoquer en bloc l'ensemble des « Orientaux » ?

La réponse, disons-le d'emblée, est négative, s'agissant d'un équivalent littéral du terme « Orientaux ». Sont, en revanche, présents des vocables et expressions se référant à la population d'Asie tels que Ἀσιανοί, « les Asiatiques », οἱ Ἀσιαγενεῖς, les « natifs d'Asie », αἱ κατὰ τὴν Ἀσίαν γυναῖκες, « les femmes d'Asie », ou οἱ τὴν Ἀσίαν οἰκοῦντες βάρβαροι, « les barbares qui habitent l'Asie » [9]. Pourtant, la moisson reste très maigre (on trouve près de sept occurrences au total dans les quinze livres d'Athénée) et surtout ces expressions ont des chances d'être non pas celles d'Athénée, mais celles des auteurs bien antérieurs qu'il cite. C'est le cas, on l'a dit, de ce passage de Charès de Mytilène où il est question des bijoux faits avec des perles et « que les Perses, les Mèdes et tous les Asiatiques apprécient beaucoup plus que les bijoux en or » (περὶ ἃ σπουδάζουσιν Πέρσαι καὶ Μῆδοι καὶ πάντες Ἀσιανοὶ πολὺ μᾶλλον τῶν ἐκ χρυσίου γεγενημένων) [10] : l'expression qui introduit ce passage suggère qu'il s'agit d'une citation *verbatim* [11]. De même, d'après un fragment d'Agatharchide, Lysandre se serait référé aux agissements d'Agésilas vis-à-vis des « natifs d'Asie » (Ἀσιαγενεῖς) : le roi de Sparte, arguant

[5] Du moins est-ce la première impression, qui est toutefois superficielle, car, comme l'a noté Zecchini 1989, p. 188, Séleucides et Parthes contemporains sont rarement évoqués. La Perse d'Athénée est la Perse achéménide, « un paradigme hors du temps ».

[6] Sur la distinction entre citation et paraphrase sur la base de critères formels, cf. Zepernick 1921 et Lenfant 2007b (les réserves de Pelling 2000, tout en n'étant pas sans fondement dans certains cas, reposent sur des exemples qui paraissent exceptionnels une fois replacés dans l'ensemble des citations d'Hérodote. Voir, par ex., Lenfant 2007b, p. 55).

[7] Lenfant 2007b, p. 61 : Athénée prétend qu'Hérodote évoque la *truphê* de tel personnage, alors que ce dernier n'a pas recours à cette notion précise. Voir aussi Maisonneuve 2007b sur les citations de Xénophon.

[8] III, 93c-d = *FGrHist* 125 F 3 (voir *infra*). Sur Charès, voir la récente édition commentée de Cagnazzi 2015. Sur les fragments de Charès, cf. Payen 2007. Sur les références aux Perses chez Charès, voir Fischer 2011.

[9] Respectivement III, 93d ; XII, 550e ; XIII, 575a-f. Voir aussi αἱ ἐν τῇ Ἀσίᾳ γυναῖκες, « les femmes d'Asie » (XIII, 609a), οἱ περὶ τὴν Ἀσίαν βάρβαροι, « les barbares d'Asie » (XI, 500c), οἱ βασιλεύσαντες τῆς Ἀσίας, « ceux qui ont régné sur l'Asie » (XII, 528e).

[10] III, 93c-d = *FGrHist* 125 F 3.

[11] Χάρης δ' ὁ Μιτυληναῖος ἐν ἑβδόμῃ τῶν περὶ Ἀλέξανδρον ἱστοριῶν φησι « θηρεύεται δὲ κατὰ τὴν Ἰνδικὴν θάλασσαν… » (« Charès de Mytilène, au livre VII de ses *Histoires d'Alexandre*, dit : "on pêche dans la mer indienne…" ») : le verbe φησι, « il dit », est immédiatement suivi d'un fragment de texte qui a gardé jusqu'à la copule (δέ) qui le reliait à ce qui le précédait dans l'original. On trouve des exemples analogues parmi les citations d'Hérodote, pour lequel on dispose pour contrôle du texte cité (cf. Lenfant 2007b, p. 47 et 50-52).

que ces derniers avaient certes des vêtements de luxe, mais pour cacher des corps sans force, aurait ordonné de mettre séparément en vente les prisonniers et leurs vêtements afin d'afficher à la fois l'intérêt matériel du combat et sa facilité. Dans ce passage, le rare Ἀσιαγενεῖς se substitue et équivaut au banal βάρβαροι qui est employé juste avant **[12]**. Le fragment étant introduit par ἔφη ὡς (550d), il constitue selon toute vraisemblance une citation à proprement parler **[13]**. Il s'agirait alors d'un terme employé par Agatharchide au IIe siècle av. J.-C. Plus incertain est le cas de ce fragment de Ctésias qui commence par préciser que « tous ceux qui ont régné sur l'Asie ont recherché les plaisirs » **[14]** : il s'agit certes d'une paraphrase n'excluant pas la reformulation, mais, comme on retrouve cette même référence au règne sur l'Asie chez Diodore (II, 22, 2) quand il s'inspire lui aussi du récit de Ctésias sur les Assyriens **[15]**, il n'est pas exclu que l'expression remonte à l'historien de Cnide (IVe siècle av. J.-C.) : ce dernier aurait alors parlé non pas de rois « orientaux » ou de « barbares », mais se serait référé au territoire sur lequel ils régnaient, l'Asie **[16]**. Quant à l'expression οἱ περὶ τὴν Ἀσίαν βάρβαροι, « les barbares d'Asie », elle apparaît dans ce qui est une citation littérale **[17]** d'Éphore, autre historien du IVe siècle av. J.-C., pour désigner les Perses et leur réputation d'user de ruse et de tromperie à l'époque de l'expédition de Derkylidas en Asie Mineure **[18]**. On le voit : cette référence aux Asiatiques est peu fréquente et probablement imputable aux sources d'Athénée. En d'autres termes, ce n'est pas à ses yeux une catégorie structurante.

On s'attend dès lors à voir le terme de « barbares » prédominer en tant que désignation globale des « Orientaux ». Or, s'il est assurément employé, et plus fréquemment que les expressions qui précèdent, il apparaît que ce terme banal est relativement négligé en tant que désignation de l'ensemble des non-Grecs de l'Est méditerranéen. Ses emplois appellent plusieurs types de remarques.

1. Même si de telles statistiques ne sont pas en soi significatives, βάρβαρος et ses dérivés (βαρβαρικός, βαρβαρίζω, ἐκβαρβαρόω) sont employés moins de cinquante fois dans les quinze livres des *Deipnosophistes*, un nombre que l'on peut comparer aux quelque 200 occurrences chez Hérodote et 560 chez Plutarque, par exemple. Cela peut, à première vue, étonner dans un ouvrage qui passe en revue les usages de nombreuses communautés grecques et non grecques.

Parmi ces occurrences, certaines figurent dans la bouche des deipnosophistes (13 cas sûrs **[19]**), mais la plupart apparaissent au sein des paraphrases et citations — ce qui donne à penser qu'elles remontent le plus souvent aux auteurs cités.

2. Plus étonnant : la dichotomie explicite Grecs/barbares est très rare, et elle ne sert jamais à affirmer une opposition entre les deux catégories **[20]**. Au contraire, il s'agit presque toujours d'établir une analogie. Cela présuppose certes une distinction préalable, mais l'accent n'en est pas moins mis sur l'équivalence ou la ressemblance, voire l'identité de comportement entre les uns et les autres. Parfois encore, il s'agit de désigner une totalité (les Grecs et les barbares) **[21]** pour signifier le caractère

[12] … πολεμῶν τοῖς βαρβάροις, ὁρῶν τοὺς Ἀσιαγενεῖς… (XII, 550e). Athénée, XII, 550de = *FGrHist* 86 F 11.

[13] Lenfant 2007b, p. 50-52.

[14] Κτησίας ἐν τρίτῃ Περσικῶν καὶ πάντας μέν φησι τοὺς βασιλεύσαντας τῆς Ἀσίας περὶ τρυφὴν σπουδάσαι (« Ctésias, au livre trois de ses *Persica*, affirme que tous ceux qui ont régné sur l'Asie ont recherché les plaisirs (*truphê*) »). Athénée, XII, 528ef = FGrHist 688 F 1n (Lenfant 2004, p. 69-70).

[15] F 1b § 22, 2 (Lenfant 2004 p. 53).

[16] Comme l'ont rappelé, au sein de ce dossier, Luca Macale et Francesco Mari dans leur article sur le lexique de l'Oriental dans la poésie lyrique et chez Eschyle, « Asie » désignait à l'époque classique le territoire de l'empire perse. De plus, Ctésias représente (à tort) l'empire assyrien comme un strict prédécesseur de l'empire perse sur le plan territorial (F 1b § 2, 3 et Lenfant 2004, p. lii-liii).

[17] La citation est introduite par λέγων οὕτως, « disant ainsi (= textuellement) », marque d'une citation *verbatim*. Cf. Lenfant 2007b, p. 51-52.

[18] Athénée, XI, 500c = *FGrHist* 70 F 71 : ἐκαλεῖτο δὲ καὶ Δερκυλλίδας ὁ Λακεδαιμόνιος Σκύφος, ὥς φησιν Ἔφορος ἐν τῇ ὀκτωκαιδεκάτῃ λέγων οὕτως · « Λακεδαιμόνιοι ἀντὶ Θίμβρωνος Δερκυλλίδαν ἔπεμψαν εἰς τὴν Ἀσίαν, ἀκούοντες ὅτι πάντα πράττειν εἰώθασιν οἱ περὶ τὴν Ἀσίαν βάρβαροι μετὰ ἀπάτης καὶ δόλου (…) » (« Derkylidas de Lacédémone était appelé Skyphos, comme l'affirme Éphore dans son livre XVIII quand il dit en ces termes : "Les Lacédémoniens envoyèrent Derkylidas en Asie pour remplacer Thibron, parce qu'ils avaient entendu dire que les barbares d'Asie avaient coutume d'agir en tous domaines par tromperie et par ruse" »).

[19] C'est une estimation minimale, qui ne peut être affinée en raison de deux types de difficultés : (1) les deux premiers livres nous sont en fait uniquement connus par un abrégé (épitomé), dans lequel on ne sait pas toujours qui est censé parler ; (2) les méthodes d'Athénée rendent difficile la délimitation des paraphrases.

[20] Par exemple, IV, 167b (dans une citation) ; IV, 184b, XIII, 603a (dans la bouche des deipnosophistes). Cf. X, 457f.

[21] Par exemple, IV, 184b ; XIV, 628c ; 631d.

répandu, voire universel d'une réalité ou d'une pratique, sans qu'il y ait de hiérarchie affichée.

3. Les affirmations négatives concernant ce qui est « barbare » (βάρβαρος ou βαρβαρικός) sont non seulement rares, mais encore toujours situées à l'intérieur de citations et de propos rapportés **[22]**.

4. Sur le plan ethnique et géographique, βάρβαρος est souvent un équivalent de « perse » ou sujet du roi de Perse achéménide **[23]**, et c'est non seulement vrai des citations **[24]**, mais aussi parfois des propos des deipnosophistes eux-mêmes **[25]**. C'est qu'alors ils reprennent la tradition d'époque classique. Cependant, il est aussi des cas où βάρβαρος désigne des non-Grecs d'Occident, Celtes **[26]**, Étrusques **[27]** ou Gètes **[28]**. Il n'est donc pas réservé aux « Orientaux ». Notons aussi qu'il n'est pas nécessairement péjoratif et ce n'est pas sans raison que βάρβαρος ou βαρβαρικός a été parfois traduit par « local » **[29]**.

5. Une différence importante avec l'époque classique est que βάρβαρος n'a pas de contenu politique marqué. L'accent est mis sur les usages et aspects linguistiques et l'on a l'impression que, pour les deipnosophistes eux-mêmes, l'hellénisme est une question de langue, plus que de mœurs **[30]**.

Des interprètes modernes ont cru déceler dans les *Deipnosophistes* une opposition implicite entre Grecs et barbares, tout particulièrement entre les mœurs des uns et des autres, une opposition qui aurait même joué un rôle dans l'agencement des exemples à l'intérieur de l'ouvrage **[31]**. Si l'on prend le cas des banquets des divers peuples et cités tels qu'ils sont évoqués dans toute une partie du livre IV (134d-155f), on observe que l'organisation ethnico-civique des exemples cités est peu ou prou la suivante. Se succèdent une séquence d'allusions aux repas athéniens (134d-137e), dans laquelle s'insère une allusion aux repas thessaliens (137d), puis des citations relatives aux repas dans la cité de la *République* de Platon (138a-b), aux repas spartiates (138b-143a) — une comparaison avec les repas perses y apparaît au sein d'une citation d'Hérodote (138b) —, aux repas crétois (143a-e), perses (143e-144c, 144e-146c) — dans cette dernière séquence figure une comparaison avec les repas grecs (144a) —, aux repas d'Alexandre (146c-d) — avec une comparaison avec ceux du roi de Perse —, au repas de Cléopâtre en Cilicie (147e), aux banquets d'Antoine à Athènes et à la tenue dionysiaque de Caligula (148b-d) — cas d'ostentation qui incite à admirer la pauvreté des Grecs. Sont ensuite évoqués les repas des Thébains (148d-e) — en fait, la réception de Mardonios et de 50 Perses par Attaginos —, des Arcadiens (148f-149d), de Naucratis (149d-150a), des Égyptiens (150b-d), comparés à ceux des Perses (150b-c), des Galates (150d-f), des Thraces (150f-151e), des Celtes (151f-152f), des Parthes (152f-153a), de rois séleucides (153a-153c), des repas à Rome lors des triomphes (153c-d), des repas des Étrusques (153d), des Indiens (153d-e), des Germains, des Campaniens (153d), des Romains (153f-154a), des Étrusques (154a), des Celtes (154a-c), les spectacles de gladiateurs chez les Romains et les danses en armes chez les rois hellénistiques (154c-155c), les banquets d'Alexandre, des Thraces, et l'absence de banquets trop arrosés à Sparte (155c-156a).

Ce sommaire, qui gomme assurément de nombreuses subtilités de cette longue séquence, est loin de suggérer que le fil rouge de l'ensemble soit l'opposition Grecs-barbares. Certes, l'auteur introduit la séquence sur les repas perses en disant qu'Hérodote a comparé les banquets des Grecs à ceux

[22] XI, 461b-d (où l'opposition est du reste largement nuancée) ; XI, 500c ; éventuellement XII, 512b ; XIV, 632a-b ; XV, 672d. En VIII, 350a, on observe un cas exceptionnel d'emploi négatif, mais dans un sens qui n'est pas ethnique, mais moral (les personnages concernés sont des Grecs, les Béotiens et les Thessaliens).

[23] Plus rarement, la référence est aux Parthes : IV, 153a-b.

[24] VI, 252b, citation de Posidonios ; XI, 500c, citation d'Éphore ; XII, 538e, citation de Charès ; XIII, 575f, citation de Charès etc.

[25] I, 29f-30a (deipnosophiste non nommé dans l'Épitomé ; VI, 253f (deipnosophiste Démocrite moralisant sur les flatteurs).

[26] IV, 152a (dans une citation).

[27] XII, 518a (dans une citation).

[28] En XIV, 627d, la citation de Théopompe évoque les Gètes, mais l'introduction par le deipnosophiste désigne les barbares.

[29] Voir, dans *Ateneo* 2001, la traduction du mot en IV, 152a et 153b par Leo Citelli, en XI, 784b par Rodolfo Cherubina.

[30] Cf. VI, 229a.

[31] Bruit & Schmitt Pantel 1986, Schmitt Pantel 1992, p. 421-438, sur l'exemple des banquets au livre IV, Nadeau 2010, s'intéressant au livre XII, se réfère à Bruit & Schmitt Pantel 1986, p. 204 et 220-221, qui sont cependant plus subtiles qu'il ne le laisse entendre (p. 366 : « Comme l'ont montré Louise Bruit Zaidman et Pauline Schmitt Pantel dans leur analyse du livre IV, les habitudes alimentaires attribuées aux populations vivant en marge du monde hellène sont souvent décrites à partir de préjugés ethnographiques stéréotypés. En cela, Athénée et ses auteurs contemporains (*sic*) demeurent tributaires de ces *topoi* littéraires ; ainsi, les récits de pratiques étrangères les aident à penser les pratiques alimentaires gréco-romaines. »). La distinction entre les deipnosophistes et les auteurs qu'ils citent n'est pas prise en compte.

des Perses (143f) et l'on peut voir qu'ici et là les repas de ces derniers sont cités comme étant l'opposé de ceux des Spartiates ou plus généralement des repas « pauvres » des Grecs. Pourtant, ils sont tout aussi bien comparés à ceux d'Alexandre ou des Égyptiens. Ces comparaisons ne correspondent donc pas toujours à une antithèse Grecs-barbares et font en outre presque toujours partie des citations : ce sont celles des sources d'Athénée. Qui plus est, les extraits passent de tel groupe grec à tel groupe non grec sans qu'il y ait solution de continuité. Du reste, les enchaînements d'exemples sont parfois imputables non pas tant à l'évolution de la thématique qu'au fait qu'Athénée emprunte plusieurs citations successives à un même auteur, Posidonios, Théopompe ou Phylarque, par exemple. Par exemple, la séquence 151e-153d, qui voit se succéder des citations sur les Celtes, sur les Parthes, sur les Séleucides, sur Rome et sur les Étrusques est en fait entièrement constituée de citations tirées de Posidonios : c'est le phénomène des *clusters* de citations bien mis en lumière par Christopher Pelling, qui précise : « a particular author can be used to provide the skeletal framework for a whole section » **[32]**. Au total, il faut se livrer à une rude gymnastique pour considérer que la distinction Grecs-barbares (ou la distinction Est-Ouest) structure le propos d'Athénée, y compris de manière implicite.

De fait, ce n'est pas un hasard si, contrairement à d'autres collectionneurs d'anecdotes comme Polyen ou Valère Maxime, Athénée n'a pas fait le choix de regrouper les *exempla* barbares et de les mettre à part comme distincts et homogènes. Il n'y a pas trace dans son œuvre d'une opposition générale entre Grecs et barbares, encore moins entre les Grecs et « les Autres ». Le constat se confirme si l'on prend en compte les thématiques : la *truphê* n'est absolument pas présentée comme une exclusivité des barbares, même si ces derniers en fournissent les exemples les plus frappants **[33]**. Certes, les termes de Grecs et de barbares sont présents, mais de manière résiduelle, principalement à l'intérieur des citations. Encore l'héritage est-il sélectif, surtout si on le compare à la littérature d'époque classique, où la dimension politique des mœurs jouait un rôle important dans l'antithèse.

Au vrai, faut-il s'en étonner ? Athénée n'a pas de penchant particulier pour la démocratie et n'a rien contre la monarchie. Comme l'a montré Giuseppe Zecchini, il a peu d'estime pour la Grèce classique et singulièrement pour Athènes, alors qu'il est manifestement séduit par la monarchie lagide telle qu'elle était au IIIe siècle av. J.-C. **[34]** – une monarchie dont il ne faut pas oublier qu'elle avait su reprendre des pratiques jugées antérieurement caractéristiques des Perses, au point même de revendiquer parfois la *truphê* jusque dans le surnom officiel du roi **[35]**.

Du reste, si les deipnosophistes ne s'identifient pas à une norme grecque en matière d'usages, c'est d'abord qu'il n'y en a pas vraiment dans les domaines qui l'intéressent. L'ouvrage donne à voir des mœurs qui sont diverses parmi les Grecs comme parmi les barbares, et varient tantôt d'une communauté à l'autre, tantôt à l'échelle individuelle. Quel que soit leur caractère fictif **[36]**, la diversité d'origine des deipnosophistes est en soi tout un symbole : Élée, la Thessalie, Nicée, Pergame, Éphèse, Nicomédie, Tyr, Alexandrie, Naucratis, Ptolémaïs, la Mauritanie et Rome. L'origine rejaillit parfois explicitement sur le point de vue de certains d'entre eux : Athénée, de Naucratis, non loin d'Alexandrie, évoque Ptolémée Philadelphe comme étant ὁ ἡμεδαπὸς βασιλεύς, « le roi de chez nous » (I, 3b), mais, quand c'est Larensis qui s'exprime, οἱ ἡμεδαποί, « les gens de chez nous », sont de toute évidence les Romains (VI, 273a). De fait, l'arrière-plan romain ne doit pas être négligé en tant que référence implicite : d'après l'abréviateur, Larensis, « en invitant à ses festins, fait à tous de Rome une patrie » (I, 3c : ἐπὶ τὰς ἑστιάσεις δὲ παρακαλῶν πατρίδα, φησί, τὴν Ῥώμην πᾶσιν ἀποφαίνει). C'est dire s'il est délicat de juger les usages barbares comme étant les usages « des autres », alors que bien souvent les usages des Grecs ne sont pas moins ceux des « autres ». Du reste, ce n'est pas un hasard si les pratiques des lieux d'origine des deipnosophistes sont parfois précisées : on voit Cynulcus interpeller Plutarque en tant qu'Alexandrin, originaire d'une ville où abondent les plats à base de lentilles (IV, 158d), tandis que Démocrite plaisante Ulpien parce qu'en raison de ses origines syriennes il aurait privé ses compagnons de poisson (VIII, 346c). Car

[32] Pelling 2000, p. 174-175.
[33] Lenfant 2007a, p. 53.
[34] Zecchini 1989, p. 37 et 154, et 2007, p. 26.
[35] Sur le surnom de *Tryphôn* pris par plusieurs Ptolémées, cf. Heinen 1983.
[36] Sur les personnages de deipnosophistes, cf. Romeri 2002, p. 278-282.

Ulpien, le puriste de la langue attique, n'est autre qu'un Syrien.

Pour conclure, alors qu'il vit à l'époque de la Seconde Sophistique, dont la rhétorique a volontiers exacerbé l'opposition culturelle entre Grecs et barbares, tant sur le plan linguistique et littéraire que moral, Athénée, qui n'est pas sans affinités avec ce courant **[37]**, contraste fortement néanmoins avec un Aristide ou un Plutarque, chez qui la figure du barbare est un contrepoint plus stéréotypé que jamais sur le plan moral **[38]**. À l'inverse de cet auteur, chez qui Thomas Schmidt relève « l'absence d'une véritable différenciation entre les peuples barbares » **[39]**, les *Deipnosophistes*, malgré l'inévitable présence de clichés hérités sur les barbares, ne distinguent pas un bloc de barbares ou d'Orientaux qui s'opposeraient aux Grecs (et aux Romains), y compris quand l'auteur consacre tout un livre à un thème d'allure aussi « orientaliste » que la *truphê*. La distinction d'un ensemble humain, oriental ou non, qui s'opposerait aux locuteurs et à leurs modèles ne trouve de manifestation ni lexicale ni structurelle ni thématique. L'hellénisme célébré par l'auteur est celui de la langue et de la littérature qui alimentent les convives en citations dont ils se régalent à satiété, mais la sélection opérée dans cette littérature correspond plus à la curiosité universelle d'un anthropologue qu'à la conviction d'une dichotomie générale de l'humanité **[40]**. ■

[37] Mainguy 2011, p. 120. Le même auteur commente l'atticisme dont témoignent les *Deipnosophistes* tout en raillant ses excès (p. 122-128).

[38] Sur Aelius Aristide, cf. la contribution de Jean-Luc Vix dans ce dossier. Sur Plutarque, cf. Schmidt 1999 et 2002.

[39] Schmidt 1999, p. 332.

[40] Sur Athénée comme anthropologue, cf. Jacob 2001.

BIBLIOGRAPHIE

***Ateneo. I deipnosofisti. I dotti a banchetto,* 2001**, prima traduzione italiana commentata su progetto di Luciano Canfora, 4 vol., Roma.

Bruit, Louise & Schmitt Pantel, Pauline, 1986, « Citer, classer, penser : à propos des repas des Grecs et des repas des autres dans le livre IV des *Deipnosophistes* d'Athénée », *AION* 8, p. 203-211.

Cagnazzi, Silvana, 2015, *Carete di Mitilene. Testimonianze e frammenti*, Tivoli (Roma).

Fischer, Fabrice, 2011, « Charès de Mytilène », dans Dominique Lenfant (éd.), *Les Perses vus par les Grecs. Lire les sources classiques sur l'empire achéménide*, Paris, p. 88-91.

Gambato, Maria, 2000, « The Female-Kings: Some Aspects of the Representation of Eastern Kings in Athenaeus' *Deipnosophistae* », dans David Braund & John Wilkins (éd.), *Athenaeus and his World*, Exeter, p. 227–230.

Heinen, Heinz, 1983, « Die Tryphè des Ptolemaios VIII. Euergetes II. Beobachtungen zum ptolemäischen Herrscherideal und zu einer römischen Gesandschaft in Ägypten (140/39 v. Chr.) », dans Heinz Heinen (éd.), *Althistorische Studien H. Bengtson*, Historia Einzelschriften, 40, p. 116-128.

Jacob, Christian, 2001, « Ateneo o il dedalo delle parole », dans *Ateneo. I deipnosofisti. I dotti a banchetto*, prima traduzione italiana commentata su progetto di L. Canfora, 4 vol., Roma, p. xi-cxvi.

Jacob, Christian, 2013, *The Web of Athenaeus*, Washington.

Kaibel, Georg, 1887-1890, *Athenaei Naucratitae Dipnosophistarum libri XV*, 3 vol., Teubner, Leipzig.

Lenfant, Dominique, 2004, *Ctésias de Cnide. La Perse. L'Inde. Autres fragments*, texte édité, traduit et commenté, CUF, Paris.

Lenfant, Dominique, 2007a, « On Persian *tryphè* in Athenaeus », dans Christopher Tuplin (éd.), *Persian Responses. Political and Cultural Interaction with(in) the Achaemenid Empire*, Swansea, p. 51-65.

Lenfant, Dominique, 2007b, « Les «fragments» d'Hérodote dans les *Deipnosophistes* », dans Dominique Lenfant (éd.), *Athénée et les fragments d'historiens,* Paris, p. 43-72.

Lenfant, Dominique, 2011, « Athénée de Naucratis », dans Dominique Lenfant (éd.), *Les Perses vus par les Grecs. Lire les sources classiques sur l'empire achéménide*, Paris, p. 65-83.

Mainguy, Marie-Hélène, 2011, « Reflets de l'hellénisme chez Athénée à travers l'emploi des termes Ἑλληνικός et βάρβαρος », dans Thomas Schmidt & Pascale Fleury (éd.), *Perceptions of the Second Sophistic and its Times – Regards sur la Seconde Sophistique et son époque*, Toronto, p. 120-132.

Maisonneuve, Christine, 2007, « Les "fragments" de Xénophon dans les *Deipnosophistes* », dans Dominique Lenfant (éd.), *Athénée et les fragments d'historiens,* Paris, p. 73-106.

Nadeau, Robin, 2010, *Les manières de table dans le monde gréco-romain*, Rennes.
Olson, Douglas, 2006-2012, *Athenaeus. The Learned Banqueters*, 8 vol., Loeb, Cambridge (Mass.) – London.
Payen, Pascal, 2007, « Les fragments de Charès de Mytilène chez Athénée », dans Dominique Lenfant (éd.), *Athénée et les fragments d'historiens,* Paris, p. 191-214.
Pelling, Christopher, 2000, « Fun with Fragments. Athenaeus and the Historians », dans David Braund & John Wilkins (éd.), *Athenaeus and his World*, Exeter, p. 171-190.
Romeri, Luciana, 2002, *Philosophes entre mots et mets. Plutarque, Lucien et Athénée autour de la table de Platon*, Grenoble.
Schmidt, Thomas, 1999, *Plutarque et les Barbares. La rhétorique d'une image*, Louvain – Namur.
Schmidt, Thomas, 2002, « Plutarch's Timeless Barbarians and the Age of Trajan », dans Philip A. Stadter & Luc Van der Stockt (éd.), *Sage and Emperor. Plutarch, Greek Intellectuals, and Roman Power in the Time of Trajan (98-117 A.D.)*, Leuven, p. 57-71.
Schmitt Pantel, Pauline, 1992, *La cité au banquet. Histoire des repas publics dans les cités grecques*, Rome.
Zecchini, Giuseppe, 1989, *La cultura storica di Ateneo*, Milano.
Zecchini, Giuseppe, 2007, « Athénée et les historiens : un rapport indirect », dans Dominique Lenfant (éd.), *Athénée et les fragments d'historiens,* Paris, p. 19-28.
Zepernick, Kurt, 1921, «Die Exzerpte des Athenaeus in den Dipnosophisten und ihre Glaubwürdigkeit», *Philologus* 77, p. 311-363.

REVUE ARCHIMÈDE
ARCHÉOLOGIE ET HISTOIRE ANCIENNE

L'ORIENT CHEZ ÆLIUS ARISTIDE

Jean-Luc VIX
Maître de conférences en langue et littérature grecques
Université de Strasbourg
EA 3094 CARRA
jlvix@unistra.fr

RÉSUMÉ

Bien qu'ayant vécu en Asie Mineure toute sa vie, Ælius Aristide — un des plus illustres représentants de la Seconde Sophistique — n'a aucune vision personnelle ni contemporaine de l'Orient. Sa perception est essentiellement littéraire, passéiste et imprégnée de clichés. Cela s'explique par la nature rhétorique de son œuvre, l'Orient et les Orientaux intervenant la plupart du temps uniquement à titre d'arguments ou d'illustrations.

MOTS-CLÉS
Seconde Sophistique, Asie, Orient, Barbares, Lucius Verus, Marc Aurèle, guerres parthiques, Parthes, Perses, Mèdes, rhétorique.

Although he remained in Asia Minor all along his life, Ælius Aristides — one of the most illustrious representatives of the Second Sophistic — has no personal or contemporary vision of the East. His perception is essentially literary, turned to the past and full of stereotypes. This fact can be explained by the rhetorical nature of his work, the Orient and Orientals mostly acting solely as arguments or illustrations.

KEYWORDS
Second Sophistic, Asia, Orient, barbarians, Lucius Verus, Marcus Aurelius, Parthic wars, Parthians, Persians, Medes, rhetoric.

Article accepté après évaluation par deux experts selon le principe du double anonymat

Ælius Aristide naquit en Mysie et vécut (117-*c.*180) **[1]** *quasi* exclusivement dans la province d'Asie, puisque, hormis quelques voyages dans sa jeunesse, il partagea son temps entre sa propriété du Laneion, Smyrne, cité dont il était citoyen, et Pergame où il fréquenta assidûment le sanctuaire d'Asclépios. Il apparaît en effet comme un éternel valétudinaire, souffrant sa vie durant d'affections multiples qui justifiaient à ses yeux les soins prodigués par le dieu. Il a évoqué dans les *Discours sacrés*, sorte de journal qui en fait un document unique dans l'Antiquité, ces séjours à l'Asclépieion **[2]**. Son œuvre est par ailleurs sans doute l'une des plus importante conservée de cette époque, avec celle de ses contemporains Galien et Lucien, et il est un représentant majeur du mouvement de la Seconde Sophistique au regard du nombre de discours conservés **[3]**.

En ce qui concerne les relations de l'empire romain avec l'Orient, la seconde moitié du IIe siècle fut marquée par les guerres parthiques, et en particulier par la campagne menée par Lucius Verus et Marc Aurèle. On sait qu'au retour de cette expédition, vers 166, l'armée romaine propagea une épidémie, généralement qualifiée de λοιμός — épidémie, pestilence —, sans que l'on sache exactement à quel fléau furent confrontées les populations **[4]**. L'on retrouve plusieurs mentions de cet événement dans des passages aristidiens, puisque le sophiste lui-même réchappa quasiment par miracle — grâce à l'intervention de la divinité — à une mort déjà annoncée **[5]**, et que d'autre part il tança les Smyrniotes, qui en pleine crise ne songeaient qu'à se divertir au lieu de se consacrer à des occupations plus sérieuses, comme la rhétorique **[6]**. Pourtant, alors qu'il est lui-même un « oriental » au sein de l'empire romain, Aristide n'évoque pas cette campagne militaire **[7]** qui, non seulement aura un impact sur sa vie et celle de ses proches, mais de surcroît se déroule dans un périmètre géographique relativement proche qui aurait dû le rendre sensible aux événements qui s'y déroulaient. Le terme même de Parthes, pas plus que l'adjectif παρθυαῖος n'apparaissent en aucun endroit du *corpus* aristidien.

Au fil des discours on se rend compte que l'Orient de son temps ne l'intéresse pas grandement. Ce n'est sans doute pas à tort qu'il passe volontiers pour un homme du passé, — caractéristique qui ne lui appartient pas en propre dans l'univers de la Seconde Sophistique —, et il est vrai que sa langue à l'atticisme le plus pur possible, ainsi que ses goûts — les auteurs de l'époque classique, Démosthène

[1] Sur la date de naissance du rhéteur et de nombreux éléments biographiques se reporter à l'article de Behr 1993, p. 1140-1233.

[2] Les *Discours sacrés* (n° XLVII-LII dans la numérotation de B. Keil) ont été traduits en français, voir Festugière-Saffrey 1968. Voir également l'étude de Behr 1968 et celle plus récente de Downie 2013.

[3] Nous avons conservé cinquante-trois discours, dont deux incomplets. Au cours de ce travail nous adoptons la numérotation des discours telle qu'elle a été proposée par Keil 1898, puis Lenz-Behr 1976-1980.

[4] On trouve le terme λοιμός pour caractériser cette épidémie dans le discours XXXIII, § 6 d'Aristide. Galien de même évoque « la grande pestilence qui eut lieu en été sous Marc », ὁ μακρὸς οὗτος λοιμός, ὁ ἐπὶ τοῦ Μάρκου θέρους γενόμενος (*De atra bile*, Kühn 5, 115), trad. Barras, Birchler, Morand 1998. Cette épidémie a donné lieu à de très nombreuses études qu'il est impossible de citer exhaustivement ici. On peut renvoyer aux articles de Gilliam 1961 et de Duncan-Jones 1996. Concernant plus spécifiquement Aristide, voir Boulanger 1923, p. 146 et Behr 1968, p. 96.

[5] *Or.* XLVIII, § 38-44.

[6] Πρὸς τοὺς αἰτιωμένους ὅτι μὴ μελετῷη, *À ceux qui lui reprochaient de ne pas déclamer, or.* XXXIII, § 30-32. Voir à propos de ce passage, Avotins 1982 et Jones 1972, p. 483, n. 43.

[7] Peut-être une exception dans le premier *Discours sacré* § 9 (*or.* XLVII) passage dans lequel Aristide relate un rêve dans lequel des « Barbares s'étaient emparés » de lui. D'après Festugière-Saffrey 1968, p. 128, n. 13, dans la traduction qu'il livre de ce discours, il s'agit « probablement des Parthes », dans la mesure où l'épisode relaté par le rhéteur est contemporain de la fin de la campagne militaire.

et Platon en tête —, n'en font pas une figure littéraire hantée par la modernité. On aurait cependant pu espérer que son *corpus* éclectique **[8]** laisserait des traces d'une perception originale de l'Orient et des Orientaux. Il n'en est rien, et une grande partie des références aristidiennes concernant les Barbares et l'Orient est tournée vers les Ve et IVe s. avant J.-C. Cela est tout particulièrement sensible dans le *Panathénaïque* (*Or*. I), discours dans lequel les Athéniens sont loués pour avoir tenu tête aux Perses lors des guerres médiques, ou plus tard lors de la guerre du Péloponnèse contre des coalitions comprenant des Barbares venus d'Asie (τοῖς ἀπὸ τῆς Ἀσίας βαρβάροις *or*. I, § 237) **[9]**. L'Orient chez Ælius Aristide est donc d'abord une mémoire de ces conflits, et apparaît distant dans le temps, mais aussi souvent éloigné spatialement et culturellement. Ainsi, dans ce même *Panathénaïque*, le territoire, vu rétrospectivement à travers le regard des Athéniens, est décrit comme une terre totalement étrangère à la culture grecque. Non seulement l'Asie des Perses fut la « terre étrangère et barbare » (τὴν ἀλλοδαπὴν καὶ βάρβαρον, *or*. I, § 15) pour les Athéniens, mais Aristide a soin de mentionner que la fondation de colonies en Asie eut lieu « sur le continent opposé » (ἐπὶ τῆς ἀντιπέραν ἠπείρου, *ibid.*). Cette réflexion rend compte d'une perception géographique dans laquelle la Grèce se divise en deux parties, la partie orientale, bien qu'hellène, s'étant construite sur un territoire autre, « opposé ».

On trouve aussi chez Aristide ce qui pourrait apparaître comme une hésitation dans la délimitation même de l'Asie. Cela se perçoit dans quelques passages de discours appelés communément *Discours smyrniotes,* parce qu'ils ont tous un lien étroit avec la grande cité d'Asie mineure **[10]**. Ce groupe de discours, contrairement au *Panathénaïque*, est fortement ancré dans le présent d'Aristide et de ses contemporains. C'est ainsi que, dans la *Palinodie* (*or*. XX, § 18), le sophiste parle de « notre Asie » dans une allusion claire aux territoires hellénisés et devenus la province romaine de son temps : « toutes les races qui peuplent notre Asie… », πάντα γὰρ τὰ ἔθνη τὰ πληροῦνθ' ἡμῖν τὴν Ἀσίαν. Ici, l'Asie ne représente pas le continent, espace lointain et hostile, mais un territoire familier marqué en particulier par le pronom ἡμῖν, signe de reconnaissance et d'appartenance. À l'inverse, dans le discours XXI, § 7, Smyrne est louée en tant que « ornement de l'Asie » (τῆς Ἀσίας κόσμος ἦν) par le sophiste qui semble, à ce moment, conscient de la polysémie du terme « Asie » dans l'esprit de ses auditeurs, puisqu'il ajoute immédiatement la précision suivante : « je ne parle pas de l'Asie limitée par les sources du Méandre, ni de tout ce que le territoire échu à vos proconsuls se fixe comme limite, mais de ce que les Grecs dès l'origine appelèrent Asie **[11]**, et ils appelaient même continent avant tout celle-ci parmi les trois » (λέγω δὲ οὐχὶ τὴν μέχρι Μαιάνδρου πηγῶν, οὐδ' ὅσην ὁ τῶν ἡγεμόνων ὑμῶν κλῆρος ὁρίζεται, ἀλλ' ἣν ἐξ ἀρχῆς Ἕλληνες προσεῖπον Ἀσίαν, προσηγόρευον δὲ καὶ ἤπειρον διαφερόντως αὐτὴν τῶν τριῶν). Cette précision élargit considérablement l'espace, et souligne que le mot lui-même dans l'esprit d'Aristide, et de ses contemporains, avait plusieurs représentations. Il est évident, dans ce cas précis, que la compréhension de l'Asie à tout le continent accroît sensiblement l'éloge de Smyrne. À l'aune de cette dualité de sens relevée par le sophiste lui-même, on peut parfois hésiter sur le sens du mot « Asie » dans certains discours. Ainsi, dans l'exorde de l'oraison funèbre en l'honneur du jeune Étéonée (*or*. XXXI), Aristide souligne, dans une sorte de *crescendo*, la perte immense qui touche ses proches, ses amis, les cités et « tout ce qui fait partie de l'Asie actuelle » (πᾶν ὅσον εἰς τὴν νῦν Ἀσίαν τελεῖ, § 1). L'expression εἰς τὴν νῦν Ἀσίαν n'est pas explicitée,

[8] Il faut noter la relative diversité des genres de discours qui nous ont été transmis, puisqu'on y trouve, entre autres, des déclamations, mais aussi des hymnes en prose, les *Discours sacrés* déjà évoqués, des oraisons funèbres, des pamphlets adressés à certains de ses concitoyens, nombre de discours encomiastiques, parmi lesquels l'éloge d'Athènes (*Panathénaïque, or*. I), celui de Rome (*En l'honneur de Rome*, *or*. XXVI) ou de Smyrne (*or.* XVII et XXI), ainsi que les discours philosophiques, réfutations des attaques platoniciennes contre la rhétorique.

[9] Relation du combat des Athéniens contre les Lacédémoniens et le satrape Pharnabaze en 410.

[10] Il s'agit des discours XVII-XXI. *Or.* XVII Σμυρναϊκὸς Ι [πολιτικός], *Discours Smyrniote* (*c.* 157), éloge de la cité ; *or.* XVIII Μονῳδία ἐπὶ Σμύρνῃ, *Monodie pour Smyrne,* lamentation après la destruction de la cité par un séisme, en 177/178 ; *or.* XIX Ἐπιστολὴ περὶ Σμύρνης, *Lettre aux empereurs au sujet de Smyrne :* dès le lendemain du séisme Aristide écrivit aux empereurs en sollicitant leur aide pour la reconstruction de la cité ; *or.* XX. Παλινῳδία ἐπὶ Σμύρνῃ, *Palinodie pour Smyrne :* la cité est en voie de restauration, et le discours, sans doute tenu en 178, célèbre ce renouveau ; *or.* XXI Σμυρναϊκὸς II, *Discours Smyrniote II* : après la reconstruction, nouvel éloge de Smyrne sans doute écrit en 179.

[11] À rapprocher de l'expression du discours exhortant les cités d'Asie Mineure à la concorde, Περὶ ὁμονοίας ταῖς πόλεσιν, *or*. XXIII, § 10, passage dans lequel le rhéteur précise qu'il parle de la région qui est appelée dès le début Asie par les Grecs (χώρας … ταύτης συλλήβδην κληθείσης Ἀσίας ὑφ' Ἑλλήνων ἐξ ἀρχῆς).

et on peut hésiter entre une acception géographique large, le continent, ou plus retreinte, la province d'Asie, sens peut-être à retenir si on prend en considération le νῦν [12]. Peu d'ambiguïté par contre dans le discours XXVI, § 60, *En l'honneur de Rome,* tenu dans la capitale de l'empire sans doute en 144, où l'orateur inclut l'Asie — le continent — et l'Europe dans les possessions romaines, pour évoquer l'égalité de traitement en ce qui concerne la citoyenneté accordée par Rome à ses nouveaux territoires (οὐδ' Ἀσία καὶ Εὐρώπη διήρηται ἐνταῦθα, « entre l'Asie et l'Europe il n'y a pas de différence sur ce point [celui de la citoyenneté] [13] »). Exagération encomiastique donnant à Rome le pouvoir sur l'ensemble du continent, qui rappelle celle du discours XVII au sujet de Smyrne. Plus neutre, à l'inverse, la notation purement topographique du discours XLIV tenu *En l'honneur de la Mer Égée,* mer qui, souligne l'orateur, sépare « l'Asie de l'Europe » (διαιρῶν μὲν τὴν Ἀσίαν ἀπὸ τῆς Εὐρώπης, § 3).

On voit à travers ces quelques exemples que l'Orient, plus spécifiquement identifié par le terme « Asie », est une notion instable, qui varie en fonction des discours et de leur objet et on ne peut pas dire qu'une vision homogène se dégage du corpus. Mis à part le terme Ἀσία, le plus souvent employé par Ælius Aristide pour évoquer l'Orient, on trouve très rarement ἕως, et de surcroît une seule fois pour désigner l'Orient [14]. Quant aux quatre occurrences lexicales de ἀνατολή, elles permettent de définir soit le lever de soleil [15] soit un point d'orientation, l'Est [16], et n'apportent, par conséquent aucun élément à retenir dans le cadre de cette enquête.

Concernant cette fois les « Orientaux », le terme le plus couramment employé dans le *corpus* aristidien est de loin celui de « barbares ». Le mot qui apparaît à 213 reprises dans l'ensemble des discours ne désigne bien souvent pas spécifiquement l'Orient, mais de façon générique tous les peuples non Grecs [17]. L'autre acception fréquente est d'ordre historique et renvoie aux conflits de toutes sortes, les guerres médiques et les alliances et/ou oppositions ultérieures entre cités grecques et Perses. Le *Panathénaïque* (*or*. I) rassemble à lui seul 70 occurrences, liées à ce rappel du passé. Il en va de même pour plusieurs déclamations historiques et pour le discours *Contre Platon en faveur des Quatre* (*or*. III) dans lesquels ces événements sont évoqués. Dans le discours *En l'honneur de Rome* (*or*. XXVI) le mot apparaît à 7 reprises, à chaque fois dans l'opposition très générale entre les Grecs et les autres, sauf une occurrence plus explicite qui fait référence à un Orient lointain [18].

Enfin, les Perses et les Mèdes sont également très souvent mentionnés — ce qui n'a rien de surprenant au vu de ce qui a été dit ci-dessus —, la plupart du temps pour évoquer l'empire perse et/ou le roi [19]. La représentation de l'ἀρχή qui en découle est bien trop conventionnelle pour apporter quelque intérêt dans le cadre de cette étude. Il arrive également à Aristide d'évoquer, de façon, là aussi, très traditionnelle, le luxe oriental comme dans le premier discours « smyrniote » (*or*. XVII, § 12), où voulant louer la cité, il affirme qu'elle dépasse même le raffinement de la tente du Mède [20], allusion à l'opulence de Xerxès et Mardonios telle qu'elle est relatée par Hérodote, IX, 82. L'emploi de l'adjectif ἁβρότερον dans ce passage n'est sans doute pas innocent, l'adjectif, par découlement de sens prenant souvent une coloration nettement péjorative d'amollissement. Or, dans une perspective semblable de « clichés » relatifs à l'Orient, certaines anecdotes sont volontiers utilisées par Aristide pour fustiger tel ou tel comportement de ses contemporains et leur dépravation. Dans le discours intitulé Κατὰ τῶν ἐξορχουμένων, *Contre les profanateurs* (XXXIV, § 59-60), il s'en prend ainsi à ceux qui, selon lui, profanent la rhétorique, et qui se justifient en invoquant Héraklès dansant chez les Lydiens, lors

[12] Même hésitation un peu plus loin (*or*. XXXI, § 3) où la famille du défunt est présentée comme la première « dans la cité [Cyzique] et en Asie » (τὸ μὲν γένος τοσοῦτον πρῶτον ἔν τε τῇ πόλει καὶ τῇ Ἀσίᾳ).

[13] Trad. Pernot 1997.

[14] *Or*. XLI, § 8, hymne en l'honneur de Dionysos, dans lequel Aristide évoquant l'expédition du dieu contre l'Inde, précise qu'il s'agit de « la partie orientale de la terre », πρὸς ἕω τόπον τῆς γῆς.

[15] *Or*. XXVI, § 10 ; *or*. XLVII, § 22.

[16] *Or.* I, § 19 ; *Or*. L, § 55.

[17] Par exemple, dans l'hymne en l'honneur d'Héraklès, *Or*. XL, § 4 où l'action civilisatrice d'Héraklès est louée « semblablement en Grèce et en terre barbare », ὁμοίως ἔν τε τῇ Ἑλλάδι καὶ τῇ βαρβάρῳ.

[18] § 12, ἐσθῆτας δὲ αὖ Βαβυλωνίους καὶ τοὺς ἐκ τῆς ἐπέκεινα βαρβάρου κόσμους, « [On peut voir] également des étoffes babyloniennes et les parures venant du pays barbare qui se trouve au-delà » (trad. Pernot 1997).

[19] Exemple de ces deux emplois dans un passage du discours *En l'honneur de Rome* § 15 : « Considérons en premier lieu l'Empire perse […] qui valut au roi qui le détenait l'appellation de Grand Roi », Τοῦτο μὲν δὴ τὴν Περσῶν ἀρχὴν σκεψώμεθα, ἣ […] καὶ μέγαν παρέσχετο ἐπώνυμον καλεῖσθαι τὸν ἔχοντα αὐτὴν βασιλέα (trad. Pernot 1997).

[20] « Un spectacle plus raffiné que la tente du Mède », σκηνῆς Μηδικῆς θέαμα ἁβρότερον.

de son séjour auprès d'Omphale [21]. La réponse d'Aristide est impitoyable pour dénoncer des attitudes qui, elles, ne se limitent pas à l'aire géographique de l'Orient [22]. Autre personnage réputé pour ses mœurs efféminées, Sardanapale [23] apparaît d'ailleurs dès le paragraphe suivant pour parachever cette peinture d'un Orient lascif.

Bien qu'originaire de la partie orientale de l'empire romain, Aristide emploie un vocabulaire passéiste et peu en phase avec l'actualité. Les Perses ou les Mèdes sont le plus souvent les adversaires des cités hellènes des Ve et IVe siècles av. J.-C., et les « clichés » rémanents, aussi bien dans la notion très stéréotypée des Barbares que dans celle des Orientaux aux mœurs dépravés, se succèdent. En cela il est indubitablement représentatif d'un courant de la Seconde Sophistique nostalgique d'une certaine grandeur grecque. Nous avons donc affaire à une lexicographie « orientale » détachée du contexte contemporain, et relativement pauvre, même si la perception géographique — et plus spécifiquement la délimitation de l'Asie — connaît, quant à elle, quelques flottements, révélateurs sans doute des hésitations des Grecs du IIe siècle Ainsi le mot Ἀσία peut dessiner une simple représentation géographique, le continent, ou porter une connotation ethnique en évoquant une partie territoriale peuplée par des cités hellénophones, ou encore faire référence à une réalité politique, celle de province romaine. Et Aristide utilise volontiers cette « Asie » fluctuante au gré de sa rhétorique et du public auquel il s'adresse. ■

[21] « Par Zeus, même Héraklès a dansé chez les Lydiens ! […] Je ne peux, quant à moi, dire si Héraklès a dansé chez les Lydiens ou non, mais s'il l'a fait, du moins fut-ce un seul jour et par jeu, et, peut-être, en même temps pour se moquer des Lydiens », νὴ Δί' ἀλλὰ καὶ Ἡρακλῆς ἐν Λυδοῖς ὠρχήσατο. […] ἐγὼ δ' εἰ μὲν ὠρχήσατο ἐν Λυδοῖς Ἡρακλῆς οὐκ ἔχω λέγειν, εἰ δ' ἄρα, ἀλλὰ μιᾷ γε ἡμέρᾳ καὶ τῆς παιδιᾶς ἕνεκα καὶ ἅμα σκώπτων ἴσως τοὺς Λυδούς (trad. Vix 2010).

[22] « Vous, ce n'est pas chez les Lydiens […] mais devant tous les hommes, tous les jours, que vous vous profanez par des pantomimes burlesques qu'il n'y aurait pas lieu de louer, non seulement chez Héraklès, mais pas même chez Omphale », ὑμεῖς οὐκ ἐν Λυδοῖς, […] ἀλλ' ἐν ἅπασιν ἀνθρώποις ἁπάσας τὰς ἡμέρας ἐξορχεῖσθε, ἃ μὴ ὅτι τοῦ Ἡρακλέους, ἀλλ' οὐδὲ τῆς Ὀμφάλης ἐπαινεῖν ἦν (trad. Vix 2010).

[23] *Or.* XXXIV, § 61 « C'est comme si Sardanapale, tout en poussant la trame avec la navette, chantait ses exhortations au combat », ὡσπερεὶ Σαρδανάπαλλος τῇ κερκίδι τὴν κρόκην ὠθῶν ᾖδε τοὺς εἰς τὴν μάχην παρακλητικούς (trad. Vix 2010).

BIBLIOGRAPHIE

Avotins, Ivars, 1982, « A Reinterpretation of Ælius Aristides 33.30-31 K », *Transactions of the American Philological Association,* 112, 1982, p. 1-6.

Barras, Vincent, Birchler, Terpsichore, Morand, Anne-France, 1998, *Galien, De la bile noire*, Paris, 1998.

Behr, Charles Allison, 1968, *Ælius Aristides and the Sacred Tales*, Amsterdam, 1968.

Behr, Charles Allison, 1993, « Studies on the Biography of Ælius Aristides », dans *Aufstieg und Niedergang der Römischen Welt* (ANRW), Berlin, II, 34.2, p. 1140-1233.

Boulanger, André, 1923, *Ælius Aristide et la sophistique dans la province d'Asie au IIe siècle de notre ère* (BEFAR 126), Paris.

Downie, Janet, 2013, *At the Limits of Arts: a literary study of Aelius Aristides' Hieroi logoi*, Oxford, New York.

Duncan-Jones, Richard, 1996, « The Impact of the Antonine Plague », *Journal of Roman Archaeology*, p. 108-136

Keil, Bruno, 1898, *Aelii Aristidis Smyrnaei quae supersunt omnia*, vol. II, or. XVII-LIII, Berlin.

Lenz, Friedrich Walther, Behr, Charles Allison, 1967-1980, *P. Aelii Aristidis opera quae exstant omnia*, I (*or.* I-XVI), 1 vol. en 4 fasc., Leiden.

Festugière, André-Jean, Saffrey, Henri-Dominique, 1986, *Discours Sacrés : rêve, religion, médecine au IIe siècle après J.-C.*, Paris.

Gilliam, James Frank, 1961, « The Plague under Marcus Aurelius », *American Journal of Philology*, 82, 3, p. 225-251.

Jones, Christopher, 1972, « Two Ennemies of Lucian », *Greek, Roman and Byzantine Studies*, 13, p. 478-487.

Pernot, Laurent, 1997, *Éloges grecs de Rome,* Paris.

Vix, Jean-Luc, 2010, *L'enseignement de la rhétorique au IIe siècle ap. J.-C. à travers les discours 30-34 d'Ælius Aristide*, Turnhout.

REVUE ARCHIMÈDE

ARCHÉOLOGIE ET HISTOIRE ANCIENNE

AMMIEN MARCELLIN. L'ORIENT ET LES ORIENTAUX DANS L'EMPIRE AU IVe SIÈCLE

Agnès MOLINIER ARBO
maîtresse de conférences en langue et littérature latines
Université de Strasbourg
EA 3094 CARRA
aarbo@unistra.fr

RÉSUMÉ

Le vocabulaire utilisé par Ammien Marcellin pour nommer l'Orient et les Orientaux est révélateur des crises et des mutations qui affectèrent la partie orientale de l'Empire au IVe siècle. Il reflète notamment la peur qu'inspiraient les Perses, ennemis à la fois redoutables et terriblement familiers, ou encore témoigne de la réorganisation administrative et territoriale amorcée à partir du règne de Dioclétien, ainsi que de l'unité gagnée au cours du siècle par la partie orientale au sein d'un monde romain désormais fortement polarisé.

Mots-clés
Achéménides, Ammien Marcellin, Antioche, Ardashir, Arsacides, Asie, Constantin, Dioclétien, Empire, Grecs, Julien, Justin, Mèdes, Parthes, Perses, Sassanides, Syrie, Théodose.

The vocabulary used by Ammianus Marcellinus to name the Orient and the Orientals reveals the crises and mutations that affected the eastern part of the Empire in the fourth century. It reflects in particular the fear inspired by the Persians or bears witness to the administrative and territorial reorganization started with the reign of Diocletian, as well as the unity gained during the century by the eastern part in a Roman world now highly polarized.

Keywords
Achaemenids, Ammianus Marcellinus, Antioch, Ardashir, Arsacides, Asia, Constantine, Diocletian, Empire, Greeks, Julian, Justin, Medes, Parthians, Persians, Sassanids, Syria, Theodosius.

Article accepté après évaluation par deux experts selon le principe du double anonymat

Ammien Marcellin est l'un des derniers écrivains représentatifs du processus d'interpénétration des deux grandes civilisations classiques qui a abouti à la formation de ce que l'on a de plus en plus tendance aujourd'hui à appeler l'Empire gréco-romain **[1]**. Il était sans doute originaire d'Antioche **[2]**, mais eut l'occasion de visiter l'Ouest **[3]**. Il choisit d'ailleurs de rédiger en latin son œuvre historique. Les *Res Gestae*, probablement publiées entre 380 et 398 **[4]**, comprenaient originellement trente et un livres couvrant une période allant de 96 à 378 ; nous n'en avons conservé que les dix-sept derniers, consacrés à l'histoire contemporaine à partir de 353. L'ouvrage est témoin des crises et des bouleversements qui secouèrent l'Empire au IVe siècle. Nous nous proposons dans cette étude de rechercher dans quelle mesure les choix lexicaux d'Ammien Marcellin sont révélateurs de la situation de l'Orient et des Orientaux dans l'Empire contemporain.

L'ORIENT

Le vocabulaire employé par Ammien Marcellin pour désigner les régions de l'Est du Bassin méditerranéen atteste d'entrée de jeu de l'intérêt qu'elles lui inspirent et de sa familiarité avec nombre d'entre elles. Le lecteur qui cherche à en faire l'inventaire est en effet d'abord submergé par une foule de noms propres. L'Orient est avant tout pour l'écrivain une mosaïque de cités **[5]**, de régions ou de provinces en-deçà ou au-delà du *limes* **[6]**. La terminologie qu'il utilise à ce propos est à la fois précise et très riche, comme on pouvait s'y attendre de la part d'un Antiochéen et d'un soldat ayant suivi Julien dans sa campagne de Perse **[7]**.

Dans un second temps, émergent néanmoins du texte des expressions plus génériques qui atténuent l'impression d'éclatement que pouvait donner le foisonnement des toponymes. Ammien, comme

[1] Cf. Veyne 2005 ; voir également Sabbah 2010, p. 175-193.

[2] Signalons néanmoins que son origine antiochéenne est discutée : cf. Fornara 1992, p. 328-344, p. 328-344 ; Paschoud 1999, p. 354. On trouvera une biographie complète de l'historien dans Thompson 1969, p. 1-19 ; consulter également Kelly 2008, p. 13-158.

[3] Lors de ses voyages ou lorsqu'il servit comme *protector domesticus* dans l'armée impériale ; sur le soldat-historien qu'était Ammien, lire Trombley 1999, p. 17-28.

[4] Nous reprenons par prudence la fourchette la plus large de dates entre lesquelles s'échelonnerait la publication des différents livres, même si plusieurs commentateurs privilégient plutôt 394-395 pour les derniers ; sur le sujet, voir Galletier 1968, p. 18-19 ; Fontaine 1977a, p. 10-12 ; Marié 1984, p. 8-14 ; Sabbah 1997, p. 89-116 ; Sabbah 1999, p. XXXII-XLIX ; Cameron 2012, p. 337-358.

[5] Par exemple Abydos de Troade (XX, 8, 4), Alexandrie d'Égypte (XV, 7, 7 ; XVII, 4, 13 ; XIX, 12, 8 ; XIX, 12, 12 ; XXII, 11, 4 ; XXII, 16, 7 ; XXII, 16, 15 ; XXII, 16, 18 ; XXVI, 10, 19) ; Amastris, XXII, 8, 16 ; Amida (XVIII, 6, 17 ; XVIII, 8, 3 ; XVIII, 9, 2 ; XVIII, 10, 1 ; 19, 1, 1 ; 19, 3, 1 ; 19, 9, 9 ; XIX, 11, 17 ; XX, 2, 1 ; XX, 2, 4 ; XX, 11, 4 ; XXII, 3, 8) ; Antioche (XIV, 1, 6) ; XIV, 7, 10 ; XIV, 7, 19 ; XIV, 8, 8 ; XIV, 9, 8 ; XIV, 11, 12 ; XIV, 11, 21 ; XVIII, 4, 3 ; XIX, 8, 12 ; XIX, 12, 8 ; XIX, 12, 19 ; XX, 11, 11 ; XX, 11, 32 ; XXI, 6, 1 ; XXI, 15, 1 ; XXII, 9, 2 ; XXII, 9, 14 ; XXII, 13, 2 ; XXIII, 2, 3 ; XXIII, 5, 3 ; XXV, 10, 1 ; XXV, 10, 4 ; XXVI, 6, 20 ; XXVI, 7, 2 ; XXVI, 8, 15 ; XXVIII, 4, 3 ; XXIX, 1, 4 ; XXIX, 1, 16 ; XXIX, 2, 21 ; XXXI, 1, 2 ; XXXI, 7, 1 ; XXXI, 11, 1), etc. : il suffit de se reporter à l'Index Général de Sabbah & Angliviel de la Baumelle 1999, p. 303-367, pour s'en faire une idée.

[6] Comme l'*Adiabena* (XV ; III, 7, 1 ; XXIII, 3, 1 ; XXIII, 6, 20 ; XXIII, 6, 21 ; XXIII, 6, 22) ; l'*Aegyptus* (XIV, 7, 21 ; XIV, 11, 32 ; XVII, 4, 3 ; XVII, 4, 5 ; XVII, 4, 9 ; XIX, 12, 10 ; XXII, 5, 5 ; XXII, 11, 2 ; XXII, 14, 6), l'*Armenia* (XIV, 11, 14 ; XV, 13, 4 ; XVI, 7, 5 ; XVII, 5, 6 ; XVII, 5, 11 ; XVII, 14, 1 ; XVIII, 9, 2 ; XX, 11, 1 ; XXI, 6, 8 ; XXIII, 2, 2 ; XXIII, 5, 11 ; XXV, 7, 12 ; XXVII, 12, 1 ; XXVII, 12, 5), l'*Arzanena* (XXV, 7, 9) ; l'*Assyria* (XXIII, 6, 14 ; XXIII, 6, 15 ; XXIII, 6, 20 ; XXIII, 6, 23 ; XXIV, 2, 6 ; XXIV, 8, 4 ; XXV, 4, 13 ; XXV, 6, 8) ; la *Cilicia* (XIV, 7, 18 ; XIV, 8, 1 ; XIV, 8, 3 ; XVIII, 6, 1 ; XXI, 15, 2 ; XXII, 1, 2 ; XXII, 11, 4 ; XXIII, 2, 5 ; XXVI, 6, 1 ; XXVI, 7, 2 ; XXVI, 8, 15 ; XXX, 1, 4) ; l'*Isauria* (XIV, 2, 3 ; XIV, 2, 4 ; XIV, 2, 13 ; XIV, 3, 1 ; XIV, 8, 1 ; XXVI, 8, 10 ; XXVII, 9, 6) ; la *Lycaonia* (XIV, 2, 4 ; XIV, 2, 8) ; la *Media* (XIV, 8, 13 ; XXIII, 3, 5 ; XXIII, 6, 14 ; XXIII, 6, 27 ; XXIII, 6, 31 ; XXIII, 6, 70 ; XXXI, 2, 21), etc. : voir l'Index Général de Sabbah & Angliviel de la Baumelle 1999, p. 303-367.

[7] Soulignons néanmoins que ses connaissances semblent souvent être issues de ses lectures plutôt que de son expérience, et que les données qu'il transmet, notamment à propos de la Perse, sont parfois très fantaisistes ; consulter en particulier le commentaire de Fontaine 1977b, *passim.*

la plupart des historiens aussi bien latinophones qu'hellénophones qui l'ont précédé, utilise pour nommer l'Orient le polysémique *Asia* : celui-ci désigne, conformément à la tradition, outre le continent lui-même **[8]**, d'abord l'Asie Mineure en général **[9]**, celle qui fut colonisée par les Grecs et envahie par les Mèdes **[10]**, ou encore, plus spécifiquement, la vieille province romaine **[11]**. Le terme prend cependant aussi dans l'œuvre un sens nouveau, issu de la réorganisation administrative dont l'Empire fut le théâtre au tournant des IIIe et IVe siècles : même s'il n'est pas toujours facile de discerner quelle entité géographique est concernée, *Asia* semble correspondre au moins à deux reprises au diocèse d'Asie **[12]**.

Un autre terme, *Oriens* **[13]**, voit également sa signification évoluer dans les *Res Gestae* sous l'effet de réformes récentes. Le mot indique en effet fréquemment soit le territoire désormais administré par le *Praefectus praetorio per Orientem* **[14]**, soit l'une de ses sous-divisions, le diocèse d'Orient **[15]**, à la tête duquel se trouvait un comte **[16]**. Ammien s'intéresse tout particulièrement au diocèse **[17]** et à sa capitale, qui était son lieu de naissance : Antioche est ainsi qualifiée d'*Orientis apicem pulchrum* **[18]**.

Le lexique utilisé par Ammien prend donc acte de la configuration nouvelle de la partie orientale de l'Empire issue des réformes amorcées à partir du règne de Dioclétien. Il est en outre peut-être révélateur d'une plus forte polarisation du monde romain au IVe siècle. *Oriens* **[19]**, *orbis eous* **[20]** et *eoae partes* **[21]** désignent en effet quelquefois l'est, le Levant en général, en englobant les régions orientales en deçà comme au-delà du *limes,* Empire perse compris **[22]**. L'acception de ces trois expressions est néanmoins généralement plus spécifique : elles s'appliquent la plupart du temps chez l'écrivain uniquement à l'est de l'Empire romain **[23]**, par opposition à sa partie occidentale. Elles sont notamment récurrentes quand le récit passe d'une partie de l'Empire à l'autre : on relève dans les *Res Gestae* un continuel mouvement de balancier qui ne contribue pas peu à dramatiser la narration **[24]**.

Au-delà, cette organisation binaire du récit, cette division de l'Empire entre *orbis occidentalis* et

[8] XXII, 8, 27 ; XXXI, 2, 13.

[9] XVIII, 6, 18 ; XXIII, 6, 27 ; XXVIII, 1, 3.

[10] Cf. XXVIII, 1, 3.

[11] XV, 2, 7 ; XVII, 7, 1 ; XVII, 7, 13 ; XXII, 7, 3 ; XXII, 8, 41 ; XXII, 15, 2 ; XXVI, 8, 14 ; XXVI, 10, 4 ; XXIX, 1, 36 ; XXIX, 2, 19 ; XXIX, 2, 21 ; XXIX, 2, 22 ; XXXI, 14, 8.

[12] Cf. XXVII, 9, 6 et XXIX, 1, 9, où sont mentionnés deux vicaires d'Asie. À propos des réformes administratives entreprises aux époques de Dioclétien, de Constantin et des Constantinides, nous renvoyons à la commode synthèse de Jones 1964, I, p. 42-52 (Dioclétien), p. 100-104 (Constantin) et p. 126-130 (Constantinides).

[13] Il est vrai que celles-ci ne sont pas faciles à déterminer : par exemple, en XIV, 7, 1-2, on est tenté de penser que les *Orientis cuncta latera* déchirés par la cruauté de Gallus sont l'ensemble des régions de la partie orientale de l'Empire, mais la mention d'Antioche et du *comes Orientis* Honorat focalise plutôt l'attention sur le diocèse d'Orient.

[14] XV, 13, 1 ; XVII, 5, 13 ; XXVI, 5, 5.

[15] XIV, 1, 3 ; XIV, 2, 20 ; XIV, 8, 5 ; XXV, 9, 8 ; XXVI, 8, 4.

[16] En XIV, 1, 3 et XIV, 7, 2, Ammien mentionne le *comes Orientis* Honorat, en XIV, 2, 20 le comte Nébridius et en XXI, 4, 2 le notaire Philagrius, élevé à la dignité de comte d'Orient.

[17] En XIV, 7, 21-8, 15, quand Ammien décrit les *prouinciae orientales,* ce sont à peu près les contours du diocèse d'Orient qu'il esquisse et ses différentes provinces qu'il énumère et dont il vante la beauté et la richesse.

[18] XXII, 9, 14.

[19] XIV, 7, 1 ; XIV, 11, 2 ; XV, 2, 2 ; XV, 5, 19 ; XV, 5, 28 ; XVIII, 5, 2 ; XXI, 13, 11 ; XXXIX, 2, 22. Sur *Oriens,* voir TLL IX, col. 1001-1005.

[20] XX, 8, 7 : *partes orbis eoi postremas* ; XXV, 8, 14 : *orbem eoum* ; XXVI, 5, 15 : *in eoo orbe* ; XXVII, 1, 1 : *eoum orbem*.

[21] XVI, 10, 1 ; XVIII, 4, 2 ; 5, 5 ; XXII, 9, 14 ; XXVI, 5, 2 ; XXX, 4, 1 ; XXXI, 10, 11 ; cf. également XX, 3, 1 : *eoos tractus* ; XXX, 2, 9 : *per eoos tractus* ; XXVIII, 1, 1 : *in eois tractibus* ; XXX, 4, 8 : *per eoos omnes tractus* ; XXII, 8, 5 : *ex eoo latere.*

[22] Surtout dans le cas de *eoae partes* ; pour la deuxième, voir notamment XVIII, 4, 1, où l'*Orientis fortuna* semble englober la Perse.

[23] Cf. notamment XIX, 10, 1, où l'*Orientis extimum* ne désigne pas l'Orient lointain en général, mais la Mésopotamie et les régions jouxtant l'Empire perse. Voir encore par exemple XXVI, 5, 15, où sont évoqués un *orbis occidentalis* et un *orbis eous,* représentant chacun les deux parties de l'Empire.

[24] Cf. XIV, 5, 1 : *Dum haec in oriente aguntur…* ; XIV, 10, 1 : *Haec dum Oriens diu perferret…* ; XV, 3, 1 (*Haec dum Mediolani agunut, militarium cateruae ab orient perductae sunt Aquileiam cum aulicis pluribus* (« tandis que ces événements se passaient à Milan, des convois de militaires furent amenés d'Orient à Aquilée avec un certain nombre de courtisans » ; éd. Galletier 1968, p. 110) ; XVI, 10, 1 : *Haec dum per Eoas partes et Gallias pro captu temporum disponuntur…* (« Tandis que l'on prenait ces dispositions dans les régions d'Orient et dans les Gaules… ; éd. Galletier 1968, p. 164) ; XVIII, 4, 1 : *Dum apud Sirmium haec diligentia quaeruntur inpensa, orientis fortuna periculorum terribilis tubas reflabat* (« Tandis qu'à Sirmium on poursuivait ces enquêtes avec une avec une activité débordante, la Fortune de l'Orient entonnait contre nous ses terribles trompettes annonciatrices de périls » ; éd. Sabbah 1989, p. 96) ; XIX,10, 1 : *Dum haec per uarios turbines in orientis extimo festinantur, difficultatem aduentantis inopiae frumentorum urbs uerebatur aeterna* (« « Pendant que de multiples tempêtes précipitaient ces événements à l'extrémité de l'Orient la Ville éternelle redoutait une crise à l'approche d'une pénurie de blés » ; éd. Sabbah 1989, p. 146) ; XXVI, 3, 1 : *Dum haec* ▶

orbis eous **[25]** sont sans doute significatives, presque malgré l'écrivain lui-même qui restait attaché à l'unité de l'Empire dont la capitale sinon politique du moins historique était pour lui encore Rome **[26]**, d'une division progressive du monde romain. L'*Oriens* réorganisé apparaît en effet dans les *Res Gestae* doté d'une incontestable unité et même d'une certaine autonomie : il possède ses propres fonctionnaires, pas toujours facilement substituables par ceux de l'Ouest **[27]**, ses affaires et ses secrets distincts de ceux de l'Occident **[28]**. Les *Res Gestae* ont été publiées au cours des deux dernières décennies du IVe siècle : si le règne de Théodose renforça un temps l'unité de l'Empire, sa partition de fait sinon de droit devait être consommée avec l'avènement de ses deux fils sur les trônes d'Orient et d'Occident. Le vocabulaire employé par Ammien atteste que le processus de dissociation était depuis longtemps amorcé.

LES ORIENTAUX

Qu'en est-il, à présent, des Orientaux dans l'œuvre ? Ammien Marcellin envisage avant tout les habitants de l'est méditerranéen comme une myriade de peuples ayant leurs coutumes et leur génie propre, qu'ils vivent à l'intérieur **[29]** ou à l'extérieur de l'Empire **[30]**. Il n'utilise pas souvent d'appellation plus générique et, lorsqu'il le fait, il a surtout recours à une terminologie traditionnelle, notamment les épithètes *Asiaticus/Asiatici* **[31]** ou *Asianus/Asiani* **[32]**. On note ici le même phénomène qu'à propos du lexique de l'Orient : si ces mots peuvent éventuellement englober les ethnies vivant *extra limitem*, et en particulier les Perses **[33]**, ils désignent avant tout les habitants de la partie orientale de l'Empire et en premier lieu les *Graeci* **[34]**. Leur usage indique qu'Ammien, tout Hellène et féru de la culture et des valeurs grecques qu'il était, reprenait quelquefois à son compte les vieux préjugés romains à l'égard de ses compatriotes : ces derniers sont aussi des *Graeculi* **[35]** aux mœurs relâchés **[36]**.

L'écrivain emploie également une fois, à propos des habitants des provinces orientales de l'Empire, et sans doute, là aussi, plutôt des cités grecques, le substantif *Orientales* **[37]**, apparu, semble-t-il, dans la littérature latine avec Justin **[38]**, mais dont l'usage se répandit surtout au IVe siècle **[39]**. Ses connotations sont également plutôt péjoratives **[40]** ; son utilisation n'en reste pas moins peut-être significative

in Oriente uolubiles fatorum explicant sortes, Apronianus regens urbem aeternam… (« Tandis que le sort changeant des destinées déroulait ces événements en orient, Apronianus, administrateur de la Ville éternelle… » ; éd. Marié 1984, p. 64) ; XXXI, 1, 1 : *Interea Fortunae volucris rota, aduersa prosperis semper alternans, Bellonam furiis in societatem adscitis armabat maestosque transtulit ad Orientem euentus, quos aduentare praesagiorum fides clara monebat et portentorum* (« Sur ces entrefaites, la Fortune dont la roue ailée fait toujours alterner adversités et prospérités, armant Bellone et appelant les Furies à la rescousse, fit passer en Orient les événements déplorables dont l'arrivée était annoncée par des présages et des prodiges d'une véracité sans équivoque » ; éd. Sabbah & Angliviel de la Baumelle 1999, p. 96)

[25] Cf. XXVI, 5, 15.

[26] Voir notamment sa célèbre description de Rome, XVI, 10, 1-17 ; sur ce point, consulter par exemple Sabbah 1979, p. 22-31 ; Polichetti 2010, p. 538-546.

[27] C'est en tout cas ce que semble impliquer la notice XXIX, 2, 22, consacrée au transfert en Orient de Festus de Trente.

[28] De manière particulièrement significative, Ammien (XVIII, 5, 2) explique ainsi qu'Antoninus, prêt à passer à la Perse, était informé de *totius Orientis interna*.

[29] Il mentionne ainsi les *Bebryces* (XXII, 8, 14) ; les *Bithyni* (XXV, 4, 24 ; XXVI, 6, 14) ; les *Cappadoces* (XXII, 9, 13 ; XXVI, 7, 2) ; les *Cares* (XXVIII, 4, 9) ; les *Cilices* (XXII, 9, 13 ; XXV, 10, 4 ; XXVII, 9, 6 ; les *Isauri* (XIV, 2, 1 ; XIV, 2, 19 ; XIX, 13, 1) ; les *Syrii* (XVIII, 6, 20), etc. Voir l'Index Général établi par Sabbah & Angliviel de la Baumelle 1999, p. 303-367.

[30] Comme les *Assyrii* (XIV, 4, 3 ; XVIII, 8, 5 ; XXIII, 2, 7 ; XXIII, 3, 1 ; XXIII, 3, 5 ; XXIII, 6, 27 ; XXIV, 1,1) ; les *Cadusii* (XXIII, 6, 13) ; les *Chaldaei* (XXIII, 6, 24 ; XXIII, 6, 25 ; XXIII, 6, 32) ; les *Medi* (XXIII, 5, 9 ; XXV, 4, 13 ; XXV, 7, 12) ; les *Susiani* (XXIII, 2, 3 ; XXIV, 1, 9) ; les *Syromedi* (XXIII, 6, 39), etc. Voir l'Index général établi par Sabbah & Angliviel de la Baumelle 1999, p. 303-367.

[31] XV, 9, 7 ; XVI, 7, 6 ; XXIII, 6, 34 ; XXXI, 2, 16.

[32] Cf. XVII, 9, 3 ; XXIII, 6, 61. Sur Asiaticus et Asianus, cf. TLL II, col 784-786.

[33] Voir XXIII, 6, 34.

[34] XXII, 8, 12 ; XXII, 8, 16 ; XXII, 8, 30 ; XXII, 8, 32 ; XXII, 8, 33 ; XXIII, 6, 20 ; XXIII, 6, 75 ; XXVI, 1, 13 ; XXXI, 13, 19 ; XXXI, 16, 9.

[35] Cf. XVII, 9, 3 où les soldats traitent Julien d'*Asianum (…) Graeculum* (« petit Grec d'Asie »).

[36] Voir par exemple en XVII, 11, 1, où Julien reçoit entre autres le sobriquet de *litterionem Graecum* (« écolâtre » grec). Soulignons néanmoins que les Grecs sont en général valorisés par Ammien qui ne les estime pas inférieurs aux Romains ; cf. sur ce point Zecchini 2007, p. 201-218.

[37] Voir XXX, 4, 4. Dans le reste de l'œuvre, *Orientalis* n'est employé que comme épithète qualifiant une direction (XXIII, 6, 64 ; XXVII, 4, 8), un territoire (cf. XVII, 5, 13 ; XXIII, 6, 45 ; 6, 64), des provinces (XIV, 7, 21), une expédition militaire (XX, 8, 1), un escadron (XXXI, 16, 6).

[38] *HP,* XXXVI, 3, 9.

[39] Cf. TLL IX, col. 975.

[40] En XXX, 4, 4, Ammien évoque l'*Orientalium… uersutia,* « la fourberie des Orientaux ».

d'un phénomène que nous avons déjà noté à propos du vocabulaire de l'Orient, l'unité nouvelle assumée par la partie orientale de l'Empire, dont les populations peuvent désormais parfois, en dépit de leur diversité, être envisagées dans leur ensemble et se voir attribuer des traits communs.

PARTHES ET PERSES

Les Perses (*Persae*) sont rarement dans l'œuvre qualifiés de barbares **[41]**, terme plutôt réservé aux autres peuples qui menaçaient l'Empire **[42]**, et en particulier à ceux du nord **[43]**, peut-être parce qu'ils apparaissaient à Ammien comme un ennemi à la fois redoutable et dangereusement familier ; les maintenir hors de l'*Oriens* était d'ailleurs selon lui un des premiers devoirs du prince **[44]**. Ils sont en revanche, de manière fréquemment anachronique, appelés Parthes **[45]**. Ce terme indique ainsi souvent aussi bien les Parthes Arsacides que les Perses Achéménides ou Sassanides **[46]**. Il ne faut pas pour autant taxer Ammien d'imprécision ou d'ignorance, car, aux IIIe et IVe siècles, les deux noms étaient confondus jusque dans la terminologie officielle pour qualifier les Perses sassanides qui avaient succédé en 224, à l'époque de Sévère Alexandre, aux Parthes Arsacides **[47]**.

Ce flou n'est peut-être pas seulement imputable au manque de connaissance généralisée qu'avaient les Romains de l'ennemi installé à la frontière orientale de l'Empire **[48]**. Voici en effet ce que Julien, qu'Ammien accompagna en 363 dans sa marche sur Ctésiphon, et qui n'est pas loin d'incarner pour lui le prince idéal **[49]**, affirmait avec dédain, dans un de ses premiers discours, à propos des Perses : « Ces peuples [les Perses] conservent et imitent les usages persans, de peur sans doute de passer pour des Parthes, alors qu'ils se prétendent Perses. Aussi se plaisent-ils à porter le costume des Mèdes et à marcher comme eux au combat, revêtus des mêmes armes et des mêmes habits ornés d'or et de pourpre. Ils essaient ainsi de donner le change : au lieu de se détacher des Macédoniens, à les en croire, ils auraient tout simplement repris un Empire qui leur appartient depuis l'antiquité » **[50]**.

A. Chauvot **[51]** a souligné l'importance de ce passage pour comprendre l'imprécision terminologique qui prédominait au IVe siècle dans la désignation des Perses : au témoignage de Dion Cassius **[52]** comme d'Hérodien **[53]**, Ardashir/Artaxerxès, fondateur de la dynastie sassanide en 224, avait des visées expansionnistes sur l'Asie Mineure, qu'il considérait comme une propriété ancestrale des Perses. Or ceux-ci représentaient encore au IVe siècle la plus grave menace que la zone orientale devait affronter. Le pouvoir, qui n'avait aucun intérêt à relayer les prétentions perses ou à présenter le Grand Roi comme l'héritier des Cyrus, Darius et Xerxès, avait sans doute jusqu'à un certain point délibérément choisi de continuer à les considérer comme des Parthes, contre

[41] Voir XXIII, 5, 2 et peut-être XXIV, 3, 4 ; cf. Chauvot 1998, p. 393-399.

[42] Comme les Sarrasins (XXXI, 16, 5)

[43] Cf. XXI, 4, 4 ; 4, 7 ; XXVII, 5, 7 ; XXXI, 4, 6 ; XXXI, 7, 16 ; XXI, 9, 1 ; XXXI, 12, 11 ; (les Goths) ; XV, 4, 12 ; XVI, 12, 2 ; (les Alamans) ; XVI, 2, 7 ; XVIII, 2, 8 ; XXXI, 5, 5 (les Thervinges) ; XVI, 12, 6 ; XV, 8, 6 ; XXVIII, 2, 1 (les Germains) ; XV, 11, 1 (l'ancienne Gaule) ; XVII, 12, 6 (les Sarmates) ; XXVII, 4, 9 (anciens barbares thraces) ; XXVIII, 3, 1 (les Bretons) ; XVII, 2, 2 et 3 (les Francs) ; XIV, 10, 9 ; XV, 4, 1, etc. (les Alains) ; XVI, 11, 4 ; XX, 8, 13 (les Lètes) ; XVII, 12, 4 ; XVII, 13, 10 (Sarmates et Quades) ; sur les barbares d'Ammien, voir Chauvot 1998, p. 383-406 ; Isaac 2011, p. 237-258.

[44] En XXV, 9, 8, Ammien déclare par exemple à propos de Jovien, obsédé par la crainte d'usurpateurs susceptibles de surgir dans les Gaules ou l'Illyricum : *indignum imperio facinus amictu periurii fugiendi commisit, Nisibi prodita, quae iam inde a Mithridatici regni temporibus, ne Oriens a Persis occuparetur, uiribus restitit maximis* (« il commit un forfait indigne de l'empire, sous le prétexte d'échapper à un parjure, en livrant Nisibe qui, dès l'époque de Mithridate, avait résisté aux forces les plus considérables pour empêcher l'Orient de tomber aux mains des Perses » ; éd. Fontaine 1977a, p. 206) ; sur l'image de Jovien dans l'œuvre d'Ammien, lire Heather 1999, p. 105-116.

[45] L'ethnique *Parthi* est employé de manière clairement anachronique dans les passages suivants : XV, 1, 2 ; XX, 4, 2 ; XX, 7, 6 ; XXI, 7, 1 ; XXIII, 3, 2 ; XXIII, 5, 4 ; XXV, 1, 18 ; XXV, 4, 17 ; XXV, 7, 12 ; XXVIII, 4, 9 ; XXIX, 1, 4.

[46] Il explique ainsi une fois que les seuls vainqueurs des Mèdes furent les Parthes : cf. XXIII, 6, 28.

[47] Voir Chauvot 1992, p. 116, qui souligne que le *cognomen Parthicus* s'est maintenu jusqu'à Aurélien, voire même, dans les papyrus, jusqu'à Probus.

[48] Comme le pense par exemple Drijvers 1999, p. 193-206 ; 2011, p. 67-76.

[49] Sur ce point, lire notamment Smith 1999, p. 89-104 ; Kelly 2008, p. 296-317.

[50] *Deuxième Éloge de Constance (De la Royauté),* 63 a-b ; éd. Bidez 1972, p. 133.

[51] 1992, p. 118-125.

[52] Sur la volonté des Sassanides de se réclamer de l'héritage des Achéménides dans leurs visées expansionnistes, cf. notamment Zecchini 2005, p. 65. D'une manière générale, sur l'image des Arsacides et des Sassanides en Perse dans l'Antiquité tardive, consulter Shayegan 2011.

[53] Voir notamment VI, 2, 2 ; VI, 2, 6-7 ; VI, 4, 5. Voir aussi Zosime, I, 18, 1.

lesquels les Romains du Haut-Empire avaient généralement guerroyé avec succès. Ammien, en confondant les deux ethniques et en faisant, dans les chapitres où il décrit l'Empire perse et son histoire **[54]**, des rois perses contemporains les lointains descendants du brigand parthe Arsace **[55]**, alors qu'il connaissait probablement le changement de dynastie survenue au IIIe siècle **[56]**, ne fait ainsi que se conformer à une pratique courante à son époque. Cela lui permettait peut-être aussi de mentalement conjurer l'ampleur de la menace que représentaient ces dangereux voisins de la Syrie et de sa capitale, qui était certainement aussi sa patrie, Antioche **[57]**.

CONCLUSION

Les choix lexicaux d'Ammien Marcellin reflètent les crises et les mutations que connurent, à partir du tournant des IIIe et IVe siècles, l'Orient et les Orientaux. Il laisse notamment transparaître la peur qu'inspiraient aux gens de l'Est les Perses, devenus désormais difficiles à contenir hors des frontières. En outre, certains termes employés auparavant pour désigner de manière générique les territoires situés à l'est du Bassin Méditerranéen voient leur sens classique s'enrichir de significations plus spécifiques, issues de la réorganisation territoriale et administrative amorcée avec le règne de Dioclétien. Surtout, certaines d'entre elles ont dans son œuvre tendance à indiquer de manière restrictive non plus le Levant en général mais la partie orientale de l'Empire ou encore ses habitants, par opposition à la partie occidentale : peut-être cette évolution sémantique constitue-t-elle l'indice d'une unité plus grande de l'*Oriens* et des *Orientales,* au sein d'un monde romain désormais très polarisé. ■

[54] XXIII, 6, 1-84.

[55] XXIII, 6, 2-6 : *Hoc regnum quondam exiguum, multisque antea nominibus appellatum ob causas quas saepe retulimus, cum apud Babylona Magnum fata rapuissent Alexandrum, in uocabulum Parthi concessit Arsacis, obscure geniti, latronum inter adulescentiae rudimenta ductoris, uerum paulatim in melius mutato proposito, clarorum contextu factorum aucti sublimius. Qui post multa gloriose et fortiter gesta, superato Nicatore Seleuco, eiusdem Alexandri successore cui uictoriarum crebritas hoc indiderat cognomentum, praesidiisque Macedonum pulsis, ipse, tranquillius egens, temperator oboedentium fuit et arbiter lenis. Denique post finitima cuncta ui uel aequitatis consideratione uel metu subacta, ciuitatum et castrorum castellorumque munimentis oppleta Perside, adsuefactaque timori esse accolis omnibus quos antea formidabat, medium ipse agens cursum aetatis placida morte decessit (…). Ita regibus Parthicis, abiectis et ignobilibus antea, incrementa dignitatum felicibus Arsacis auspiciis accessere uel maxima. Quam ob rem numinis eum uice uenerantur et colunt, eo usque propagatis honoribus ut, ad nostri memoriam, non nisi Arsacides, si sit usquam, in suspiciendo regno cunctis anteponatur, et in qualibet ciuili concertatione, quae adsiduae apud eos eueniunt, uelut sacrilegium quisque cqueat ne dextra sua Arsaciden arma gestantem feriat uel priuatum* (« Ce royaume jadis peu étendu [la *Persis*], et appelé jusqu'alors de bien des noms pour des raisons que nous avons souvent rapportées, quand à Babylone les destinées eurent emporté Alexandre le Grand, prit le nom du Parthe Arsace, de naissance obscure, qui dans sa jeunesse avait fait ses premières armes comme chef de brigands, mais qui, après avoir amendé progressivement sa conduite, par une suite ininterrompue de hauts faits gravit le rang suprême. Ce personnage ayant, après nombre d'exploits glorieux, défait Séleucus Nicator, — successeur du dit Alexandre, qui tenait ce surnom de la multitude de ses victoires —, et chassé les garnisons macédoniennes, se comporta lui-même plus tranquillement, et sut gouverner ses sujets avec toute la mesure d'un maître clément. Enfin, ayant conquis par la force, par le renom de sa justice ou par la crainte, toutes les régions limitrophes, fortifié toutes les cités, les bourgs et les places de la Perse, et habitué celle-ci à inspirer la peur à tous les voisins qu'elle avait jusque-là toujours redoutés, il n'était encore qu'à la moitié de sa carrière quand il décéda paisiblement (…). Aussi le vénèrent-ils et lui rendent-ils un culte à l'égal d'un dieu, et les honneurs qui lui sont décernés se sont propagés à tel point que, de mémoire d'homme, seul un Arsacide, s'il en est un en vie, est préféré à tout autre candidat à la succession royale, et qu'en n'importe quelle lutte civile (…), on se garde, comme d'un sacrilège, de frapper de son bras un Arsacide, qu'il porte les armes ou qu'il ne soit qu'un simple particulier » ; éd. Fontaine 1977a, p. 98-99.

[56] On a quelquefois expliqué l'absence des Sassanides dans la brève histoire de l'Empire perse proposée par Ammien par le recours à des sources antérieures à 224 : cf. notamment Fontaine 1977b, p. 57-63 ; *contra,* Brok 1975, p. 47-56. L'écrivain était cependant lecteur d'Hérodien, qui est sans doute celui qui nous renseigne le mieux sur l'avènement des Sassanides : cf. VI, 2, 1-2.

[57] L'alternance des deux ethniques lui permet en outre d'introduire un peu de *uariatio* dans son récit : cf. par exemple XX, 4, 2 ; XXI, 7, 1 ou XXV, 1, 18.

BIBLIOGRAPHIE

Barnes, Timothy, *Ammianus Marcellinus and the Representation of Historical Reality,* Ithaca & London, 1998.
Bidez, Joseph, 1972, *L'empereur Julien. Œuvres complètes,* I, 1, *Discours de Julien César,* Paris.
Brok, Martinus Franciscus Ardina, 1975, « Die Quellen von Ammianus Exkurs über Persien », *Mnemosyne,* 38, p. 47-56.
Cameron, Alan, 2012, « Nicomachus Flavianus and the date of Ammianus' last books », *Athenaeum*, 100, 1-2, p. 337-358.
Chauvot, Alain, 1992, « Parthes et Perses dans les sources du IVe siècle », dans Michel Christol *et alii, Institutions, société et vie politique dans l'Empire romain au IVe siècle ap. J. C. Actes de la Table Ronde autour de l'œuvre d'André Chastagnol (Paris, 20-21 janvier 1989)*, Roma, p. 115-125.
Chauvot, Alain, 1998, *Opinions romaines face aux barbares au IVe siècle ap. J. C.,* Paris.
Drijvers, Jan Willem, 1999, « Ammianus Marcellinus' Image of Arsaces and early Parthian history » dans Jan Willem Drijvers & David Hunt (éd.), *The Late Roman World and its historian. Interpreting Ammianus Marcellinus,* London-New York, p. 193-206.
Drijvers, Jan Willem, 2011, « A Roman Image of the "barbarian" Sasanians » dans Ralph Whitney Mathisen & Danuta Shanzer, Aldershot, *Romans, barbarians, and the transformation of the Roman world : cultural interaction and the creation of identity in late antiquity*, p. 67-76.
Fontaine, Jacques, 1977a, *Ammien Marcellin. Histoire,* IV, 1 (XXIII-XXV : texte et traduction), Paris.
Fontaine, Jacques, 1977b, *Ammien Marcellin. Histoire,* IV, 2 (XXIII-XXV : commentaire), Paris.
Fontaine, Jacques, 1996, *Ammien Marcellin. Histoire,* III (XX-XXII), Paris.
Fornara, Charles, 1992, « Studies in Ammianus Marcellinus », *Historia* 41, 3, p. 328-344.
Galletier, Édouard, 1968, *Ammien Marcellin. Histoire,* I (XIV-XVI), Paris.
Heather, Peter, 1999, « Ammianus on Jovian. History and Literature », dans Jan Willem Drijvers & David Hunt (éd.), *The Late Roman World and its historian. Interpreting Ammianus Marcellinus,* London-New York, p. 93-103.
Isaac, Benjamin, 2011, « Ammianus on foreigners », dans Maijastina Kahlos (éd.), *The faces of the other : religious rivalry and ethnic encounters in the later Roman world,* Turnhout, p. 237-258.
Kelly, Gavin, 2008, *Ammianus Marcellinus. The Allusive Historian,* Cambridge.
Marié, Anne-Marie, 1984, *Ammien Marcellin. Histoire,* V (XXVI-XXVIII), Paris.
Matthews, John, 1989, *The Roman Empire of Ammianus,* London.
Moreno Ferrero, Isabel, 2011, « The influence of the Orient on the dramatic representation of Ammianus Marcellinus' *Res gestae* : staging, conduct and ornament », dans David Hernández de la Fuente (éd.), *New perspectives on Late Antiquity,* Newcastle, p. 202-229.
Paschoud, François, 1999, « À propos du nouveau livre de T. D. Barnes sur Ammien Marcellin », *Antiquité Tardive*, 7, p. 353-363.
Polichetti, Antonio, 2010, « Le *Res Gestae* di Ammiano tra Roma e Costantinopoli », *Index,* 38, p. 538-546.
Sabbah, Guy, 1979, « Rome éternelle et Rome temporelle dans les *Res Gestae* d'Ammien », *VL,* 73, p. 22-31.
Sabbah, Guy, 1989, *Ammien Marcellin. Histoire,* II (livres XVII-XIX), Paris.
Sabbah, Guy, 1997, « Ammien Marcellin, Libanius, Antioche et la date des derniers livres des *Res Gestae* », *Cassiodorus,* 3, p. 89-116.
Sabbah, Guy & Angliviel de la Baumelle, Laurent, 1999, *Ammien Marcellin. Histoire,* VI (livres XXIX-XXXI), Paris.
Sabbah, Guy, 2010, « Ammien Marcellin et les idéologies dominantes au IVe siècle », dans Lavinia Galli Milić & Nicole Hecquet-Noti (éd.), Historiae Augustae Colloquium Genevense in honorem F. Paschoud septuagenarii *: les traditions historiographiques de l'Antiquité tardive : idéologie, propagande, fiction, réalité*, Bari, p. 175-193.
Shayegan, Rahim, 2011, *Arsacids and Sasanians : political ideology in post-Hellenistic and late antique Persia,* Cambridge-New York.
Smith, Rowland, 1999, « Telling Tales. Ammianus' narrative of the Persian expedition of Julian », dans Jan Willem Drijvers & David Hunt (éd.), *The Late Roman World and its historian. Interpreting Ammianus Marcellinus,* London-New York, 1999, p. 89-104.
Thompson, Edward Arthur, 1969², *The Historical Work of Ammianus Marcellinus,* Groningen 1969 (1ère éd. 1947).
Trombley, Franck, 1999, « Ammianus Marcellinus and Fourth-Century warfare. A *protector*'s approach to historical narrative », dans Jan Willem Drijvers & David Hunt (éd.), *The Late Roman World and its historian. Interpreting Ammianus Marcellinus,* London-New York, p. 17-28.
Veyne, Paul, 2005, *L'Empire gréco-romain,* Paris.
Zecchini, Giuseppe, 2005, « Il bipolarismo romano-iranico », dans Cinzia Bearzot, Franca Landucci, Giuseppe Zecchini (éd.), *L'equilibrio internazionale dagli antichi ai moderni,* Milano.
Zecchini, Giuseppe, 2007, « Greek and Roman parallel history in Ammianus », dans Jan den Boeft, Jan Willem Drijvers, Daniel den Hengst, Hans Teitler, *Ammianus after Julian. The reign of Valentinian and Valens in books 26-31 of the* Res Gestae, Leiden-Boston, p. 201-218.

REVUE ARCHIMÈDE

ARCHÉOLOGIE ET HISTOIRE ANCIENNE

LE VOCABULAIRE DE L'ORIENT ET DE L'ORIENTAL DANS L'*HISTOIRE AUGUSTE*. REGARDS D'UN ROMAIN SUR L'EST DE L'EMPIRE À LA FIN DU IVe SIÈCLE

Agnès MOLINIER ARBO
maîtresse de conférences en langue et littérature latines
Université de Strasbourg
EA 3094 CARRA
aarbo@unistra.fr

RÉSUMÉ

Le vocabulaire utilisé par l'auteur de l'*Histoire Auguste* pour nommer l'Orient et les Orientaux est révélateur des positions à ce sujet de l'élite romaine sénatoriale la plus traditionaliste à la fin du IVe siècle. Si l'écrivain ne semble guère intéressé par l'Orient et les Orientaux dont il n'a qu'une connaissance superficielle et à propos desquels il partage les préjugés romains traditionnels, ses choix lexicaux et les anachronismes éventuels qu'ils impliquent traduisent le mécontentement que lui inspire la situation contemporaine de l'Empire, et notamment la prééminence grandissante de l'est sur l'ouest et la dissociation du monde romain.

MOTS-CLÉS
Orient, Orientaux, Dioclétien, Constantin, Constantinople, Perses, barbares, anachronismes.

The vocabulary used by the author of the *Historia Augusta* about the Orient and the Orientals is indicative of the positions of the most traditionalist senatorial Roman elite at the end of the fourth century. If the writer seems to have only a superficial knowledge of them, and to share the traditional Roman prejudices against them, his lexical choices and the anachronisms they can imply intend to denounce the growing pre-eminence of the East over the West and the progressive dissociation of the Roman world.

KEYWORDS
Orient, Orientals, Diocletian, Constantine, Constantinople, Persians, barbarians, anachronisms.

Article accepté après évaluation par deux experts selon le principe du double anonymat

L'*Histoire Auguste* constitue une des énigmes les plus difficiles à résoudre que nous ait laissé la littérature antique. En apparence, elle ne pose pourtant aucun problème : ce recueil de trente biographies impériales (d'Hadrien à Carus, Numérien et Carin) nous est parvenu sous le nom de six écrivains censés avoir composé aux époques des Tétrarques et de Constantin. Mais l'analyse des nombreux anachronismes présents dans le texte a depuis longtemps révélé qu'il s'agissait en réalité d'une mystification due à un biographe à l'identité controversée rédigeant entre la fin du IVe et le début du Ve siècle **[1]**. L'œuvre est peu fiable car l'invention y occupe beaucoup plus de place que la vérité historique. On arrive aujourd'hui assez bien à cerner la personnalité de l'auteur et les objectifs qu'il poursuivait : c'était sans doute, sinon un sénateur romain, du moins un proche de l'élite sénatoriale dont il épouse les vues les plus traditionnelles, en particulier la nostalgie d'une époque où Rome et la Curie occupaient une place prééminente dans l'État. Protégé par l'identité multiple que lui assurent les noms de six biographes fictifs, il raconte les règnes d'empereurs des IIe et IIIe siècles pour critiquer, à mots couverts mais souvent virulents, l'histoire de son temps. Nous souhaitons ici étudier le vocabulaire de l'Orient et de l'Oriental dans l'*Histoire Auguste* pour voir dans quelle mesure il pourrait lui aussi posséder cette dimension polémique omniprésente dans l'œuvre et, éventuellement, en analyser les enjeux.

L'ORIENT

L'auteur ne connaît sans doute pas bien les zones situées à l'est du Bassin Méditerranéen ou alors n'est guère intéressé par elles car il cite seulement les principales provinces ou cités de l'Empire **[2]**, ainsi que quelques villes ou régions au-delà du *limes* **[3]**.

[1] La thèse la plus couramment admise fait travailler l'écrivain aux alentours de 399 et en fait un Romain de Rome, de près ou de loin lié à l'aristocratie sénatoriale païenne dont il défend les idéaux en critiquant la politique des princes contemporains. Mais plusieurs de ces éléments (origine et identité de l'auteur, date de composition et objectifs de l'œuvre, notamment) ont suscité un débat encore ardent aujourd'hui, mais que nous ne pouvons retracer ici. Nous nous contenterons donc de renvoyer aux principales publications : Dessau 1889, p. 337-392 ; 1892, p. 561-605 ; 1894, p. 393-416 ; Hartke, 1951 ; Straub 1963 ; Syme 1968 ; 1971a ; 1971b ; 1983 ; 1979-1991 ; Callu 1992, p. vii-ciii ; Chastagnol 1994, p. ix-xxxiv ; Paschoud 1996, p. ix-xi ; 2002, p. VII-XXVIII ; 2007, p. 360-362 ; 2010, p. 319-320 ; Lippold 1999, p. 153-177 ; 2002, 309-343 ; Chausson 2007, p. 254-260 ; Ratti 2007a, p. 305-317 ; 2007b, p. 204-219 [= 2010, p. 217-223 et 239-248] ; 2008, p. 335-348 ; 2010, p. 261-269 et 271-276 ; 2016 ; Festy 2004, p. 757-767 ; 2007, p. 183-195 ; Cameron 2011, p. 743-782 ; Thomson 2012.

[2] Pour les cités, il mentionne notamment Antioche (*Histoire Auguste, Hadrien,* 5, 9 ; 14, 1 ; *Antonin le Pieux,* 9, 2 ; *Marc Antonin,* 8, 12 ; 20, 6 ; 25, 11 ; *Vérus,* 7, 1 ; *Pertinax,* 1, 6 ; *Septime Sévère,* 16, 8 ; *Macrin,* VIII, 4 ; X, 1 ; *Diadumène Antonin,* 2, 6 ; *Sévère Alexandre,* 53, 2 ; 55, 2 ; *les trois Gordiens,* 26, 5 ; *les trente Tyrans,* 2, 2 ; *Aurélien,* 5, 3 ; 25, 1 ; *Tacite,* 18, 6), Byzance (*Septime Sévère,* 8, 12 ; *les deux Galliens,* 6, 8-9 ; 7, 4 ; *Claude,* 9, 7 ; *Aurélien,* 10, 3 ; 22, 3 ; *Aurélien,* 35, 5), Carrhes (*les trois Gordiens,* 26, 6 ; 27, 6 ; *les deux Galliens,* 10, 3 ; 12, 2), Cyzique (*Antonin le Pieux,* 3, 4 ; *Septime Sévère,* 8, 16 ; *Pescennius Niger,* 5, 8 ; *les deux Galliens,* 13, 8), Émèse (*Macrin,* 9, 1 ; *Aur.,* 25, 2), Laodicée de Syrie (*Vérus,* 7, 3 ; *Heliogabale,* 7, 5), Nicomédie (*Heliogabale,* 5, 1 ; *les deux Galliens,* 4, 8) ; Nisibe (*les trois Gordiens,* 26, 6 ; 27, 6 ; *les deux Galliens,* 10, 3 ; 12, 1 ; *les trente Tyrans,* 15, 3) ; pour les provinces, l'Arabie (*Hadrien,* 14, 4 ; *Antonin le Pieux,* 9, 4 ; *Auidius Cassius,* 6, 5 ; *Septime Sévère,* 9, 9 ; 12, 6 ; *Diadumène Antonin,* 8, 4 ; *Sévère Alexandre,* 8, 5), la Bithynie (*Didius Iulianus,* 2, 2 ; *Pescennius Niger,* 5, 2 ; *Clodius Albinus,* 6, 2 ; *Macrin,* 10, 3 ; 15, 1 ; *Maxime et Balbin,* 8, 5 ; *les deux Galliens.,* 4, 7 ; *les trente Tyrans,* 33, 5 ; *Aurélien,* 22, 3), la Cilicie (*Vérus,* 6, 9 ; *les trente Tyrans,* 26, 7 ; *Aurélien,* 42, 2 ; *Carus, Numérien et Carin,* 4, 6), l'Isaurie (*Sévère Alexandre,* 58, 2 ; 26, 3 ; *Probus,* 16, ; 17, 14), la Mésopotamie (*les deux Galliens,* 12, 1 ; *les trente Tyrans,* 15, 3 ; *Carus, Numérien et Carin,* 8, 1), la Palestine (*Hadrien,* 5, 2 ; *le quadrige des Tyrans,* 9, 2) ; etc.

[3] Il cite par exemple l'*Armenia* (*Marc Antonin,* 9, 1 ; *Ver.* 7, 1) ; *Auidius Cassius,* 6, 5 ; *Diadumène Antonin,* 8, 4) ou la Médie (*Vérus,* 7, 1) et la Parthie (*Septime Sévère,* 16, 1) ; pour les villes, par exemple Babylone (*Vérus,* 7, 2 ; 8, 2) ou Ctésiphon (*Septime Sévère,* 16, 1 ; *les trois Gordiens,* 27, 6 ; *les deux Galliens,* 10, 6 ; 12, 1 ; *les trente Tyrans,* 15, 4 ; 30, 6 ; *Carus, Numérien et Carin,* 8, 1 ; 9, 1.

Il envisage en fait fréquemment l'Orient de manière plus globale. *Asia* désigne certes avant tout pour lui la province romaine d'Asie **[4]**, gouvernée par un proconsul **[5]**, même si le sens plus classique d'Asie Mineure peut être repéré dans un contexte littéraire, notamment dans une allusion à la guerre de Troie **[6]** ou alors dans une pseudo-lettre — forgée de toutes pièces par l'auteur **[7]** — au roi de Perse Sapor **[8]**. Le récurrent *Oriens* a en revanche un sens plus large : il apparaît d'abord pour opposer l'Orient à l'Occident, et plus précisément les parties occidentale et orientale du monde romain **[9]**, ensuite pour évoquer de manière vague l'ensemble ou une grande partie des provinces orientales de l'Empire **[10]**, mais sans jamais aller au-delà : l'Empire perse en est exclu **[11]**.

Si *Oriens* ne désignait plus guère à la fin du IVe siècle les régions du Levant en général, mais, plus spécifiquement, la partie orientale de l'Empire **[12]**, cette acception n'était pas encore vraiment la règle à l'époque des règnes racontés par l'*Histoire Auguste*. On ne peut néanmoins pas vraiment ici parler d'anachronisme, contrairement à une autre signification du terme qui semble être à l'œuvre dans plusieurs passages. *Oriens* paraît en effet y indiquer de manière plus restrictive les provinces de l'Empire situées les plus à l'est, et correspondant *grosso modo* au diocèse d'Orient né des réformes de Dioclétien **[13]**. En deux endroits, on en est même sûr : dans la *Vie des deux Galliens,* on apprend ainsi que l'usurpateur Macrien « laissa en Orient un de ses fils, avant de se rendre en Asie puis de gagner l'Illyricum » **[14]**. L'Orient est ici évidemment l'extrême Est de l'*orbis Romanus*. Il en va de même dans la notice suivante : dans les *Trente Tyrans,* le prince de Palmyre Odénath, au cours de sa campagne victorieuse contre les Perses, « reprit tout d'abord Nisibis et la plus grande partie de l'Orient avec la Mésopotamie entière, puis il contraignit le roi lui-même, vaincu, à la fuite. Finalement, il poursuivit Sapor et ses fils jusqu'à Ctésiphon, s'empara de ses concubines, s'empara aussi d'un important butin et revint sur ses pas vers l'Orient » **[15]**. Ici encore, l'Orient mentionné deux fois est évidemment le territoire qui correspondra plus tard au diocèse d'Orient **[16]**.

De tels anachronismes pouvaient dans l'Antiquité surgir naturellement sous la plume d'un historien qui se souciait de rendre le passé accessible à ses lecteurs en le décrivant avec les mots du présent. Mais ils revêtent certainement une dimension particulière chez un écrivain habitué à en commettre sciemment pour leur confier un message caché. Celui-ci est assez clair dans le cas qui nous occupe : le biographe était attaché à la prééminence de l'antique capitale et à une conception traditionnelle de l'*orbis Romanus.* Il voyait d'un mauvais œil la réorganisation de l'Empire amorcée à la fin du IIIe siècle car celle-ci, notamment après la fondation de Constantinople sous le règne de Constantin, conduisit à un glissement de l'Occident vers l'Orient des centres du pouvoir **[17]**. La multiplication, dans l'œuvre, de fonctions administratives dont l'auteur ne se soucie guère de cacher le caractère clairement anachronique ou fantaisiste en fournit peut-être un indice : il met ainsi en scène un *praefectus annonae Orientis*, sans parallèle connu,

[4] Voir *Hadrien,* 13, 1 ; 13, 6 ; *Antonin le Pieux,* 3, 2 ; 9, 1 ; *Commode,* 7, 1 ; 7, 7 ; *Caracalla,* 5, 8 ; *Diadumène Antonin,* 8, 4 ; *Maxime et Balbin,* 7, 2 ; *les deux Galliens,* 2, 5 ; 6, 2 ; 7, 3 ; 13, 8 ; *Claude,* 8, 3 ; *Aurélien,* 40, 4.

[5] Cf. *Antonin le Pieux,* 3, 2, *Commode,* 7, 1 et *Aurélien,* 40, 4, où la fonction est évoquée ; voir aussi *Diadumène Antonin,* 8, 4, où est mentionné un légat d'Asie.

[6] Voir *Claude,* 8, 3.

[7] Sur le *corpus* épistolaire cité par l'*Histoire Auguste,* voir par exemple Molinier Arbo 2012, p. 131-153.

[8] Cf. *Val. d.,* 1, 5.

[9] Cf. *Septime Sévère,* 8, 6 ; *Pesc. N.,* 5, 3 ; *Caracalla,* 5, 4 ; *Sévère Alexandre,* 63, 5 ; *les deux Maximins,* 7, 5 ; *Aurélien,* 32, 4 ; *Probus,* 16, 4.

[10] Comme dans *Auidius Cassius,* 7, 1 ; *Septime Sévère,* 8, 6 ; 9, 4 ; *Pescennius Niger,* 5, 3 ; *Caracalla,* 5, 4 ; *les deux Maximins,* 7, 5 ; 7, 6 ; *les deux Galliens,* 10, 1 ; 13, 5 ; *les trente Tyrans,* 2, 3 ; 12, 12 ; 15, 1 ; 30, 8 ; 30, 22 ; *Aurélien,* 25, 4 ; 26, 7 ; 27, 2 ; 28, 4 ; 30, 4 ; 41, 9 ; *Probus,* 7, 4 ; 16, 4 ; 17, 1 ; cf. également les *prouinciae orientales* évoquées par *Marc Antonin,* 26, 2.

[11] Pour une opposition entre Parthes/Perses et *Oriens,* cf. par exemple *les trois Gordiens,* 27, 3.

[12] Nous l'avons également souligné dans notre article sur Ammien Marcellin, lui aussi publié dans le n°4 d'*Archimède.*

[13] Comme dans *Auidius Cassius,* 7, 1 ; *Septime Sévère,* 9, 4 ; *les deux Maximins,* 7, 6 ; *les trente Tyrans,* 12, 12 ; *Probus,* 17, 1.

[14] Cf. *les deux Galliens,* 2, 5 : *Macrianus retento in Oriente uno ex filiis (…) Asiam primum uenit, Illyricum petit.*

[15] *Les trente Tyrans* 15, 3-4 : *Nisibin primum et Orientis pleraque cum omni Mesopotamia in potestatem recepit, deinde ipsum regem uictum fugere coegit. Postremo Ctesifonta usque Saporem et eius liberos persecutus, captis concubinis, capta etiam magna praeda, ad Orientem uertit* (éd. et trad. Paschoud 2011, p. 21-22).

[16] Comme le souligne Paschoud 2011, p. 124, d'après Bleckmann 1992, p.123.

[17] Il évoque une fois (*les deux Galliens,* 6, 9) Byzance, où ne se trouve aucune grande famille : il s'agit sans doute d'une allusion perfide aux nouveaux sénateurs qui peuplaient la nouvelle Assemblée, rivale de celle de Rome.

ainsi qu'un *orientalis limitis dux* [18] et un étonnant *praeses Orientis,* qui représente sans doute une sorte de compromis humoristique entre le gouverneur de province et le puissant *comes Orientis* contemporain [19].

Il est même possible qu'il mette à profit toute l'ambiguïté du mot *Oriens* —terre régulièrement synonyme pour lui de séditions et tendances séparatistes [20] — pour, en l'associant à un autre mot aux connotations ambiguës, *imperium*, dénoncer la partition contemporaine de l'Empire. Celle-ci fut consommée dans les faits sinon en droit à partir de la mort de Théodose et l'avènement de ses deux fils [21]. Le recueil n'hésite pas à affirmer que le prince de Palmyre Odénath [22] « exerça l'Empire sur tout l'Orient » [23]. Son épouse, la belle Zénobie, *regina Orientis* [24], aurait, elle aussi, détenu l'*orientale imperium* [25]. *Oriens* est certes ici censé coïncider avec les territoires réellement administrés par Odénat puis Zénobie. Mais le jeu de double langage et l'invention deviennent évidents et la satire apparente dans un autre passage de l'*Histoire Auguste* : nous y apprenons que la reine de Palmyre, après s'être auto-proclamée Augusta [26], aurait envisagé un étonnant *consortium imperii* entre deux impératrices, elle-même à l'est [27], tandis que Victoria (au nom si évocateur), mère de l'usurpateur Tétricus, régnerait à l'ouest [28]. L'entente de ces deux femmes meilleures impératrices que les hommes au pouvoir à leur époque et leur improbable co-principat sont sans doute destinés à brocarder l'incurie et la désunion des gouvernants contemporains, en grande partie responsables, selon l'écrivain, de la dissociation de l'Empire [29]. À ces figures est opposée celle (elle aussi, il est vrai, ambiguë) d'Aurélien, unique *imperator Romani orbis et receptor Orientis* [30].

LES ORIENTAUX

L'Orient était sans doute peu familier au biographe et l'usage tendancieux qu'il fait du lexique atteste qu'il n'acceptait pas de bon cœur l'ordre nouveau de l'Empire et sa partition de fait à son époque. Sa manière de nommer les Orientaux conduit à peu près aux mêmes constats. Il cite volontiers des ethnies orientales vivant en-dehors des frontières romaines et son goût pour les énumérations de noms de peuples aux consonances fabuleuses ou exotiques traduit une certaine fascination pour un Orient lointain plus ou moins imaginaire [31]. Toutes

[18] Voir encore dans le *Quadrige des Tyrans,* 7, 2, un *limitis orientalis ducatus.*

[19] Ces trois charges apparaissent en *Aur.,* 13, 1 ; voir le commentaire de Paschoud 1996, p. 95.

[20] Cf. *M. Ant.,* 24, 5 : *Voluit Marcomanniam prouinciam, uoluit etiam Sarmatiam facere, et fecisset, nisi Auidius Cassius rebellasset sub eodem in Oriente* (« Il voulut transformer en province le pays des Marcomans, et agir de même pour la Sarmatie, et y serait parvenu si Avidius Cassius n'avait pas pris les armes contre lui en Orient », trad. Chastagnol 1994, p. 153) ; *Vérus,* 6, 9 : *Syris defectionem cogitantibus oriens uastaretur…* (« où les Syriens songeaient à se révolter et où tout l'Orient était en proie à la dévastation », trad. Chastagnol 1994, p. 175) ; voir également *Marc Antonin,* 27, 1 ; *Septime Sévère,* 8, 6 ; *Pescennius Niger,* 5, 3 ; *Aurélien,* 25, 4, etc.

[21] L'hypothèse pourrait coïncider en tout cas avec une datation, assez couramment admise (voir *supra,* note 1) de l'*Histoire Auguste* après la mort de Théodose.

[22] Celui-ci avait en fait reçu de Gallien le titre de *corrector Orientis* : cf. *PIR*² S 472.

[23] *Les deux Galliens,*10, 1 : *optinuit totius Orientis imperium* (« il détint l'empire sur tout l'Orient ») ; *les trente Tyrans,* 14, 1 : *Odenathus qui orientem tenebat* (« Odénath qui possédait l'Orient ») ; cf. aussi *les deux Galliens,* 1, 1 et surtout 3, 3 : *totius prope igitur Orientis factus est Odenatus imperator* (« Odénath devint donc général/empereur de presque tout l'Orient »). Sur l'ambiguïté du terme *imperium* à propos d'Odénath et Zénobie, lire Paschoud 2009, p. 141-149 ; 2011, p. 120-122. Odénath devait en réalité se trouver à la tête des deux Syries, de la Mésopotamie et sans doute de l'Arabie, la Commagène et la Cappadoce.

[24] *Aurélien,* 27, 2 ; L'usurpation de Zénobie a suscité une abondante littérature à laquelle nous renvoyons le lecteur désireux de connaître le détail des événements des années 267-273 : cf. (entre autres) Will 1992, p. 167-188 ; Stoneman 1992, p. 111-195 ; Equini Schneider 1993, p. 61-86 ; Christol 1997, p. 131-172 ; Watson 1999, p. 57-80 ; Ball 2000, p. 74-81 ; Bleckmann 2002, p. 317-333 ; Sartre-Fauriat & Sartre 2014.

[25] *Aurélien,* 22, 1. Zénobie soumit à l'autorité de Palmyre la Syrie, l'Arabie et l'Égypte et toute l'Asie Mineure à l'exception de la Bithynie.

[26] Zénobie prit réellement le titre d'Auguste après avoir proclamé Augustus son fils Vallabath : voir par exemple Watson 1999, p. 67-69.

[27] L'expression *imperium Orientis* est présente aussi bien chez Festus (24, 1) que chez Jérôme (*Chronique,* voir Helm 1913, p. 222, 15-17) et remonte sans doute à la *Kaisergeschichte* d'Enmann 1884 : voir Paschoud 2011, p. 180. L'auteur s'en est lui aussi inspiré pour brocarder à mots couverts la partition de l'Empire en en inventant une version au féminin.

[28] *Les trente Tyrans,* 30, 23.

[29] Voir notamment *Probus,* XXIII, 5 où l'on évoque des fauteurs de guerre civile qui suscitent des guerres entre frères. On a souvent fait de ce passage une possible allusion à la mésentente à l'extrême fin du IVe siècle entre Arcadius et Honorius : cf. notamment Chastagnol 1994, p. XCVIII.

[30] *Aurélien,* 26, 7.

[31] Il suffit ici de citer l'énumération des peuples censés avoir participé au triomphe d'Aurélien *de Oriente* (*Aurélien,* 33, 4) : *Blemmyes, Exomitae, Arabes Eudaemones, Indi, Bactrani, Hiberi, Saraceni, Persae,* etc : voir le commentaire de Paschoud 1996, p. 164-166 ; cf. également *Aurélien,* 41, 10 et le commentaire de Paschoud 1996, p. 195-196.

sont définies comme des *gentes barbarae* **[32]**. Les Parthes/Perses sont fréquemment mentionnés dans le recueil et, comme déjà chez Ammien Marcellin **[33]** (mais dans de moins grandes proportions), les deux noms sont parfois indifféremment employés même après 224, sans que l'on puisse préciser si la confusion est intentionnelle ou si le biographe se conforme simplement à une habitude bien établie **[34]**. Quant aux Orientaux vivant dans l'Empire, ils sont généralement appelés du nom de la province ou de la cité qu'ils habitent **[35]**, mais restent souvent des *alienigenae* aux yeux de l'écrivain, comme l'empereur d'origine syrienne Sévère Alexandre **[36]**, ou encore des *peregrini*, comme la Palmyrénienne Zénobie **[37]**.

Les termes plus génériques utilisés par l'écrivain attestent d'ailleurs de la proximité existant dans l'esprit de l'écrivain entre les Gréco-Orientaux installés dans l'Empire et les peuples vivant au-delà du *limes.* Il arrive ainsi que l'adjectif *orientalis* soit utilisé dans un contexte humain **[38]**, et même, comme chez Ammien Marcellin **[39]**, sous forme de substantif : Zénobie est ainsi décrite comme la plus noble de toutes les femmes d'Orient (*omnium orientalium feminarum*) **[40]**, tandis qu'Avidius Cassius aurait été aimé de tous les Orientaux (*ab omnibus Orientalibus*), et notamment des habitants d'Antioche **[41]**. On hésite sur le sens exact à donner au substantif dans le recueil : si l'on suit la *Vie d'Avidius Cassius,* il s'agit des populations de l'Orient romain, et notamment des territoires destinés à plus tard former le diocèse d'Orient. Mais le statut de la *peregrina* et *Orientalis* Zénobie, jusqu'à un certain point paradoxal dans l'*Histoire Auguste* **[42]**, suggère que le mot peut également englober des ethnies situées en dehors des frontières, et notamment les Perses **[43]**. On constate d'ailleurs que, pour l'écrivain, les mœurs orientales impliquent un mode de vie relâché, mêlant des habitudes propres aux Gréco-Orientaux et aux Perses **[44]**. Il lui arrive donc de considérer les populations vivant dans l'extrême Est de l'Empire et même les Grecs d'Orient comme plus proches culturellement des Perses que des Romains.

[32] *ibid.* Les *barbari* sont cependant généralement plutôt dans l'œuvre les peuplades qui fondaient sur la partie occidentale de l'Empire : cf. *Hadrien,* 11, 2 ; 12, 6 ; *Antonin le Pieux,* 5, 4 ; *Vérus,* 9, 9 ; *Didius Iulianus,* 6, 5 ; *Clodius Albinus,* 6, 3 ; *Caracalla,* 5, 4 ; *Sévère Alexandre,* 2 et 3 ; 48, 3 ; *les deux Maximins,* 1, 5 et 7 ; 2, 5 ; 3, 2 ; 9, 5 ; 12, 8 ; 24, 1 ; 29, 2 ; *les trois Gordiens,* 14, 1 ; *Maxime et Balbin,* 12, 3 ; *les deux Galliens,* 13, 6 ; 21, 3 ; *les trente Tyrans,* 3, 4 ; 23, 2 ; 26, 2 ; *Claude,* 6, 6 ; 8, 2 ; 9, 4 ; 9, 8 ; 11, 3 ; 11, 7 ; 12, 4 ; 18, 1; *Aurélien,* 1 8, 5 et 6 ; 21, 4 et 10 ; 22, 2 ; 35, 4 ; 41, 8 ; 41, 11 ; *Tacte,* 13, 2 ; 15, 6 ; *Probus,*13, 6 ; 13, 7-8 ; 14, 2 ; 15, 2 et 6 ; 16, 5 ; 17, 3 et 6 ; 18, 3. Ou alors, comme les Isauriens refusant de descendre dans les plaines (cf. *les trente Tyrans,* 26, 6), ce qualificatif s'applique à des populations aux mœurs primitives ; cf. encore *Commode,* 10, 7 ; voir Chauvot 1998, p. 406-418.

[33] Nous renvoyons sur ce point à notre article sur Ammien Marcellin paru lui aussi dans le n° 4 d'*Archimède.*

[34] Si, en *Sévère Alexandre,* 7, 6, dans un extrait des *Acta Urbis* forgé de toutes pièces par lui, l'auteur semble par cette acclamation adressée à Alexandre (*Parthos et Persos uincat !* ; voir encore 15, 2), connaître par anticipation le remplacement des Arsacides par les Sassanides qui se produisit pendant le règne du même, l'auteur les confond assez régulièrement : cf. *Marc Antonin,* 26, 1 ; *Sévère Alexandre,* 50, 1 ; 59, 3 ; 61, 8 ; *les deux Maximins,* 11, 7 ; *Maxime et Balbin,* 13, 5 ; *les deux Galliens,* 10, 6 ; *Probus,* 11, 9 ; 17, 3 ; voir Chauvot 1992, p. 117-118, note 15.

[35] Il parle surtout des Égyptiens/ Alexandrins ou des Syriens/Antiochéens : cf. *Hadrien,* 12, 1 ; 13, 9 ; 14, 1 ; *Marc Antonin,* 8, 12 ; 25, 8-12 ; 26, 3 ; *Vérus,* 6, 9 ; 7, 1-10 ; 8, 10-11 ; *Auidius Cassius,* 5, 9-10 ; 6, 5-6 ; 9, 1 ; *Septime Sévère,* 9, 4 ; *Caracalla,* 1, 7 ; *Macrin,* 8, 4 ; *Heliogabale,* 5, 8 ; *Sévère Alexandre,* 28, 7 ; 53, 2 et 7 ; 54, 7 ; 63, 5 ; 64, 1 ; *les trente Tyrans,* 22, 1-5 ; *Claude,* 11, 1 ; *Aurélien,* 26, 1 ; 33, 5 ; *Tacite,* 3, 5 ; *le quadrige des Tyrans,* 7, 3-8, 9.

[36] Il est défini dans le recueil comme un *hominem Syrum et alienigenam* (*Sévère Alexandre,* 65, 1) ; sur le portrait de Sévère Alexandre dans l'*Histoire Auguste,* cf. Bertrand Dagenbach 1990.

[37] Cf. *les trente Tyrans,* 30, 1. On note de manière générale une grande permanence des *topoi* à propos des Orientaux chez les historiens tardo-antiques : cf. Moreno-Ferrero 2011, p. 202-229.

[38] En *Clodius Albinus,* 13, 1 apparaît ainsi l'expression *orientales populi* et dans *les trente Tyrans,* 30, 7, ceux-ci sont distingués des « peuples d'Egypte ». Voir encore les « armées orientales » de *Probus,* 10, 1.

[39] Nous renvoyons ici à notre article sur Ammien Marcellin lui aussi publié dans le n°4 d'*Archimède.*

[40] Cf. *les Trente Tyrans,* 15, 8.

[41] *Auidius Cassius,* 6, 5 : *amatusque est ab omnibus Orientalibus et speciatim ab Antiochensibus.*

[42] Dans les *Trente Tyrans*, elle est décrite de manière piquante à la fois comme une matrone romaine et une reine guerrière perse ; nous nous permettons de renvoyer sur ce point à Molinier Arbo 2014, p. 183-203.

[43] Zénobie incarne tout à la fois dans le recueil les fastes de l'Orient, en particulier perse, et les mœurs romaines : cf. par exemple *les trente Tyrans,* 30, 13-14, où l'on apprend que prévalait à sa cour un cérémonial perse.

[44] Voici comment l'auteur nous décrit les mœurs d'Hérodès fils d'Odénath (*les trente Tyrans,* 16, 1) : *Herodes… homo omnium delicatissimus et prorsus orientalis et Graecae luxuriae, cui erant sigillata tentoria et aurati papiliones et omnia Persica* (« Hérodès… était le plus raffiné des hommes, avec un goût pour le luxe tout à la fois oriental et grec : il avait des tentes ornées de figures, des pavillons dorées et tous les objets précieux des Perses », éd. et trad. Paschoud 2011, p. 23).

CONCLUSION

Les choix lexicaux de l'auteur de l'*Histoire Auguste* et les anachronismes qu'ils impliquent éventuellement ne sont jamais anodins : à propos de l'Orient et des Orientaux, ils révèlent que l'écrivain n'a qu'une connaissance superficielle des régions situées à l'est du Bassin Méditerranéen, qu'elles fassent partie ou non de l'Empire, et partage les préjugés traditionnels des Occidentaux à leur sujet, allant même jusqu'à considérer certains habitants de la partie orientale de l'*orbis Romanus* comme des Gréco-Perses plutôt que des Gréco-Romains. Surtout, le vocabulaire qu'il emploie véhicule le mécontentement suscité chez ce représentant de l'élite sénatoriale romaine la plus traditionaliste par l'évolution contemporaine de l'Empire : il l'aide à dénoncer la réorganisation administrative du territoire amorcée à partir des réformes de Dioclétien, le glissement, au IVe siècle, de nombreux centres du pouvoir de l'Occident vers l'Orient et enfin la dissociation grandissante d'un Empire dont la partition de fait sinon de droit fut consommée en 395 avec le partage de l'Empire entre les deux fils de Théodose. ■

BIBLIOGRAPHIE

Ball, Warwick, 2000, *Rome in the East. The transformation of an Empire,* London & New York.

Bertrand Dagenbach, Cécile, 1990, *Alexandre Sévère et l'*Histoire Auguste, Bruxelles, 1990.

Bleckmann, Bruno, 1992, *Die Reichskrise des III. Jahrhunderts in den spätantiken und byzantinischen Geschichtsschreibung. Untersuchungen zu den nachdionischen Quellen der Chronik des Johannes Zonaras,* München.

Bleckmann, Bruno, 2002, « Zenobia von Palmyra : ein Mythos der spätrömischen Geschichtsschreibung », dans Hildegard Temporini-Gräfin Vitzthum (éd.), *Die Kaiserinnen Roms. Von Livia bis Theodora,* Munich, p. 317-333.

Callu, Jean-Pierre, 1992, *Histoire Auguste, Vies d'Hadrien, Aelius, Antonin*, Paris.

Cameron, Alan, 2011, *The Last Pagans of Rome,* Oxford-New York, 2011.

Chastagnol, André, 1994, *Histoire Auguste. Les empereurs romains des IIe et IIIe siècles,* Paris.

Chausson, François, 2007, *Stemmata aurea. Constantin, Justine, Théodose,* Rome.

Christol, Michel, 1997, *L'Empire romain du IIIe siècle. Histoire politique*, Paris.

Dessau, Hermann, 1889, « Über Zeit und Persönlichkeit der *Scriptores Historiae Augustae* », in *Hermes,* 24, p. 337-392.

Dessau, Hermann, 1892, « Über die *Scriptores Historiae Augustae* », *Hermes,* 27, 1892, p. 561-605.

Dessau, Hermann, 1894, « Die Überlieferung der *Scriptores Historiae Augustae* », *Hermes,* 29, p. 393-416.

Enmann, Alexander, 1884, « Eine verlorene Geschichte der römischen Kaiser und das Buch *De uiris illustribus urbis Romae.* Quellenstudien », *Philologus,* Supplementband IV, p. 335-501.

Equini Schneider, Eugenia, 1993, *Septimia Zenobia Sebaste,* Rome.

Festy, Michel, 2004, « Les Nicomaques, auteurs de l'*Histoire Auguste* », *CRAI,* p. 757-767. Festy, Michel, 2007, « L'*Histoire Auguste* et les Nicomaques », dans Giorgio Bonamente et Hartwin Brandt (éd.), *Historiae Augustae Colloquium Bambergense. Atti dei Convegni Internazionali sulla* Historia Augusta*,* n. s. 10, Bari, p. 183-195.

Hartke, Werner, 1951, *Römische Kinderkaiser : eine Strukturanalyse römischen Denkens und Daseins,* Berlin.

Hartmann, Udo, 2001, *Das palmyrenische Teilreich,* Stuttgart.

Helm, Rudolf (éd.), 1913, *Der Chronik des Hieronymus, Die griechischen christlichen Schriftsteller der ersten drei Jahrhunderte,* 7, 1, Leipzig.

Jones, Arnold Hugh Martin, 1964, *The Later Roman Empire 284-602,* 3 vol., Oxford.

Lippold, Adolf, 1999, « Geschichte und Gegenwart : Deutung der römischen Geschichte und die Darstellung der neuesten Zeit bei Vopiscus », dans François Paschoud (éd.), *Historiae Augustae Colloquium Genevense. Atti dei Convegni Internazionali sulla Historia Augusta VII (1998),* Bari, p. 153-177.

Lippold, Adolf, 2002, « Claudius, Constantius, Constantinus. Die *V. Claudii* der *Historia Augusta* — Ein Beitrag zur Legitimierung der Herrschaft Konstantins aus städtrömischer Sicht », dans Giorgio Bonamente et François Paschoud (éd.), *Historiae Augustae Colloquium Perusinum. Atti dei Convegni Internazionali sulla Historia Augusta VIII (2000),* Bari, p. 309-343.

Molinier Arbo, Agnès, 2012, « Frustrations politiques et revendications utopiques dans les lettres citées par l'*Histoire Auguste* », dans François Guillaumont & Patrick Laurence (éd.), *La présence de l'histoire dans l'épistolaire,* Tours, p. 131-153.

Molinier Arbo, Agnès, 2014, « Zénobie, reine de Palmyre. Quand une Orientale prend le pouvoir dans l'*Histoire Auguste* », dans *L'idéalisation de l'autre. Faire un modèle d'un anti-modèle,* éd. A. Gonzales & M. T. Schettino, Besançon, PUFC, 2014, p. 183-203.
Paschoud, François, 1996, *Histoire Auguste, Vies d'Aurélien et de Tacite,* Paris.
Paschoud, François, 2002, *Histoire Auguste. Vies de Probus, Firmus, Saturnin, Proculus et Bonose, Carus, Numérien et Carin,* Paris.
Paschoud, François, 2007, « Chronique d'historiographie tardive », *AntTard,* 15, p. 360-362.
Paschoud, François, 2009, « *Imperator Odenatus Augustus* ? Titres d'Odénat, pièges d'une documentation trilingue et perversité de l'*Histoire Auguste* », *MH,* 66, 3, p. 141-149.
Paschoud, François, 2010, « Chronique d'historiographie tardive », *AntTard,* 18, p. 319-320.
Paschoud, François, 2011, *Histoire Auguste. Vies des Trente Tyrans et de Claude,* Paris.
Ratti, Stéphane, 2007a, « Nicomaque Flavien Senior auteur de l'*Histoire Auguste* », dans Giorgio Bonamente & Hartwin Brandt (éd.), *Historiae Augustae Colloquium Bambergense. Atti dei Convegni Internazionali sulla* Historia Augusta*,* n. s. 10, Bari, p. 305-317.
Ratti, Stéphane, 2007b, « Nicomaque Flavien Senior auteur de l'*Histoire Auguste* : la découverte de nouveaux liens », *REL*, 85, p. 204-219 [= 2010, p. 217-223 et 239-248].
Ratti, Stéphane, 2008, « 394 : fin de la rédaction de l'*Histoire Auguste* ? », *AntTard*, 16, p. 335-348.
Ratti, Stéphane, 2010, *Antiquus error. Les ultimes feux de la résistance païenne.* Scripta Varia *augmentés de cinq études inédites,* Turnhout.
Ratti, Stéphane, 2016, *L'*Histoire Auguste. *Les païens et les chrétiens dans l'Antiquité tardive,* Paris, pp. 743-782.
Sartre-Fauriat, Annie & Sartre, Maurice, 2014, *Zénobie. De Palmyre à Rome,* Paris.
Stoneman, Richard, 1992, *Palmyre and its Empire. Zenobia's Revolt against Rome,* Ann Arbor.
Straub, Johannes, 1963, *Heidnische Geschichtsapologetik in der christlichen Spätantike : Untersuchungen über Zeit und Tendenz der Historia Augusta,* Bonn.
Syme, Ronald, 1968, *Ammianus and the Historia Augusta,* Oxford.
Syme, Ronald, 1971a, *Emperors and Biography,* Oxford.
Syme, Ronald, 1971b, *The Historia Augusta : A Call for Clarity,* Bonn.
Syme, Ronald, 1983, *Historia Augusta Papers,* Oxford.
Syme, Ronald, 1979-1991, *Roman Papers* I-VII*,* Oxford.
Thomson, Mark, 2012, *Studies in the* Historia Augusta, Bruxelles.
Watson, Alaric, 1999, *Aurelian and the Third Century,* London & New York.
Will, Ernest, 1992, *Les Palmyréniens. La Venise des sables (I^er^ siècle avant-III^e^ siècle après J. C.),* Paris.